

საქართველოს ისტორიული, ლიტერატურული და სამეცნიერო კრებული

2633/2
1956

ისტორიული, ლიტერატურული და სამეცნიერო კრებული

„LE DESTIN DE LA GÉORGIE“

Recueil Historique, Scientifique et Littéraire Géorgien.

Rédacteur en chef : K. SALIA — 8, rue Berlioz, Paris 16^e. Tél. : PASsy 75-35

№ 21-22

აკრილი — 1956 — AVRIL

№ 21-22

SOMMAIRE

Prof. M. Mouskhely — La Géorgie et son statut international

Prof. J. Karst — Origine et Genèse du peuple géorgien

Prof. M. Tseretheli — L'utilité de l'enseignement du géorgien

Prof. Al. Nikuradse — Mythe des Argonautes

Grigol Robakidse — La Géorgie en son image du monde (La Géorgie à l'époque des Croisades. Epilogue.)

Prof. D. M. Lang — La Géorgie et la chute de la Dynastie Safavi

Prof. R. H. Stevenson — A Georgian Variant of Amour Courtois

R. P. M. Tarnichvili — L'épopée byzantino-géorgienne de 979

K. Salia — Association des Universitaires d'Europe

Bibliographie

პროფ. მ. წერეთელი — „მიმცემი“ და „მიმღები“

ნინო სალია — ლოცვა (გაგრძელება)

მ. მ. თარხნიშვილი — ქართულად გამოუქვეყნებელი წერილები ნიკოლოზ მისტიკოსისა

გ. გამყრელიძე — 1. მიეცით ღმერთსა ღვთისა და კეისარსა კეისრისა. 2. საჩხერის ღამე. 3. ყველა სიმღერებს მიძინებია

გ. ყიფიანი — 1. დავით გურამიშვილი. 2. ლ. ბ.

არ. გომართელი — გული დააზრო წარსულზე ფიქრმა

ელ. მაყაშვილი — ხევსურ თ.ბ.-ის წერილი და პასუხი

კ. სალია — ძველი ქართული ლიტერატურა

LA GEORGIE ET SON STATUT INTERNATIONAL

Le monde d'aujourd'hui porte en lui un déchirement tragique. La science et la technique le rétrécissent, l'unifient chaque jour davantage. Il reste pourtant plus divisé, plus compartimenté que jamais : les souverainetés nationales, plus apparentes que réelles, mais toujours aussi ombrageuses, se maintiennent, coexistent tant bien que mal, voire s'opposent irréductiblement. La société internationale s'en trouve profondément affectée ; elle combine de manière curieuse, contradictoire, les principes les plus opposés : coopération volontaire et domination pure, empire du droit et équilibre politique, ces principes se cotoient, se mélangent, s'enchevêtrent, se neutralisent. L'observateur de la vie internationale se sent dérouter, perdu : il a peine à se reconnaître dans les institutions, les principes, les notions. A l'anarchie, au désordre dans les faits correspond la confusion, le désarroi, dans les idées.

Qu'est-ce que l'Etat ? Qu'est-ce qu'une personne du droit des gens ? Qu'est-ce que l'indépendance ? A quelles conditions une collectivité politique peut-elle revendiquer et obtenir l'admission aux Nations Unies ? Tout membre de cette organisation peut-il, doit-il, se voir reconnaître le titre d'Etat indépendant ? A toutes ces questions que l'on pourrait multiplier presque à volonté il paraît impossible d'apporter une réponse sûre. La Biélorussie et l'Ukraine, membres des Nations Unies, constituent-ils des Etats au sens du droit international ? Et la République populaire de Mongolie ? La République populaire de Corée ? Les Philippines ? Cuba ? La Lybie ? Etc... etc... Et la Géorgie — pour en venir au sujet même de mon propos — qui ne tient plus l'actualité politique que lorsqu'une répression brutale ou un règlement de compte rapellent, fort opportunément, que tout ne va pas pour le mieux dans la meilleure des « familles internationales ».

Mais oui ! la Géorgie ! Petit pays de quelques millions d'habitants, patrie d'une nation qui porte l'héritage de plus de deux mille ans d'histoire, foyer d'une culture à la fois variée et originale, dépositaire des meilleures traditions occidentales, victime de sa malheureuse position géographique, cette grande petite nation mérite notre attention à plus d'un titre.

Elle évoque dans toute sa gravité, le sort des petites communautés dans un monde en voie de polarisation, que se disputent les grandes puissances, aujourd'hui les Etats-Unis et l'U.R.S.S., demain la Chine, l'Inde.. Problème angoissant, en effet, que celui de la survivance des faibles, devant l'impérialisme, voulu ou forcé, des grands.

Son cas soulève en outre, un certain nombre de principes fondamentaux de droit international qui touchent de si près à la structure de la société internationale qu'ils n'ont jamais pu recevoir une solution satisfaisante, ni dans la doctrine ni dans la pratique diplomatique. Souveraineté et indépendance, « force normative du fait », prescription, reconnaissance, personnalité du droit des gens... ce sont là quelques-uns des problèmes que pose le cas de la Géorgie et qui ont suscité et suscitent encore un véritable déluge de controverses et d'interprétations divergentes dans la littérature juridique.

Enfin, la participation de la Géorgie à l'Union soviétique ne laisse pas de compliquer la situation, imprimée en tout cas à celle-ci des traits particuliers. L'U.R.S.S. prétend, en effet, réaliser une association *souveraine* des *nations souveraines*, la souveraineté de celles-ci étant aussi pleine et absolue que la souveraineté de celle-là. L'U.R.S.S. se rangerait-elle parmi les unions internationales — telles les Nations Unies, l'Union de l'Europe Occidentale, la Ligue des Etats Arabes, etc... — qui sauvegardent pleinement l'indépendance de leurs membres ? Ou constituerait-elle une fédération originale, sans équivalent dans l'histoire, pourtant suffisamment riche, des unions d'Etats ? Ces questions qui surgissent spontanément à propos de la Géorgie, impliquent tout le problème du fédéralisme.

Notre étude commencera par cet aspect du statut de la Géorgie. Si, en effet, la Géorgie conserve, au sein de l'Union soviétique, souveraineté et indépendance, le problème de son statut, dans la communauté internationale, deviendra plus facile à résoudre. Il conviendra simplement de rechercher le joint entre les deux faces de sa position juridique.

I

Dans l'Union soviétique, le statut de la Géorgie fait l'objet d'une double réglementation : celle de la constitution de l'U.R.S.S. et celle de la constitution de la R.S.S. de Géorgie (1). De toutes les dispositions qui en traitent, il importe de citer les plus importantes. Dans la loi fondamentale de l'U.R.S.S. ce sont :

« ART. 13. — L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques est un Etat fédéral (soiuznoe gossudarstvo) fondé sur la base de l'*union librement consentie* de Républiques Socialistes Soviétiques égales en droit... »

(1) Konstitucija (osnovnoj zakon) S.S.S.R. - Konstitucii (osnovnye zakony) S.S.S. Respublik (Moskva, 1951. Gosudarstvennoe izdatel'stvo).



« ART. 15. — La souveraineté des Républiques fédérées n'a d'autres limites que celles indiquées à l'article 14 de la constitution de l'U.R.S.S. En dehors de ces limites, chaque République fédérée exerce la puissance publique (gosudarstvennoja vlast') d'une manière indépendante. L'U.R.S.S. protège les droits souverains des Républiques fédérées.

« ART. 17. — A chaque République fédérée est conservée le droit de sortir librement de l'U.R.S.S.

« ART. 18. — a) Chaque République fédérée a le droit d'entrer en rapports directs avec les Etats étrangers, de conclure des accords avec eux et de procéder à l'échange de représentants diplomatiques et consulaires.

« ART. 18 b). — Chaque République fédérée a ses formations républicaines militaires. »

Voici maintenant les dispositions de la constitution géorgienne :

« ART. 13. — Afin de réaliser l'entraide dans le domaine économique et politique, ainsi que dans celui de la défense nationale, la République Socialiste Soviétique de Géorgie s'est associée librement... dans l'Etat fédéral : Union des Républiques Socialistes Soviétiques...

« En conséquence de quoi la R.S.S. de Géorgie garantit à l'U.R.S.S. ... l'exercice des droits définis à l'article 14 de la constitution de l'U.R.S.S.

« En dehors des limites de l'article 14 de la constitution de l'U.R.S.S., la R.S.S. de Géorgie, maintenant pleinement ses droits souverains, exerce la puissance publique d'une manière indépendante.

« ART. 15. — La R.S.S. de Géorgie conserve par devers elle le droit de sortir librement de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques ».

Enfin, les articles 16a et 16b qui ne font que reproduire textuellement les articles 18a et 18b de la constitution fédérale.

Tels sont les textes. C'est en partant de ces textes que la doctrine soviétique affirme la souveraineté des Républiques fédérées, intégrées pourtant dans un Etat fédéral, lui aussi souverain. L'argumentation développée à l'appui de cette assertion comporte deux parties : la démonstration des droits souverains des Républiques fédérées et l'analyse de la notion de souveraineté (2).

Les droits souverains sont ceux qui sont inhérents à tout Etat souverain, sans lesquels celui-ci ne serait plus souverain, voire perdrait sa qualité d'Etat. C'est bien dans ce sens qu'ils sont entendus dans la doctrine soviétique (3). Ils ont donc un rapport étroit avec la nature étatique des Républiques fédérées, que s'affirme à la fois sur le plan sociologique et sur le plan juridique. Aussi se divisent-ils en deux catégories nettement distinctes.

La première comprend des droits qui postulent l'existence de la Géorgie comme Etat. Tout Etat

comporte en effet trois éléments essentiels : un élément matériel — le territoire, un élément personnel — la population et un élément politique — le gouvernement. Or, la Géorgie possède incontestablement son propre territoire (art. 16 de la constitution) qui ne peut être modifié sans son consentement. Il existe également une citoyenneté géorgienne à côté de la citoyenneté de l'Union (art. 18 de la constitution). L'organisation politique de la Géorgie — gouvernement et administration, parlement et justice, etc... — repose enfin sur la loi fondamentale géorgienne distincte de celle de l'Union (art. 14a de la constitution). Certes, dans ces trois domaines, la Géorgie ne dispose pas de toute sa liberté : la constitution fédérale lui impose des sujétions et réserve à l'Union des pouvoirs de contrôle et d'intervention. Nul doute cependant que la disparition de l'Union ne saurait affecter l'existence de la Géorgie : l'organisation qu'il possède permet à l'Etat géorgien de continuer ses activités, de garantir son indépendance et de maintenir l'ordre public.

La deuxième catégorie comprend les droits qui visent le comportement de l'Etat en tant que collectivité indépendante. Il s'agit ici de droits, réservés d'ordinaire aux personnes du droit des gens et dont les effets se déploient dans l'ordre international. Avant tout le droit de sortir librement de l'Union : n'étant assorti d'aucune condition de forme ou de fond, il semble que la Géorgie puisse en faire usage en toute discrétion. Droit aussi d'entretenir des relations avec les Etats étrangers concédés à la Géorgie, comme à toutes les autres Républiques fédérées, en février 1944. La Géorgie peut désormais entamer des négociations avec les puissances étrangères, prendre part aux conférences internationales, demander son admission aux Nations Unies, échanger des représentants diplomatiques, conclure des traités... bref, participer directement au commerce juridique international. Certes, jusqu'ici, pour des raisons faciles à comprendre, elle s'est abstenue d'user de toutes ces facultés, mais le non usage ne saurait les rendre caduques.

Comment refuser dès lors la qualité d'Etat souverain à la Géorgie sans anéantir du même coup les pouvoirs considérables dont elle se trouve investie ? Mais, d'un autre côté, la souveraineté de la Géorgie ne risque-t-elle pas de compromettre celle de l'Union ? Pour concilier les deux souverainetés, la doctrine soviétique devait procéder inévitablement à un travail de révision de cette notion. Elle adopta comme point de départ la thèse de l'école classique allemande sur la formation historique de la souveraineté et elle la compléta par la thèse du matérialisme historique sur l'action prépondérante de l'infrastructure économique. En partant de là, elle prétendit que le problème de la souveraineté se posait en termes entièrement différents dans une fédération bourgeoise et dans une fédération socialiste.

En supprimant les contradictions économiques,

(2) Pour plus de détails, v. notre étude sur *Le Fédéralisme Soviétique in Travaux de l'Institut de Droit Comparé de Strasbourg* (Paris, Dalloz, 1954).

(3) Cf. S. OCHEROV : *Soiuznaja respublika v sovetsskomo soiuze* (Moskva, 1948, pussime) ; N. FARBEROV : *Suverenitet soiuznych respublik* (Moskva, 1947).

les conflits d'intérêts et la lutte de classes, le socialisme a instauré dans l'Union soviétique un régime de solidarité et de coopération féconde aussi profitable à l'Union qu'à ses membres. Dans ces conditions, la possession simultanée et égale du pouvoir suprême, par le gouvernement de Moscou et par celui des Républiques fédérées, devient parfaitement concevable. Au surplus, la multiplicité des titulaires n'entraîne pas du tout le morcellement du pouvoir souverain : la souveraineté de la Géorgie est aussi entière que celle de l'Union. Les deux souverainetés sont indépendantes l'une de l'autre tout en étant liées d'une certaine manière.

Le lien se trouve dans le droit de sécession appartenant à la Géorgie. Ce droit apporte une preuve irréfutable que la souveraineté de la Géorgie n'est pas un simple mot, qu'elle est, si l'on peut dire simplement en sommeil, mais qu'elle peut se révéler, s'affirmer à tout instant par un acte de séparation unilatéral. De potentielle elle deviendra alors effective et retrouvera la plénitude de ses propriétés.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette singulière théorie qui relève du mystère et de la magie, plus que de la réflexion logique. Je me bornerai aux deux observations ; toutes deux se rapportent au fameux droit de se séparer de l'Union. Au sein de l'ordre juridique de l'U.R.S.S. la sécession constitue une hypothèse purement gratuite. N'est-il pas évident, en effet, que faisant partie de cet ordre, son exercice pourrait être empêché par le gouvernement fédéral dont la souveraineté est bel et bien effective ? L'explication paraît, en revanche, plausible dans l'hypothèse qu'il ne convient pas d'exclure, de la dislocation de l'Union. Comme toujours, l'effondrement d'un régime ne se fera pas d'un coup ; une période plus ou moins longue de crise, d'interrègne juridique le précédera ; durant cette période le gouvernement de Géorgie pourrait user de la faculté qu'il a de sortir de l'Union et restaurer ainsi la plénitude de ses droits souverains. Ce faisant, il n'opérerait aucune transmutation juridique de l'Etat. Aucune solution de continuité ne se produirait dans la nature de celui-ci : la rupture du lien fédéral en ferait simplement un Etat complètement indépendant capable de redevenir membre ordinaire de la communauté des Etats.

II

La Géorgie se retrouvera alors face à l'ordre juridique international. Pour s'y faire admettre devra-t-elle solliciter la reconnaissance ? Ou bien pourra-t-elle exciper de ses anciens titres qu'elle estime valables ?

La position internationale de la Géorgie a fait déjà l'objet de plusieurs études (4). Il paraît inutile de reprendre la question dans son ensemble.

(4) V. F. von LISZT : *Die völkerrechtliche Stellung der Republik Georgien* (Berlin, 1918) ; O. NIPPOLD : *La Géorgie du point de vue du droit international* (Berne, 1920) ; E. MILHAUD : *La Géorgie, la Russie et la Société des Nations* (Genève, 1925) ; L. LE FUR : *La Géorgie et le droit des gens*, in *Revue Générale de Droit International Public*, 1932, p. 437 et sv.

Ecrivant en 1932, M. Le Fur résumait en ces termes la situation : « Au point de vue du droit international public, une série d'actes intervenus depuis 1918 a fixé définitivement le statut de la Géorgie. Ce qu'il importe tout d'abord de déterminer c'est sa situation vis-à-vis de la Russie ». Par le traité du 7 mai 1920 conclu avec la Géorgie, « ... la Russie a reconnu formellement la Géorgie comme un Etat pleinement souverain et s'est engagée à respecter son indépendance... Cette reconnaissance avait été précédée et fut suivie par la reconnaissance de la Géorgie par d'autres Etats, notamment par les Puissances alliées et associées... », d'abord *de facto*, ensuite *de jure*. Et l'auteur de conclure : « La situation juridique de la Géorgie, au point de vue du droit international, était donc, pendant les années de sa complète indépendance, aussi claire que sa situation au point de vue du droit public interne. La reconnaissance de la Géorgie par la plupart des Etats étrangers l'a fait rentrer dans la communauté des nations ; elle est donc redevenue une personne souveraine du droit des gens ». (*Op cit.* pp. 447-449.)

Tout cela est incontestable. Certes, en 1921, les armées soviétiques envahissaient et occupaient de nouveau le pays. Soviétisée, la Géorgie entraînait quelques années plus tard dans l'Union, fondée en 1924, d'abord par le truchement de la République Socialiste Soviétique de Transcaucasie, ensuite directement. Cette situation dure depuis plus de trente ans. Depuis 1944 elle a même ceci de paradoxal que, disparue de la communauté générale des nations, la personnalité internationale de la Géorgie renaît dans la communauté particulière de l'U.R.S.S. Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que la Géorgie tient cette personnalité de la constitution fédérale, c'est-à-dire d'un acte de droit public interne. Des considérations politiques l'empêchent pour le moment de la manifester, mais rien ne dit qu'il n'en sera pas autrement demain et qu'une délégation géorgienne ne participera pas aux travaux des Nations Unies et de toutes ses agences, à côté des délégations ukrainienne et biélorusienne. Il n'est même pas impossible d'imaginer la R.S.S. de Géorgie, signataire d'un traité bilatéral ou multilatéral, partie à un accord régional, représentée par des ministres, à sa nomination, auprès de puissances étrangères. Des affirmations gratuites, objectera-t-on ! Elles sont cependant juridiquement fondées ; quant aux raisons d'opportunité, leur mobilité est telle que, la grande souplesse de la politique soviétique aidant, elles pourraient se vérifier en fait. On se trouverait alors en présence d'une situation entièrement nouvelle qu'il importe de prévoir dès maintenant. Sans même aller jusque-là, qui oserait contester la nécessité de réexaminer, à la lumière des données nouvelles, de droit et de fait, le statut international de la Géorgie ?

La chose n'est pas facile. Pour clarifier la situation, il convient de nous demander au préalable si l'ordre juridique international définit les conditions

auxquelles il subordonne l'octroi du statut d'Etat indépendant à une collectivité politique. A la vérité, en ce domaine il n'existe pas encore de règles indiscutables : la matière de la reconnaissance obéit davantage aux impératifs de la politique qu'aux exigences du droit et de la justice. Tout au plus trouve-t-on quelques indications dans la pratique diplomatique et dans celle de l'ancienne Société des Nations.

Dans une résolution adoptée en 1931 à propos de l'admission de l'Irak à la S.d.N. le Conseil, entérinant le rapport de la commission des mandats, décidait que pour acquérir l'aptitude à se conduire seule et à assurer son existence en tant qu'Etat indépendant, une collectivité politique devait remplir les conditions suivantes : (5)

« a) Etre doté d'un gouvernement constitué et d'une administration propre à assurer le fonctionnement régulier des services essentiels de l'Etat.

« b) Etre capable de maintenir son intégrité territoriale et son indépendance politique.

« c) Etre en mesure d'assurer la tranquillité publique dans toute l'étendue du territoire.

« d) Etre assuré de disposer de ressources financières telles qu'elles puissent régulièrement pourvoir aux besoins normaux de l'Etat.

« e) Posséder une législation et une organisation judiciaire qui assure une justice régulière à tous les justiciables. »

La pratique diplomatique et jurisprudentielle se montre bien plus exigeante. Dans l'affaire de l'union douanière austro-allemande, la Cour Permanente de Justice Internationale définissait l'Etat indépendant comme : « ... seul maître de ses décisions aussi bien dans le domaine économique que dans le domaine politique, financier ou autre » (6). L'indépendance signifie ici l'absence de tout lien de subordination ou de dépendance à l'égard d'un autre Etat. Bien entendu, la pratique ne s'attache qu'à l'indépendance formelle, elle se désintéresse de la dépendance de fait, aussi étroite soit-elle. Cette remarque prend tout son intérêt avec les traités d'alliance et d'unions internationales où le fait et le droit se combinent d'une manière si complexe, que l'application du critère en devient malaisée.

C'est en fonction de ces données — bien insuffisantes en vérité — de l'ordre international, qu'on doit éprouver la position actuelle de la Géorgie en droit des gens. Deux hypothèses doivent être envisagées :

La Géorgie, — première hypothèse — membre de l'Union soviétique, ne remplit pas les conditions prescrites par l'ordre international pour se voir reconnaître le statut d'Etat indépendant et la per-

sonnalité du droit des gens. Alors, sa situation redevient ce qu'elle a été après l'acte de force de 1921 : une pure situation de fait, contraire aux engagements souscrits par la Russie et, comme tel, condamné par le droit international. Comme l'a dit fort justement M. Le Fur : « ... l'indépendance de la Géorgie continue d'être l'état de droit ; elle est appelée à revivre dès la cessation de l'obstacle de fait apporté pour le moment à son libre exercice » (*op cit.* p. 457).

Seulement, il faut tenir compte de ce que F. Liszt a appelé « la force normative du fait », ou plus simplement de la tendance du droit positif à consacrer le fait accompli. On soulève par là le problème épineux de la prescription. Or, dans les rares cas où la jurisprudence a eu à s'occuper de l'usucapion, elle a toujours exigé une possession *paisible* et l'absence de toute protestation des représentants qualifiés du peuple intéressé, conditions qui ne se trouvent pas remplies pour la Géorgie. Quant à la durée jurisprudence et doctrine sont d'accord pour estimer qu'en l'absence d'une règle positive, aucun délai ne peut être fixé ; le temps requis pour la prescription varie dans chaque cas selon les circonstances (7).

Dans ces conditions, la situation de fait, qui est en même temps, une situation de force, même reconnue ou tolérée, ne peut se transformer en situation de droit se substituant définitivement à celle qu'elle a illégalement supprimée. La Géorgie conserve donc tous les titres juridiques qu'elle avait acquis dans les années 1920-21 ; l'obstacle de fait écarté, elle pourra les faire valoir à son bénéfice.

La Géorgie — deuxième hypothèse — membre de l'Union soviétique, satisfait aux prescriptions de l'ordre international. Peu importe l'origine de ses compétences internationales : qu'elles dérivent de la constitution fédérale ou qu'elle s'appuie sur sa propre constitution. Au regard du droit des gens il s'agit là d'un fait, que celui-ci accepte comme tel, sans se livrer à une appréciation quelconque de sa valeur. On peut donc raisonnablement escompter que les Etats étrangers ne refuseraient pas d'entrer en rapports avec la Géorgie, si celle-ci en exprimait le désir. Le gouvernement britannique n'a-t-il pas proposé d'établir des relations diplomatiques avec l'Ukraine, proposition restée d'ailleurs sans réponses. C'est, semble-t-il, Moscou qui ne souhaite pas de voir les Républiques fédérées s'engager dans cette voie.

A supposer que Moscou renonce à son opposition et que la Géorgie réapparaisse sur la scène internationale, soit, comme l'Ukraine et la Biélorussie, dans le cadre des Nations Unies, soit, dans le cadre plus large du droit des gens, quel sera son statut international ? Faudra-t-il la considérer comme un nouvel Etat, obligé d'acquiescer ses titres juri-

(5) Rapport spécial de la Commission, Genève, 1931, p. 229.

(6) Avis Consultatif du 5 septembre 1931, Publications de la Cour, S.A./B., n° 41, p. 45. V. aussi l'opinion individuelle de M. Anzilotti, *ibid.*, p. 57 : « L'indépendance... déclare M. Anzilotti, n'est autre chose que l'existence... comme Etat séparé et non soumis à l'autorité d'aucun autre Etat ou groupe d'Etats. »

(7) Selon les décisions et les auteurs le délai varie de trente ans à quatre siècles. Sur la prescription en droit des gens, v. P. VERYKIOS : La prescription en droit international public, Paris, 1934.

diques ? Ou devra-t-on l'identifier avec l'ancien Etat muni de tous les titres nécessaires ? Question complexe qui implique une analyse minutieuse du droit international soviétique. Question oiseuse du reste, car, pour l'heure, elle demeure théorique.

L'essentiel est de souligner que, quelle que soit l'hypothèse envisagée, *la condition internationale de la Géorgie n'a subi aucune modification. Du point de vue juridique, la Géorgie n'a perdu ni son statut d'Etat indépendant, ni sa qualité de personne du droit des gens.* Il importe de le savoir et de le réaffirmer. Malheureusement, dans la société internationale les titres ne suffisent pas pour obtenir

satisfaction et mettre fin à l'injustice. Le droit y cède souvent à la politique et la justice à la force. Cela est surtout vrai pour les petites nations impuissantes à se protéger contre l'impérialisme des grandes. Ainsi surgit à nouveau le problème politique, signalé au commencement, de la place réservée aux petites communautés dans un monde de plus en plus concentré. Mais c'est une autre histoire...

Michel MOUSKHÉLY

Professeur de Droit international public
à l'Université de Strasbourg

ORIGINE ET GENESE DU PEUPLE GEORGIEN

L'Espagne préhistorique a été habitée par une branche occidentale des Ibéro-Carthvéliens. J'oserai même aller un peu plus loin et me formuler ainsi : non seulement en Hispanie, mais encore dans l'Hespérie en général, notamment dans l'Italie archaïque, des vestiges d'une population primitive du type carthvel-ibérique se laissent reconnaître. C'est ce qui ressort : 1° de la toponymie des rivières et fleuves, explicables par le Géorgien ; 2° de l'*Ethnonymie* : spécialement du groupe *Saturnia*, *Sardinia* (Sardo), *Sacrani*, qu'on a voulu erronément mettre en relation avec le dieu *Saturnus* ce qui n'est qu'une spéculation poétique arbitraire. Leur étymologie exacte, fondée dans l'analyse ethnologique, est celle-ci ; il s'agit de noms ethnographiques ou encore choriques du même type ibéro-carthvélien qui est représenté par *Sa-Karthvel-O* (*Sa-Tzitzi-ano*) *Sa-Barathiano*, etc. Sur ce type fondamental de l'éthnonymie Sa-ian-o, est calqué le nom chorique *Sa-Turnia*, comme pays des Turniens ou Tvrrhéniens ; analogue *Sardinia* ou *Sordones*. *Sa-Rutuni-iano* ; *Sa-crani* quasi pour *Sa-Cur-ano*, *Sa-Quirano* (Curètes. Quirites). Cette explication nous paraît très fondamentale ethnologiquement ; elle est faite pour nous révéler la véritable essence de certains peuples de la préhistoire *hespéro-italique* ou Hispanique, dont les racines se rattachent à la lointaine Phrygie-Ascanie et à l'Ibérie-Carthvélique. Bon nombre de savants (ethnographes, préhistoriens) ont déjà rappelé la fréquence des anciens ethnonymes - en *opes*, si distinctive pour la Thessalie : *Drv-opes*, *Dolopes* ; cette formation du pluriel *-opes* est spécifiquement carthvélo-ibérique. Le nom ethnique *Thessalia* ou *Thesaloi* est issu du glossaire ibéro-carthvélique : c'est le terme radical *thasi* (mingr.) *thesli* (thesl) - (Georg.) Semence, race primitive, nation.

Ainsi donc les Carthvélo-Ibères d'Hespérie (Hispanie et Saturnia-Italie) seraient reliés avec leurs congénères Orientaux du Caucase par une longue chaîne de tribus intermédiaires, s'étendant sur le bassin septentrional de la Méditerranée, à travers la

Thrace-Macédoine, la Thessalie et la Grèce préhellénique du Nord-Ouest jusqu'en Illyrie et Rhétie (pays Alpin). C'est un fait acquis, un théorème suffisamment exposé et démontré dans mes écrits ethnologiques-préhistoriques antérieurs.

Autre question : à laquelle des deux branches des Carthvélo-Ibères, à la hespérique (Hispano-Italique) ou à la caucasienne, revient et faut-il attribuer la priorité d'origine ? Réponse : difficile à décider péremptoirement, mais, à en juger d'après la constitution physique-anthropologique de ces peuples, qui est nettement le type alpine-illyrien, l'on pourra conclure ainsi :

L'aire d'origine (die Urheimat) des Carthvélo-Ibères paraît avoir été l'Europe du Sud-Ouest, soit la péninsule pyrénéenne, y inclus l'Africa Minor (libyque). De là cette race ce serait répandue en deux embranchements ou groupes vers l'Est : a) en un groupe maritime, le long des côtes de la Méditerranée du Sud, vers la Grèce et la Syrie ; Mésopotamie ; b) en un groupe alpin-nord-méditerranéen, émigrant vers la Thrace, la Grèce et l'Asie Mineure ponto-caucasienne. Les pointes des deux groupes auraient abouti et convergé dans l'angle extrême-oriental du Pont-Euxin. Là se serait formée la nation mixte des Caucaso-Ibères ou Ponto-Ibères, composée d'un élément (A) « Grouzinien » comme base, sur laquelle se serait implantée postérieurement, comme seconde couche (B) l'élément proprement **CARTVELI** (Car-Tubal). L'élément Grouzinien (Gurj-Gurzum) Churusa correspondrait aux Cruithne ou Atlanto-Ligures de l'Europe hyperboréo-pré-indo-celtique ; son nom se retrouve, peu altéré, sous forme des *Grisons* de la *Rhétie*. Le même élément ethnique doit être restitué sous forme de *Churuz* (*Choroz*) comme élément compositeur dans le corps mixte du peuple *Carien* (Caroléliege) de l'Asie Mineure. Le mythe ethnologique de la *Toison d'Or* n'est qu'un reflet de la présence de la nation *proto-géorgienne* ou *Grouzine* proprement-dite dans les parages ponto-caucasiques ; dont l'ethnique aura donné lieu à la symbolisation héraldique par un em-

blème (drapeau ou toison d'Or). Les expéditions pelasgo-thessaliennes des Argonautes pour la conquête de la Toison d'Or, seraient alors un dernier écho de migration des peuplades Carthvéliennes issues de la Thessalie pré-hellénique, qui aboutissait sur les plages orientales de la Transcaucasie : conquêtes colonisatrices.

Voilà à peu près l'idée que je me suis faite de

l'origine et genèse composite du noble et vaillant peuple grusino-carthvélien.

Dr Joseph KARST,
Prof. Hon. Emer. de l'Université
de Strasbourg.

NOTA BENE. — Consulter mon dernier livre : « Essai sur l'origine des Basques, Ibères et peuples apparentés ». (Editeur P. H. Heitz, rue du Maréchal-Joffre, Strasbourg).

L'UTILITE DE L'ENSEIGNEMENT DU GEORGIEN AUX HAUTES ECOLES

Depuis la première moitié du siècle passé, la science montre un grand intérêt pour la langue, la littérature, l'histoire et la civilisation géorgiennes.

La science s'intéressait toujours et elle s'intéresse aujourd'hui plus encore à déceler les rapports de la nation géorgienne avec les anciens peuples mentionnés dans les écritures cunéiformes et dans l'ancienne littérature des Hébreux, des Grecs etc., à décrire la nation qui a créé, sur le territoire du Caucase, une grande civilisation et un Etat qui a joué un grand rôle dans l'Histoire de l'époque romaine et byzantine jusqu'au commencement du XIII^e siècle et après. Ainsi, avant tout, la nation géorgienne est d'un grand intérêt pour les anthropologistes et pour les historiens des civilisations des anciens peuples.

Le groupe des langues *quartvéliennes* (géorgiennes) auquel appartient le géorgien, le mégrélien-laze et le svanien, pose toujours des problèmes importants à la science des langues, surtout après la création et le développement de la philologie comparée. Celle-ci intéressait non seulement le caractère de ce groupe linguistique, indépendant, mais aussi et surtout sa relation aux autres groupes linguistiques. Problème qui n'est pas encore résolu d'une manière satisfaisante. Ainsi la langue géorgienne est devenue un objet d'investigation de la science philologique. Les recherches entreprises permettront peut-être de résoudre un des plus importants problèmes de la philologie comparée et de percer le mystère des langues soi-disant inconnues des écritures cunéiformes. La propagation du christianisme en Géorgie aux premiers siècles de notre ère, l'acceptation du christianisme par la nation et par l'Etat géorgiens comme religion officielle au IV^e siècle, l'entrée de la Géorgie dans la sphère de la civilisation gréco-romaine, c'est-à-dire occidentale, la naissance et le développement de la vie ecclésiastique géorgienne et l'autocéphalie de l'Eglise d'Ibérie orthodoxe, la naissance de la littérature géorgienne chrétienne au V^e siècle et son développement jusqu'au XII^e siècle, tout cela attire toujours hautement l'attention des théologues, des historiens de l'Eglise et des historiens de la littérature chrétienne.

Beaucoup d'éminents savants ont travaillé dans

ces domaines de *quartvélogie* (ibériologie), mais il y a encore tant de questions importantes à résoudre et leur intérêt pour les problèmes géorgiens est loin d'être épuisé. Tout au contraire, il devient plus grand, à mesure que les investigations s'élargissent et s'approfondissent. Ainsi, par exemple, la solution du problème sumérien, de la race, de la parenté de la langue et de la civilisation du pays de Sumer est, j'en suis convaincu, impossible en dehors de la philologie géorgienne et de l'ibériologie en général.

On a commencé depuis longtemps l'étude de la civilisation géorgienne dont on peut poursuivre le développement presque ininterrompu depuis ses origines chrétiennes jusqu'au commencement du XIII^e siècle : étude de l'architecture, de la littérature laïque, de l'art, etc., et bien des problèmes se posent ici devant les savants, par exemple, celui de l'influence de l'architecture géorgienne sur l'architecture des pays voisins, celui de la ressemblance, presque de l'identité, de la structure de la société féodale géorgienne avec celle de l'Europe Occidentale, celui de la ressemblance de la littérature géorgienne du moyen âge avec la littérature française ou allemande de la même époque, etc., etc. Et la solution de ces problèmes intéresse non seulement les savants géorgiens, mais aussi les savants européens, surtout ceux qui s'occupent de l'histoire du Moyen Age.

La création de l'Etat Géorgien sur le territoire du Caucase, entre l'Europe et l'Asie, signifiait l'apparition d'un important facteur politique d'abord à l'époque romaine et ensuite à l'époque byzantine. La Géorgie tint encore un rôle politique à l'époque de la puissance de l'empire turc et de la Perse, et, enfin, au temps de l'impérialisme russe, qui dure jusqu'à nos jours.

Les relations de la Géorgie avec Rome, Byzance, Turquie, Perse, Russie, ses amitiés et ses luttes séculaires avec eux, etc., tout cela n'est pas seulement une épopée géorgienne, souvent héroïque et émouvante, mais l'histoire de la Géorgie est indispensable pour comprendre bien des événements à différentes époques de l'histoire des grands peuples avec lesquels la monarchie des Bagratides géorgiens était en relations. Même aujourd'hui la Géorgie est destinée à jouer un rôle politique — le

même qu'elle a joué toujours. Ainsi, de ce point de vue encore, la Géorgie doit intéresser non seulement les byzantologues et les historiens du Moyen Age et du Proche-Orient, mais aussi les hommes d'Etat qui ne peuvent ignorer la Géorgie et le Caucase, quand il s'agit de la solution des grands problèmes politiques concernant la Russie et le Proche-Orient.

Mais celui qui s'intéresse à la Géorgie, à la nation géorgienne, à sa civilisation, à son histoire et à sa politique, doit, avant tout connaître, et bien connaître, sa langue et sa littérature. En Europe, c'est un Français qui a étudié le premier à fond la langue géorgienne, — Marie Félicité Brosset, un homme de génie. En 1834, il a publié, à Paris son premier ouvrage « L'art libéral ou grammaire géorgienne » et en 1837 son second ouvrage « Eléments de la Grammaire Géorgienne ». Par ces ouvrages qui contiennent, outre la grammaire, la discussion d'autres questions concernant la langue géorgienne, Brosset a jeté les bases de la science de l'ibériologie. Il fut appelé à Saint-Petersbourg pour fonder et diriger la chaire de géorgien à l'université. Ses successeurs géorgiens : Tchoubinachvili, Tzagaréli et

Marr continuèrent, avec succès, son travail. Ainsi, ce n'est pas à Paris, mais à St-Petersbourg qu'un grand savant français a pu fonder une branche indépendante de la science philologique. C'est la seule chaire de géorgien qui exista et existe jusqu'à présent. On ne peut mentionner ici la chaire de géorgien à l'université géorgienne de Thbilisi (Tiflis). Certes, les savants géorgiens ont publié, en géorgien, de merveilleux travaux sur l'histoire et la philologie géorgiennes, etc., mais la connaissance du géorgien est nécessaire pour que les savants européens les apprécient et s'en servent. Il y avait un enseignement rapide du géorgien dans quelques universités européennes, à Paris, à Bruxelles, à Berlin, etc., mais nulle part, une chaire, confiée à un philologue spécialiste et entretenue par l'Etat.

Mais, nous sommes convaincus que la nécessité de la création de chaires de géorgien dans les grands centres intellectuels en Europe et en Amérique, apparaîtra bientôt. Les savants s'en féliciteront et trouveront parmi eux un digne titulaire pour cette chaire.

Prof. M. TSERETHLI

MYTHE DES ARGONAUTES (I)

Son sens politique et économique

Le mythe des Argonautes (2) s'étend entre la Mer du Nord, la Mer Baltique et la Mer Noire.

Le but du voyage des Argonautes était de ramener la Toison d'Or de Colchide (Géorgie de l'Ouest).

Phrixos et Hellé, les deux enfants royaux Grecs, avaient été chassés par leur marâtre. Leur mère Néphèle leur apparût alors qu'ils erraient dans la forêt, et apporta aux enfants un bélier à la toison d'or. Elle leur ordonna de monter sur ce bélier, de fuir vers Colchide à la recherche d'Ætès, fils du soleil, roi de Colchide, et de sacrifier ce bélier au dieu Arès. En chemin, Hellé tomba dans la mer (de là le nom d'Hellespont) et se noya, pendant ce temps là Phrixos atteignait Colchide, sacrifiait le bélier et pendait la Toison d'Or dans le temple d'Arès. Le roi de Colchide accueillit alors le Grec et lui donna sa fille Chalciopé en mariage.

Pelias et Eson étaient frères. Jason était le fils d'Eson et fut adopté par Pelias. Mais Pelias craignant qu'après sa mort Jason puisse déshériter sa fille, il le mit à l'épreuve et l'envoya, dans ce but, en Colchide chercher la Toison d'Or.

Sur un navire à 50 rames, et accompagné des plus fameux héros de toute la Grèce, il s'embarqua à Iolcos, pour atteindre Colchide par l'Hellespont et la Mer Noire. Après de nombreuses batailles, des dangers et des privations, les héros atteignirent le fleuve rapide de Phasis (Rion) qui les mena au Pays des Colchidiens. Quand ils se présentèrent au roi de Colchide et lui demandèrent la Toison d'Or, celui-ci posa ses conditions : Jason devait d'abord atteler deux taureaux aux sabots de métal, et crachant le feu, leur faire labourer le champ d'Arès, semer dans les sillons les dents du dragon de Cadmus et vaincre l'armée qui surgirait de ces dents de dragon.

Médée, la fille du roi, s'éprit de Jason. Elle lutta âprement contre elle-même, partagée entre son sens de la justice, l'amour qu'elle éprouvait pour son père, un sentiment de honte et sa passion pour Jason qui finalement l'emporta, quand il la supplia de l'aider à surmonter sa lourde épreuve et qu'il lui promit le mariage. Médée vint à son secours de son pouvoir magique. Elle lui fit don d'un onguent qui le protégerait du fer et du feu. C'est ainsi qu'il réussit à atteler les taureaux aux jarrets de cuivre et qui crachaient le feu par leurs naseaux de fer. Il leur fit labourer le champ, sema les dents de dragon et combattit, selon une ruse de Médée, les légions armées qui surgissaient des dents de dragon. Cette ruse consistait à jeter une pierre au milieu des guerriers et à les faire s'entretuer. Bien que Jason ait surmonté ces épreuves, Ætès refusa de lui céder la Toison. C'est alors que Médée en-

(1) Extrait de : *Um die Gestaltung Europas. Kontinental-europa vom Mythos bis zur Gegenwart*, von A. Sanders.

(2) Homère déjà parle du mythe des Argonautes comme généralement connu. Apollonios de Rhodes tâcha de réunir les différentes versions du mythe en une seule. A son exemple des poètes grecs et romains traitèrent ce thème, comme le Romain C. Valerius Flacus Setimus Balbus, qui créa une épopée « Argonautica » qui resta inachevée. Comparez Vater, *Der Argonautenzug* (Le voyage des Argonautes), 1845.

dormit les dragons qui gardaient la Toison d'Or. Jason s'en saisit et partit avec Médée et les Argonautes.

Ætès apprenant que Jason et Médée s'étaient enfuis, ordonna à son fils Absyrtos d'arrêter les Argonautes et de ramener Médée et l'Or. Les Colchidiens, commandés par Absyrtos, poursuivirent les Argonautes et leur interdirent l'accès du Bosphore. Absyrtos fut tué par Jason sur l'île de Minerve. Les Colchidiens s'établirent en ce lieu (en Istrie, face à Pola). Par crainte d'Ætès il ne revinrent pas en Colchide.

C'est depuis le jour où Jason s'embarqua au port de Iolcos pour aller vers Colchide que les peuples auraient commencé, suivant son exemple, à émigrer réciproquement, d'un pays à l'autre.

En Grèce, un désaccord survint entre Médée et Jason, et Jason chercha à éloigner Médée : « Où m'envoyes-tu, Jason ? Dois-je retourner au royaume de mon père ? Je me suis interdite les voies que je t'avais ouvertes. Souviens-toi de l'haleine fougueuse des taureaux et des armes des ennemis imprévus, qui périrent en combattant entre eux, à mon commandement. Rappelle toi comment le trésor du bélier de Phrixos fut volé... Songe aux trésors que les Scythes ramenèrent, eux-mêmes, des pays lointains, des Indes, ces trésors que notre maison, déjà remplie de richesses, pouvait à peine contenir... »

Pélias chassa Jason de Thessalie. Médée épousa entre temps Egée, le roi d'Athos, et lui donna un fils, Médos. Jason ré-épousa plus tard Médée.

La gloire de Jason lui valut une multitude de guerriers avec lesquels il repartit pour Colchide. Quand il arriva en Colchide, son beau-père Ætès avait été chassé du trône. Jason le reconquit et le lui rendit, puis il fit la guerre aux voisins des Colchidiens, agrandit le royaume de Colchide et le rendit puissant. Jason accomplit ces faits d'arme pour se réconcilier avec son beau-père Ætès. Il conquiert d'autres provinces et y fonda de nouveaux États. Après la mort de Jason, Médos fonda en l'honneur de sa mère la ville de Médie et, le royaume médique (3).

(3) V. LATYSEV : *Izvestija drevnich pisatelej greceskich i rimskich o Skifil i Kavkase* (Saint-Petersbourg, 1893, pages 65, 67, 69, 142, 153).

Il ressort de faits historiques, que le Mythe des Argonautes a pour base de véritables relations économiques et politiques.

La voie commerciale du monde Hellénique pour l'Extrême-Orient, l'Iran et les Indes passait par le Caucase : Colchide-Ibérie-Albanie (Géorgie Occidentale et Orientale et Azerbeïdjan) longeant les fleuves Phasis (Rion) et Cyrus (Kur), et par la mer Caspienne. Les Grecs venaient en Colchide pour échanger leurs marchandises contre les produits du Caucase et de l'Asie (4). De Colchide, les marchandises grecques partaient pour l'Iran, les Indes et l'Extrême-Orient. Déjà au milieu du premier millénaire avant J.-C. les colons grecs se fixèrent autour de la mer Noire. L'installation des colons grecs sur la rive nord de la mer Noire était destinée à servir de point d'appui au maintien des communications avec les pays et les peuples de l'Europe Centrale, du Nord, Orientale et Scandinave.

L'aspiration de la Grèce à la formation du continent européen s'est exprimée dans le mythe des Argonautes et s'est incarnée dans Jason, chef de cette expédition, à laquelle prirent part presque tous les héros de la Grèce. Dans la tentative d'Absyrtos de fermer l'accès du Bosphore à Jason, sur son chemin de retour, se dessine l'importance économique et militaire du problème des Dardanelles ; dans la tentative de Jason de fuir les Colchidiens par l'Istre (Danube), par la Colonne d'Hercule (Gibraltar) — Océan Atlantique — apparaît déjà le problème Danube-Main-Rhin. Dans une autre version du Mythe des Argonautes, d'après laquelle Jason a suivi le chemin de retour par Tanaïs (Don), Disque de la Terre (Océan Atlantique) et par la Colonne d'Hercule (Gibraltar) se dessine en même temps l'idée de relier la mer Noire, la mer du Nord et la Baltique par le Don et la Volga. Il est plus probable que cette deuxième voie de communication supposait la liaison de la mer Noire avec l'Océan Atlantique par le Dniepre-Duna (Wolchow) ou Dnjestr-San-Vistul.

Prof. AI. NIKURADSE

(4) D'après Strabon, les Aorses, prédécesseurs des futurs Ersans, qui étaient établis entre Maetis et la Mer Caspienne, ont repris avec les Babiloniens et les Hindous le commerce de transit qui menait par Oxus, mer Caspienne, Cyrus et Phasis à la Mer Noire, pour pouvoir expédier les marchandises de l'embouchure de Rion pour l'Occident avec le plus grand profit. (Strabon, XI, 5, 8, 7, 3 ; aussi Wilke, 1904, s. 99).

LA GEORGIE A L'EPOQUE DES CROISADES (I)

Jérusalem fut conquise par les croisés en 1099. Des principautés chrétiennes sont fondées en Syrie et en Palestine. La résistance du monde de l'Islam semble brisée. Mais les forces musulmannes se préparent néanmoins à la contre-offensive. Nadim Eddim Elghas, Sultan d'Alleppe, inflige une défaite à Roger d'Antioche en 1119. Ce n'était là qu'une escarmouche ; la bataille principale devait avoir lieu plus tard. On s'aperçut alors que, dans le Nord, un pays chrétien se développait avec une puissance grandissante. Ce pays, c'était la Géorgie. Les chefs de l'Islam commencèrent à s'inquiéter, car la Géorgie pouvait fort bien voler au secours des croisés. Pour atteindre le but final que le monde musulman se proposait, c'est-à-dire le refoulement complet des croisés, il fallait éliminer immédiatement ce risque. Aussi le projet, à peine en eut-il été conçu, qu'il fut mis aussitôt à exécution. Une puissante armée de 600.000 hommes fut concentrée au sud de cette région de l'Asie déjà en 1121. Cette masse immense de Seldschukes, de Turcmènes et d'Arabes, montés sur de vigoureux chevaux, se précipita, sous la conduite de Nadim Eddim Elghas, en direction du Nord, vers la Géorgie.

L'heure du destin semblait avoir sonné pour la Géorgie. L'homme qui régnait alors sur la Géorgie était de taille, grâce à sa qualité de chef « à la main sûre », à conjurer le danger : c'était le roi Davith, celui que l'on a surnommé « le bâtisseur » (1089-1125). Grand stratège, il était aussi profondément chrétien. Il avait même pris soin de faire frapper la monnaie en accompagnant son nom tantôt du titre de « Serviteur du Christ », tantôt de celui de « Glaive du Christ ». Maintenant, il ne se présentait que comme « glaive ». (Que l'on se rappelle saint Bernard et sa « Règle de l'ordre du Temple », par le moyen de laquelle se constitua ce qu'il appela lui-même la « milice de Dieu »). Mais comment pouvait-il espérer tenir contre une telle armée, numériquement si supérieure ? Il ne disposait que de 60.000 cavaliers. Thbilissi était toujours aux mains de l'émir arabe et le chef seldschuke, le Sultan Torghul, qui guettait la Géorgie comme un animal féroce, semblait être l'allié naturel de cette formidable armée d'invasion.

Or, trois fois deux, dirait un mathématicien, font davantage que deux fois trois. Il y a là un mystère que les grands tacticiens reconnaissent bien inconsciemment. Le roi ne pouvait songer à une attaque frontale et bien moins encore à l'encercllement des corps d'armée ennemis. Pour équilibrer les forces, il fallait tirer des mouvements tactiques le maximum d'efficacité.

La pensée selon laquelle trois fois deux font davantage que deux fois trois n'avait pas échappé, je

pense, au roi « bâtisseur ». Avec des forces de combat dont la mobilité était accrue, on pouvait dès lors, recevant l'attaque de l'ennemi latéralement, le frapper, en opérant une conversion, tantôt sur sa droite, tantôt sur sa gauche. Grâce à cette tactique, il était possible non seulement de pratiquer une défense efficace, mais encore de passer, ici et là, à l'offensive. Une grande forêt, fortifiée par des barrages, protégeait l'arrière de l'armée. Les archers, qui étaient d'excellents tireurs, se tenaient également là, en guetteurs. L'armée ennemie avait établi son camp dans la vallée de Didgori. C'était une position favorable pour le roi ; d'ailleurs la topographie de tout ce pays, dans tous ses détails, lui était parfaitement connue.

Ce fut lui qui ouvrit le combat. Feignant une attaque, il lança quelques colonnes, par le côté, sur l'ennemi. Celui-ci se précipita comme un monstre déchaîné, mais les attaquants avaient déjà disparu. Le roi répéta de plus en plus, de tous les côtés, de semblables attaques et chaque fois il échappait à l'adversaire. Ces manœuvres portèrent l'ennemi à un tel degré d'excitation et de désorientation qu'elles lui firent perdre peu à peu contenance. C'est alors que vint le jour décisif.

C'était le 14 août. Le roi engagea à nouveau le combat. Chaque corps de son armée manœuvrait comme s'il ne dépendait que de lui-même. Mais le roi, qui avait à sa disposition une cavalerie d'élite, et qui semblait être partout présent sur le champ de bataille, parvint, par l'effet de sa volonté tendue vers la victoire, à faire tenir constamment ensemble, en un tout impossible à briser et magnétiquement cohérent, toutes les parties de son armée. C'était risquer le tout pour le tout. Le roi attendait une occasion favorable : il lui fallait trouver le juste moment qui ne fût ni trop tôt, ni trop tard. Ce moment, il arriva. Tout à coup, la vigueur de l'armée ennemie s'effondra en plein combat. Le génie de l'individu l'emportait sur la puissance du nombre. La bataille fut gagnée. La grande armée asiatique d'invasion fit demi-tour et s'enfuit en déroute. Elle fut poursuivie et écrasée. Nadim Eddim Elghas, blessé à la tête et vaincu, battait en retraite. Sur ces entrefaites, Thbilissi fut également libérée et la ville d'Ani annexée à la Géorgie.

C'est là ce que rapportent les annales de Géorgie et le chroniqueur arménien Mathieu d'Edessa. L'Assyrien Abul Pharadch et les Arabes Ibn Aladir, Khemal Eddin et Ibn Kaldun donnent de ces événements une semblable narration. Mais c'est le chancelier de la principauté d'Antioche, Gautier de Normand, qui, dans ses « *Bella antiochia* », donne assurément le meilleur récit de cette fameuse journée du 14 août.

Le roi « bâtisseur » n'a pas seulement ainsi sauvé son pays, mais il a encore et en même temps appor-

(1) Extraits de l'ouvrage inédit : *La Géorgie en son image du monde*.

té un appui considérable aux croisés. Il fut d'ailleurs reconnu, par ces derniers, comme allié et son nom devint légendaire.

Le 30 juillet 1109, Paris reçut, des mains du chantre du Saint-Lieu de Jérusalem, Ansellus, la croix sur laquelle le Sauveur fut crucifié. Quelle bienheureuse surprise pour la France ! On la déposa en grande pompe dans une chapelle de la Basilique sur l'emplacement de laquelle s'éleva plus tard la célèbre cathédrale de Notre-Dame. La croix fut appelée « Crux Ansellus ». Elle resta là, dans l'ombre du sanctuaire, pendant presque sept cents ans. La cathédrale de Notre-Dame ayant été profanée et pillée en 1793, au moment de la Révolution française, on a pu sauver la croix qui y est gardée de nos jours.

Et voici maintenant ce qu'il y a de plus surprenant : Ansellus écrit, dans la lettre qu'il adressa à l'archevêque de Paris, Gallon, comme aussi dans celle qu'il envoya à l'archidiacre Stefan, qu'il aurait reçu cette croix de la veuve du roi géorgien Davith. Que la veuve en question ne soit pas d'accord — comme il est vrai — avec ce que prétend Ansellus, cela ne change rien à l'affaire. Le fait est que le chantre, selon la version qu'il donne lui-même des événements, a trouvé cette croix dans le pays du roi « bâtisseur ».

Et il faut lire, dans cette épître, de quels termes pleins de considération le roi « bâtisseur » est honoré ! : « De plus, le roi de Géorgie Davith, — écrit Ansellus — a réellement eu en sa possession, aussi longtemps qu'il vécut, cette croix qu'il entourait d'une très profonde vénération, heureux qu'il était d'un tel privilège. C'est le même roi qui, comme ses prédécesseurs, tint en son pouvoir la Porte caspienne où Gog et Magog furent arrêtés et où veille encore aujourd'hui son fils, dont le royaume et la domination constituent pour nous en quelque sorte une défense avancée contre les Mèdes et contre les Perses ».

« Pour nous en quelque sorte une défense avancée » — quel témoignage rendu à la puissance du roi « bâtisseur » ! Et, avant toute autre chose cette mention de Gog et de Magog. Ces derniers sont, d'après la tradition, d'obscures puissances de désordre qui apparaissent de temps en temps et qui menacent le monde. Et ces puissances auraient été retenues, par la suprématie géorgienne, à la Porte caspienne. (D'ailleurs, Alexandre le Grand, à ce que rapporte une légende, aurait barré la route aux troupes de Gog et de Magog par un mur de fer.) Quel hommage rendu à l'autorité d'apparence sacrée du roi « bâtisseur » « à la main mûre » ! La Géorgie était prédestinée, à la frontière de l'Est et de l'Ouest, à préserver, intacte et lumineuse, la zone d'or contre toute attaque des puissances des ténèbres.

C'est ainsi que nous voyons, dans une étrange période de l'histoire, deux courants qui, bien qu'indépendants l'un de l'autre, convergent dans leur profondeur l'un vers l'autre du fait de leurs affinités

électives. Deux courants de la chevalerie, tous deux dans le signe du Soleil.

Rien d'étonnant donc si la grande épopée de la royauté géorgienne ait laissé des traces dans la conscience des peuples occidentaux.

Un croisé envoie un message à l'archevêque de Besançon, Amadéo. Ce document ne porte pas de date. Mais comme Amadéo exerça son ministère épiscopal de 1195 à 1220, le message doit dater de cette époque. Le chevalier croisé écrit : « ... les chrétiens d'Ibérie, qu'on appelle les Géorgiens, ont marché contre les païens de tout le poids de leur puissance militaire, avec d'innombrables cavaliers et fantassins, avec l'aide de Dieu, et, après s'être emparés déjà de 300 forteresses et de 9 grandes villes, ils en ont occupé les plus importantes et réduit les autres en ruines... Ces Géorgiens sont venus pour délivrer la Terre-Sainte de Jérusalem et pour soumettre tous les territoires des païens. Leur roi est un jeune prince, âgé de 16 ans, d'une puissance et d'une vertu égales à celles d'Alexandre le Grand... Ce jeune homme a avec lui les ossements de sa mère, la grande reine Thamar, qui avait fait, de son vivant, le vœu d'entreprendre un pèlerinage à Jérusalem et qui avait demandé à son fils, au cas où elle mourrait avant, d'aller porter ses ossements sur le tombeau du Seigneur ».

C'est là une légende qui est née de la nostalgie des croisés ; une légende qui a quelque chose qui la rend plus réelle qu'un simple fait historique. Les ossements de l'illustre reine comme enseigne dans l'armée de son fils — cela achève de donner à toute cette épopée son caractère merveilleux.

La littérature nordique du 13^e siècle a également conservé le souvenir de la reine Thamar. Nous y trouvons, entre autres, la mention suivante : « Selon la légende islandaise qui porte le nom d'Ingwar, ce dernier se rendit aussi, au cours de son voyage plein d'aventures, en Asie et arriva notamment chez une reine chrétienne, connue par le prestigieux pouvoir qu'elle exerçait, et que la légende fait passer pour sa femme. Sur les pentes méridionales du Caucase, se trouvait effectivement aussi un grand et puissant royaume du nom de Géorgie qui, du temps d'Ingwar, était gouverné par une reine dont le nom était Thamar. On raconte qu'elle avait à son service 3.000 Waraeger. La légende d'Ingwar « Vitfarne » conserve, semble-t-il, à ce propos, un souvenir confus... » (Karl Grimberg : « Svenska Folkets underbara oeden », cité dans le livre de A. Sanders « Kaukasien »).

La mention suivante nous paraît beaucoup plus significative : « Les croisés, au moment où ils étaient vivement repoussés, espéraient que le presbytre Jean, dont la venue leur avait été prophétiquement annoncée, leur viendrait en aide avec le concours d'une grande puissance. On identifiait le presbytre Jean avec le roi David. Or, cette identification fut faite, un siècle après la mort du vrai roi Davith II, dans de nombreuses chroniques et particulièrement dans les récits qui se rapportent à l'époque de la

croisade. Une chronique anglaise de 1228 mentionne, par exemple, que le bruit avait couru en 1221 dans toute la chrétienté que le roi Davith, appelé « Jean le presbytre », serait intervenu, venant des Indes, avec une armée très considérable et qu'il se serait emparé de la Médie et de la Perse. » (A. Sanders : « Kaukasien »).

Cette figure légendaire du presbytre Jean l'Occident crû la voir ainsi en la personne du roi « Bâtit-seur » Davith II. Sans aucun doute c'est là la plus haute distinction que l'on puisse imaginer pour un souverain. (Pour comprendre pourquoi c'est la plus haute distinction, voir « Le Destin de la Géorgie » N° 16, mon article « La zone d'or »).

EPILOGUE

Je me transporte maintenant, par l'imagination, dans l'antique capitale de la Géorgie, Mzkhetha, qui se trouve à 22 kilomètres de Thbilissi. Située au fond d'une vallée à la fois étrange et intime, elle fait rayonner son « genius loci » avec une intensité que je serais tenté de qualifier de phosphorescente.

C'est là, sur une colline, que l'on situait autrefois l'emplacement présumé du tombeau de l'ancêtre mythique des Géorgiens, Cardou. Le tombeau d'un ancêtre mythique ? Comment s'expliquer cela ? J'ai l'impression que les forces créatrices des Géorgiens, à cette époque, avaient très considérablement diminué. Ce dépérissement fut si vivement ressenti au sein du peuple que la nostalgie ardente et secrète des individus, soupirant après la régénérescence de ces forces, fit de l'image mythique de Cardou finalement une personnalité historique. C'est ainsi, du moins à mon sens, que l'ancêtre mythique de la race en devint l'ancêtre biologique. C'est pourquoi les Géorgiens se rendaient à son tombeau pour y apporter, à genoux, l'hommage d'une dévotion reconnaissante.

Autrefois, au sommet de ces montagnes, les adorateurs du feu faisaient monter vers le Soleil d'ardentes prières. Et ce fut là — coïncidence de la plus haute signification — sur ces mêmes montagnes, que parût, dans le premier tiers du IV^e siècle, venant de Cappadoce, une jeune vierge, du nom de Nino, pour annoncer, dans ce coin du monde, la venue du nouveau Soleil en la personne du Christ. C'est là que cette femme, avec sa vocation apostolique, tailla

NOTE. — La documentation qui a servi de base au paragraphe « La Géorgie à l'époque des Croisades » a été puisée dans l'excellent livre de Sourab Avalichvili « Au temps des Croisades » (Paris, 1929), en géorgien.

dans du bois de vigne cette croix prodigieuse qu'elle entoura de ses cheveux pour la donner à la Géorgie et ainsi au monde entier.

C'est sur cet emplacement que fut construite, au VI^e siècle, la célèbre cathédrale — appelée « La colonne vivante » — qui fut restaurée au commencement du XI^e siècle.

J'entre dans cette cathédrale. C'est là que reposent les rois et les grands « Thavads » qui, selon le principe de « Celui dont la main est mûre » (« der Handreife »), dirigèrent, pendant des siècles, les destinées du pays.

A droite de l'entrée principale, j'aperçois une toute petite chapelle dans laquelle, pour la première fois en terre géorgienne, la prière adressée au Fils de Dieu retentit. Pour que CE MOMENT fût désormais immortalisé, on prit bien soin, pendant la construction de la cathédrale, de ne pas détruire cette chapelle.

La tendresse d'un tel sentiment pouvait-elle plus divinement exprimée ? Je ne puis pas ici faire autre chose que de donner la parole au poème que j'ai moi-même dédié à cette cathédrale :

*Lorsque le Maître te bâtit,
tu pris avec amour la Petite,
intacte, sous ton aile,
comme berceau des cœurs
de tous ceux qui, là, un jour,
se sont ouverts au Fils de Dieu.
Tu lui chantes des berceuses
qu'elle écoute tendrement
dans ses rêves pleins de lumière,
et tu réveilles en elle
la première prière qui, venant de loin,
se condense peu à peu
en un doux murmure céleste.
Puis le berceau sursaute,
comme brusquement éveillé,
comme si le divin rayon,
jaillissant de sa coque jaune,
devenait une fleur.
Et toi, en cet instant,
tu es toi-même de rêve,
Colonne vivante.
Remplie du flux de l'Eternel,
tu t'élèves vers le ciel,
heureuse, dans ton immobilité,
avec ta petite chapelle
dans laquelle la fleur,
devenue petit oiseau, voltige.*

Grigol ROBAKIDSE.

LA GEORGIE ET LA CHUTE DE LA DYNASTIE SAFAVI

Les témoignages contemporains relatifs aux événements qui provoquèrent, en 1722, la conquête de la Perse par les Afghans, font ressortir l'importance du rôle joué par les Géorgiens en ces circonstances. Le récit de Jonas Hanway, qui est généralement le plus connu, les rapports des Missionnaires catholiques, des voyageurs occidentaux et des agents consulaires, de même que les informations puisées dans les archives russes prouvent unanimement que la mésentente existant à l'époque entre le Shah et le prince de Karthlie et la destruction progressive de leurs bonnes relations furent parmi les principaux facteurs qui favorisèrent l'entreprise de Mir Mahmud. Dans la brève étude présentée ici les archives du Ministère Français des Affaires Etrangères, au Quai d'Orsay (1) ont été rapprochées et comparées, il en a été de même des informations de sources géorgiennes et ces recherches ont permis d'esquisser l'historique des rapports qui existaient entre les Géorgiens et le Gouvernement du Shah Sultan Husayn, en suivant également les suggestions contenues dans les écrits du Professeur Minorsky (2).

Une des premières préoccupations de la dynastie des Safavi fut de placer la Géorgie Orientale sous le joug de la Perse. Shah Ismail saccagea Tiflis en 1522 et son successeur Tahmâsp ne conduisit pas moins de quatre campagnes contre Louarsab de Karthlie qui périt en 1558 à la bataille de Garisi. Simon, fils de Louarsab, combattit avec vaillance contre les Persans jusqu'au moment où il tomba en leur pouvoir. Cependant, en 1578, quand les Turcs envahirent la Transcaucasie et la Perse Occidentale, Simon fut mis en liberté afin de défendre son royaume. Sa valeur et son audace lui valurent dans la tradition populaire géorgienne le surnom de Simon le Fou.

L'attitude indépendante des gouverneurs de la Karthlie, le penchant des rois de Kakhétie pour la Russie ne manquèrent pas d'irriter Shah Abbas I. En 1605, à son instigation le roi de Kakhétie, Alexandre II, fut assassiné par son propre fils, le renégat Constantin. En 1614-16, la défection du général Karthle, Giorgi Saacadzé fournit à Shah Abbas un nouveau prétexte pour inaugurer une politique impitoyable d'assassinats, de rapines et de déportations. Louarsab III, roi de Karthlie, attiré par ruse dans le camp persan fut mis à mort peu après sa capture. Les deux fils du Roi de Kakhétie,

Theimouraz, furent castrés. La mère du Roi, la Reine Kéthévan, fut torturée et mise à mort. La fureur du Shah se concentra sur la Kakhétie dont presque toutes les cités furent rasées au sol. 60.000 personnes furent massacrées et 100.000 déportées dans diverses régions de la Perse. Pour un abbasi (3) on pouvait s'offrir un esclave géorgien. En Géorgie, aujourd'hui encore, personne n'appelle Shah Abbas autrement que « le maudit ».

Pietro della Valle (4) prédisait, à l'époque, que la férocité du Shah ne bénéficierait pas à sa dynastie : « Ces précautions extraordinaires que le Roi de Perse apporte à la conservation de son état, seront un jour la ruine de sa maison. Dieu le permettra ainsi, lui qui ne laisse point impunies les injures qui sont faites à autrui, et celui qui les a reçues, ne les mettant point dans l'oubli, pour en tirer un jour la vengeance. Les Géorgiens pourront, à leur tour, avoir leur revanche contre la Perse, si rien ne les en détourne, comme ils ne sont pas bien d'accord entre eux. »

A cette époque, cependant, il semblait que beaucoup de Géorgiens avaient l'esprit assez positif pour reconnaître que ce que la Perse leur offrirait comme carrières, nombreuses et avantageuses, avancement rapide et illimité, dépassait largement ce que leur patrie démembrée pouvait leur donner. Abbas, qui appréciait leur énergie et leur habileté, n'en était que plus désireux d'attirer à sa cour, militaires et administrateurs géorgiens, ce qui avait également l'avantage de les soustraire aux mouvements de révolte et de résistance qui pouvaient naître en Géorgie. Le Shah, en prenant ainsi des minorités nationales à son service était également animé par le désir de miner délibérément le pouvoir des tribus Quizil-bach au loyalisme vacillant desquelles sa dynastie avait jusque là dû se confier.

(1) L'auteur exprime ici sa gratitude aux Services des Archives et de la Bibliothèque du Ministère des Affaires Etrangères pour les facilités qui lui ont été accordées en cette occasion.

(2) Article « Tiflis » dans l'*Encyclopédie de l'Islam : Tadhkirat-al-mulûk*, Londres, 1943, pp. 18-19, 23-24 et passim.

(3) N. BERDZENICHVILI, I. DJAVAKICHVILI et S. DJANACHIA : *Istoria Gruzii*, Tiflis, 1946, p. 354 ; MINORSKY : *Tadhkirat-al-mulûk*, pp. 18, 112-113 ; OLEARIUS : *Voyages and Travels*, 2nd, ed., London, 1669, p. 263. De nombreux écrivains géorgiens font mention de leurs compatriotes déportés en Iran. Iona KHELACHVILI (d. 1837) est l'auteur d'une prière : « Cherche, ô Seigneur, le sang d'Ibérie versé depuis Mirian jusqu'à nos jours et ramène le peuple géorgien du Férieti (Firaydan) (Ioan BATONICHVILI : *Kalmasoba*, éd. Dondua, Tiflis, 1945, p. xx). Un intéressant compte rendu de la visite faite aux villages géorgiens en Perse a été publié par Lado AGHNIACHVILI sous le titre *Sparseti da ikauri Kartvelébi* dans le journal « Moambé », Tiflis, 1896. Feu Y. N. MARR a pu recueillir plusieurs échantillons du géorgien fortement altéré de persan parlé dans ces villages ainsi que des renseignements sur leur mode d'existence. (Voir l'ouvrage de B. NIKITINE : *La vie et l'œuvre de Y. N. Marr*, dans le périodique *Georgica*, 4-5, 1937, pp. 284-285.)

(4) Pietro DELLA VALLE : *Voyages dans la Turquie*, Rouen, 1745, v. p. 144.

Il existe plusieurs témoignages de l'ampleur et des qualités guerrières du contingent géorgien des armées d'Abbas le Grand. Don Juan de Perse constate qu'il prit à son service 12.000 Géorgiens pour en former sa garde du corps, dès 1588 (5). Suivant la description d'un missionnaire, en 1608, Abbas possédait une milice permanente composée de cavaliers-gardes géorgiens, forte de 25.000 hommes environ (6). Pietro della Valle écrit en 1619 que « la force des armées de la Perse consiste aujourd'hui aux soldats géorgiens qui en sont la plus grande et la meilleure patrie » (7).

Sir Thomas Herbert qui se trouvait à Shiraz en 1627, relate que les Géorgiens étaient remarqués par leurs prouesses militaires autant que les Arméniens l'étaient pour leur astuce commerciale. « Pour la beauté du corps, l'élévation de l'esprit et la fidélité à la parole donnée (les Géorgiens) sont si réputés, surtout chez les Persans, que plusieurs d'entre eux sont appelés à des postes de commandement, surtout contre leur turbulent ennemi le Turc. Ainsi que les soudans Egyptiens entretenaient autrefois des Mameluks, aujourd'hui le roi de Perse tire le plus grand nombre de ses Cooselbashs de Géorgie ; on a rarement entendu dire que l'un d'entre eux ait été déloyal ou qu'ayant servi le Persan il se soit ensuite tourné vers le Turc » (8). Immam-Quli-Khan, le conquérant d'Ormuz, était d'origine Géorgienne.

Les troupes géorgiennes étaient connues sous le nom de « qullar » ou esclaves du Chah, terme qui n'impliquait aucun sens offensant. Leur chef, le Qullar-agasi, était généralement un prince géorgien. Le Sieur de la Boullaye-le-Gouz, qui voyageait en Perse en 1648, sous le règne de Abbas II, relate que le Qullar-agasi commandait « 8.000 cavaliers de la nouvelle milice » (9). Plus tard, Fryer mentionne que les Géorgiens « un peuple martial élevé pour faire la guerre » fournissait 40.000 hommes à l'armée de Shah Sulayman, chiffre qui paraît cependant élevé (10). Un à-côté curieux sur la réputation militaire dont jouissaient les Géorgiens nous est fourni à cet égard par le fait que le missionnaire et voyageur français Philippe Avril devant voyager sous un déguisement d'Erivan à Shamakhi en 1685, il fut ainsi que les autres voyageurs « déguisés en Géorgiens, dont l'habit est redouté dans toute la Perse. » (11)

Les Géorgiens atteignaient également un rang très élevé dans les dignités civiles. Le roi Rostom (Rus-

tam) de Karthlie (1632-58) avait été Darughā d'Ispahan, titre qui lui permit de porter sur le trône Safi Shah après la mort d'Abbas 1^{er}. Cette situation unique était généralement occupée par un grand de Géorgie (12).

Les Géorgiens étaient également nommés parfois Gouverneurs des diverses provinces. La Boullaye-le-Gouz, par exemple, nous donne un vivant compte-rendu de la disgrâce et de la réinstallation au poste de Gouverneur d'Erivan, d'un Géorgien de la plus humble origine (13).

Dans le harem royal, plusieurs des eunuques blancs étaient des Géorgiens ; le Qapuchi-bashi ou chef portier dont la charge était héréditaire, était également Géorgien (14). « Presque tous les hommes, les mieux faits de Turquie et de Perse en sont originaires », dit toujours La Boullaye-le-Gouz, « à cause que le sang de Géorgie est le plus beau qui soit en Asie » (15). Tavernier remarque, mais sans doute avec quelque exagération qu'il y a peu de Persans, du Roi au dernier de ses sujets qui n'ait une mère ou un père géorgien, ou du moins quelques traces de sang géorgien (16). « Ils sont beaux, ils ont le teint frais et coloré, les membres robustes. Leurs femmes sont d'une telle beauté que la Reine-mère est toujours de la famille royale de Géorgie. » (17)

De source géorgienne, on recueille aussi des informations nombreuses sur les emplois tenus par les Caucasiens au service du Chah. La chronique de Pharsadan Giorgidjanidzé est particulièrement intéressante sur ce point. D'esprit universel, il fut tour à tour Darughā d'Ispahan puis Eshik agazi bashi pendant que ses deux frères occupaient dans l'armée et l'administration des finances, des postes importants (18).

La tortueuse politique du Gouvernement persan envers les peuples de Caucase fut favorisée par les rivalités dynastiques qui déchiraient les maisons royales de Karthlie et de Kakhétie. Quand le premier des Bagratides de Moukhran, Shah Navaz ou Wakhtang V (1658-76) commença à raffermir le pouvoir royal, le Grand Vizir encouragea le prince Ereclé de Kakhétie jusqu'alors exilé en Russie, à rentrer en Perse. Ereclé, qui avait d'abord refusé d'apostasier céda par la suite et fut alors envoyé en Géorgie pour prendre possession de la Karthlie alors gouvernée par Giorgi XI (1678-1709). La guerre civile qui en résulta écarta momentanément tout espoir d'un réveil national. Le missionnaire français, Père Sanson, qui se trouvait en Perse,

(5) Don Juan of Persia, ed. G. Le Strange, London (Broadway Travellers), 1926, p. 200.

(6) A Chronicle of the Carmelites in Persia, London, 1939, i, p. 160.

(7) Voyages, iv, p. 69.

(8) T. HERBERT : Some Yeares Travels into Africa and Asia, 4^e éd., London, 1677, p. 155.

(9) Les voyages et observations du sieur de la Boullaye-le-Gouz, Paris, 1657, p. 127.

(10) John FRYER : A new Account of East India and Persia, 1672-1681, ii, London, 1912, pp. 290.

(11) Père Philippe AVRIL : Voyages en divers Etats d'Europe et d'Asie, Paris, 1693, p. 60.

(12) MINORSKY : Tadhkirat-al-mulūk, p. 113.

(13) Voyages et Observations, pp. 93-5, 111.

(14) J.-B. TAVERNIER : Voyages en Perse, éd. P. Pia, Paris, 1930, pp. 125 et 222.

(15) Voyages et Observations, p. 75.

(16) Voyages en Perse, éd. P. Pia, p. 229.

(17) FRYER : East India and Persia, ii, p. 290.

(18) Extraits de l'histoire de Pharsadan Giorgidjanidzé dans BROSSET : Histoire de la Géorgie, ii, 1, add. vi. Il existe une édition plus récente du texte géorgien par S. Kakabadzé, publié par l'Université de Tiflis, 1924.

entre les années 1683 et 1691, sous le règne de Shah Sulaymân écrit :

« La politique du Roi est admirable à l'égard des Géorgiens qui pourraient lui donner bien de la peine s'ils étaient unis entre eux. Il sait les entretenir dans la division par la voie de l'intérêt. Les plus grandes charges de l'empire sont aujourd'hui entre leurs mains et ceux qui n'en ont pas ont leurs places au Festin Royal, leur dépense au Trésor, et ils jouissent de toutes les prérogatives des Hôtes ou Commensaux du Roi » (19).

En 1694, Shah Sulaymân mourut et le trône de Perse passa au superstitieux Sultan Husayn, prince d'une incompetence et d'une ignorance exceptionnelles (20). Il ne fallut pas longtemps pour que la situation politique échappât complètement à son gouvernement. Le calme et la prospérité régnaient cependant encore dans le centre du pays mais dans les provinces frontières la paralysie qui s'étendait progressivement devait fatalement gagner tout l'empire.

Les premiers incidents se produisirent à la frontière orientale. La forteresse-clé de Qandahâr avait changé plusieurs fois de mains au cours des deux derniers siècles avant d'être finalement enlevée au Grand Mogol par Shah Abbas II, au cours de la campagne de 1648-49. A la fin du XVII^e siècle, cependant, la situation en Afghanistan s'était gâtée au point que les Baluchis pouvaient impunément pousser leurs incursions jusque dans les provinces du Kirmân et de Yazd. La Cour de Delhi, profitant des embarras du Shah, lui réclamait avec insistance la restitution de Qandahâr (21).

Le Shah, pour faire face à la situation, nomma Giorgi XI, qui n'était plus Vali de Karthlie, Beglar-begi du Kirmân. Au cours de l'an 1700, Giorgi XI (connu en Perse sous le nom de Gurjin-Khan) et son frère Levan (Shah Quli-Khan) débarrassèrent la plus grande partie des provinces orientales des tribus pillardes. En récompense des services rendus, le Shah nomma Levan, Divan-Begi ou Chef de la Justice d'Iran et son fils Kaikhosro (Khusrau-Khan) Darugha d'Ispahan (22).

Plus à l'est, cependant, à Qandahar la situation s'envenimait. Le gouverneur persan, Mansûr Khan, fut cerné par les révoltés dans la citadelle. Le Shah recourut, une fois encore, à l'habileté militaire de Giorgi de Karthlie et le pressa d'entreprendre une expédition pour reconquérir la ville. Afin de

vaincre sa résistance à une mission aussi lourde, il lui conféra le titre de Sipah-salar de l'armée persane et lui restitua le titre et le rang de Vâli de Géorgie. Un de ses neveux, Wakhtang, plus tard, Wakhtang VI, fut envoyé en Karthlie pour administrer le royaume en l'absence de Giorgi XI.

Le Sipah-salar partit pour Kirman en 1703 afin d'y préparer sa marche sur l'Afghanistan. A l'arrivée d'un renfort de 2.000 cavaliers géorgiens, l'armée se mit en route pour Qandahar en mai 1704 et arriva devant la place après une marche épuisante de 7 semaines dans le désert. « Que dire de la chaleur » s'exclama un des membres de l'expédition dans ses mémoires, « à quoi puis-je la comparer de même que la patience des Géorgiens. Sur un canon placé devant la tente royale, on avait posé une feuille de plomb, à deux heures de l'après-midi, elle avait fondu » (23).

L'expédition de Qandahar, qui devait avoir de si fatales conséquences, a été traitée non sans détails par des historiens de l'époque, P. Krusinski, La Mamyé Clairac et Hanway notamment. Il n'est pas inutile cependant de reproduire ici des extraits de deux manuscrits conservés dans les archives du Ministère français des Affaires Etrangères. L'un d'eux qui est intitulé « Mémoire sur la dernière guerre civile de Perse, fait par le Chancelier ou Secrétaire du Sieur de la Gardane, Consul de France à Hispahan » et daté du 31 janvier 1723, a pour auteur le scribe Joseph Abisalamian, un Arménien né en Géorgie, de religion catholique (24); l'autre manuscrit « Traduction d'un Mémoire Turc sur l'origine de la révolution arrivée en Perse », daté de 1723, est anonyme et basé, évidemment, sur des renseignements recueillis par l'ambassade turque qui visita la Perse en 1720 (25). De ces deux documents, le récit du clerc arménien est le plus circonstancié et le plus digne de foi. La Mamyé Clairac les connaissait sans nul doute tous les deux, cependant, il ne semble pas qu'ils aient été consultés depuis (26).

(23) SEKHANIA CHKHEIDZE : *Chronique*, p. 25.

(24) Archives du Ministère Français des Affaires Etrangères. *Correspondance Politique*, Perse, vi, 1721-5.

(25) Ce mémorandum est entièrement distinct du rapport officiel d'Ahmad Durri Efendi, qui fut traduit en latin par Krusinski, sous le titre « Prodromus ad Traaicam veritatis belli Persici Historiam », Leopoli (Typis Coll.: Soc. Jesu), 1734, et en français par Lanclès sous le titre : « Relation de Dourry Efendy, Ambassadeur de la Porte Othomane auprès du Roi de Perse », Paris, 1810. (Voir la bibliographie contenue dans l'ouvrage de Babinger, « Die Geschichtsschreiber der Osmanen », Leipzig, 1927, p. 326.)

(26) La Mamyé Clairac connaissait personnellement Joseph qui l'aïda dans ses recherches (« Histoire de la Perse », i, p. vi). Hanway puisa largement dans l'ouvrage de La Mamyé Clairac et utilisa ainsi les renseignements de Joseph. En plus de la chronique française de Joseph, il existe une version en turc qui en fut faite à l'usage du Grand Vizir. Un manuscrit de cette version est conservé à la Hunterian Library de l'Université de Glasgow. Un résumé en fut publié par T. H. WEIR : *The Revolution in Persia at the beginning of the 18th century* dans l'ouvrage *A Volume of Oriental Studies presented to Edward G. Browne*, Cambridge, 1922, pp. 480-490. (Quant aux détails sur la vie de Joseph, v. page 481 de cet article). Je dois cette indication au Professeur B. Lewis.

(19) P. SANSON : *Voyages de Perse*, Paris, 1695, pp. 176-7.

(20) V. MINORSKY : *Tadhkirat-al-mulûk*, p. 24; BRUZEN LA MARTINIÈRE : *Introduction à l'Histoire de l'Asie*, i, pp. 440-5.

(21) WAKHUSHT : *Histoire du Karthli* dans BROSSET : *Histoire de la Géorgie*, ii, 1, pp. 97-8; LA MAMYÉ CLAIRAC : *Histoire de Perse depuis le commencement de ce siècle*, Paris, 1750, i, bk 1; Père T. KRUSINSKI : *Revolutions of Persia* (ed. Du Cerceau), 2nd, ed. London, 1740, i, pp. 143-4; HANWAY : *Revolutions of Persia*, London, 1753, pp. 26-7.

(22) SEKHANIA CHKHEIDZE, dans BROSSET : *Histoire de la Géorgie*, ii, 2, pp. 16-23.

Il ne faut pas manquer de noter à ce sujet que la compilation si connue du Père du Cerceau « Histoire de la dernière Révolution de Perse », basée sur les Mémoires du Père Thaddée Krusinski — et publiée en premier lieu à Paris en 1728 — n'est pas le seul ouvrage où les intéressantes révélations de Krusinski ont été consignées sous cette forme. L'ouvrage écrit en turc « Tarikh-i-Sayyâh » et publié à Istanbul en 1142-1729 dérive d'informations fournies par Krusinski au gouvernement turc et éditées pour leur publication par Ibrahim Efendi. Cet ouvrage fut alors traduit en latin, par J. C. Clodius, professeur de langue arabe à Leipzig et publié en cette ville, en 1731, sous le titre « Chronicon Peregrinantis, seu Historia ultimi belli Persarum cum Aghwanis gesti »... Il fut par la suite traduit en anglais par G. N. Mitford, sous le titre « The Chronicles of a Traveller: or, A History of the Afghan Wars with Persia in the beginning of the last century, Being a translation of the « Tareekh-i-Seeah » from the latin of J. C. Clodius », London 1840. Cette version, révisée à la lumière de renseignements en possession du gouvernement ottoman, a permis de contrôler l'exactitude de la relation de Du Cerceau (27).

Il faut ajouter encore que Krusinski, une fois de retour dans son pays natal, la Pologne, continua à utiliser les matériaux qu'il avait recueillis en Perse et que Du Cerceau et Ibrahim Efendi avaient si copieusement utilisés. Ainsi qu'il est dit dans les notes relatives au paragraphe précédent, il publia une version en latin du Rapport de Durri Efendi sur son Ambassade en Perse, ouvrage qui parut à Lemberg en 1734. Une seconde édition de cet ouvrage lui ayant été demandée, elle parut six ans plus tard augmentée de la version personnelle des événements dont Krusinski avait été le témoin au cours de son séjour en Perse, et d'observations et de renseignements complémentaires postérieurs à son départ du Moyen-Orient. Cette œuvre tout entière composée en latin est extrêmement rare et

(27) Une nomenclature détaillée des diverses éditions et adaptations des mémoires de Krusinski a été dressée par K. ESTREICHER : *Bibliografia Polska*, xx, Krakow, 1905, pp. 304-6 et dans F. BABINGER : *Stambuler Buchwesen im 18 Jahrhundert*, Leipzig, 1919, p. 13-14. Babinger, cependant, n'indique pas assez clairement que le Rapport de Durri Efendi, traduit par Krusinski sous le titre « Prodrumus ad Tragicam vertentis belli Persici Historiam », est un ouvrage séparé et distinct des Mémoires personnelles de Krusinski, ainsi que de la compilation de Du Cerceau et que du « Tarikh-i-Sayyâh ». Un exemplaire de ce double ouvrage qui se trouve au British Museum est relié en un seul volume. En premier se trouvent les « Prodrumus » qui, suivant les indications portées sur la page de garde, forment la seconde édition imprimée à Lemberg en 1740 ; les « Prodrumus » sont suivis des Mémoires en latin de Krusinski, « Tragicam vertentis belli Persici Historia », qui ont également une page de garde semblable d'ailleurs à celle des « Prodrumus ». Cette juxtaposition est extrêmement bien appropriée, étant donné surtout que dans son rapport Durri Efendi prédit la chute imminente de la monarchie persane.

n'a jamais connu la diffusion dont la compilation plus accessible de Du Cerceau bénéficie auprès des historiens.

Dans un ouvrage peu connu dont l'auteur est un officier russe Th. I. Soymonov, qui servit en Perse, pendant le règne de Pierre le Grand, on trouve d'autres détails sur ces événements. Dans le chapitre intitulé : « Des soulèvements produits en Perse par Mir Vays et Mir Mahmoud » il donne la substance d'un rapport remis au Tsar par Ismaïl Beg, envoyé de la Perse à Saint-Pétersbourg en 1723, ainsi que des renseignements fournis par un officier persan de Derbend, Hahmud Beg (28).

Joseph, le clerc arménien raconte en ces termes l'expédition conduite par Giorgi XI.

... « L'avidité insatiable des Gouverneurs Persiens qui commandèrent à Candahar jusqu'à l'avènement du Chah Sultan Hussein sur le trône rendit leur gouvernement si fort odieux aux gens du pays que dès l'entrée de ce siècle, ils méditèrent des séditions et des révoltes jusqu'à chasser la garnison persienne de Candahar, sur quoi le Roi voulant réduire les mutins et en châtier les chefs, jeta les yeux sur Gurghin Kan, autrement dit Chah Navaz, Géorgien de nation, aussi brave soldat que général habile, à qui il envoya ordre de quitter le gouvernement de la province de Kirman et de se rendre en qualité de Vice-Roi à Candahar avec une armée de 20 mille Persiens et mille Géorgiens. Les Avgans, frappés de cette destination d'un nouveau Gouverneur dont ils ne connaissaient que trop le courage et la sévérité, bien loin de s'opposer à son entrée dans le royaume, lui ouvrirent aussi d'abord les portes de Candahar. Gurghin Kan châtia très rigoureusement les coupables, dont les principaux furent exécutés ; et après avoir mis dans la place une garnison convenable de Persiens, il congédia le reste de l'armée, ne s'étant réservé que le camp volant des 4 mille Géorgiens qu'il avait amenés avec lui (29).

Pour Mir Vays, qui était le principal chef de la rébellion, Gurghin Khan se contenta de le faire passer enchaîné à Ispahan et d'écrire au Roi en même temps qu'il eût à s'en défaire comme d'un homme mal intentionné et d'un esprit inquiet et remuant, capable de porter avec le temps quelque coup fatal à la monarchie » (30).

(28) Th. I. SOYMONOV : *Opisanie Kaspiyskogo morva i chinennikh na onom rossivskikh zavoevaniy*, éd G. F. Müller, Saint-Pétersbourg, 1763.

(29) Suivant la relation de l'ambassadeur persan, Ismaïl Beg, les rapports entre contingents persans et géorgiens étaient fort mauvais, ce qui expliquerait le licenciement des premiers et le maintien des autres. L'envoyé persan cite le chiffre de 12.000 hommes de troupes persanes. (Soymonov, « Opisanie... », p. 137.)

(30) Il ressort d'une relation de Sekhnia Chkeidzé que Mir Vays feignit d'abord vouloir collaborer avec les Géorgiens et qu'il ne fut expédié à Ispahan que deux ans après la conquête de Candahar par Giorgi, c'est-à-dire en 1706. (Brosset, « Histoire de la Géorgie », II, 2, p. 26.)

L'auteur du manuscrit turc anonyme appelle le Viceroy (qu'il nomme par erreur « Abdallah ») « un avide de Géorgien ».

... « S'il voyait aux Afgans un Cheval, une Jument, un Chameau qui lui plût, il le prenait ; il leur faisait payer beaucoup plus que les autres gouverneurs pour le droit de pâturage et pour la dixme, et s'emparait par la force de tout ce qu'ils avaient. Il porta sa tyrannie au point que les Afgans poussés à bout, délibérèrent comment ils informeraient le Chah de leur état » (31).

L'écrivain turc continue son récit par la description d'une députation d'Afghans qui tentèrent d'obtenir une audience à la cour du Shah pour se plaindre des vexations qu'ils subissaient. Mais il semble plus vraisemblable, ce n'est qu'un compte rendu confus des intrigues de Mir Vays.

Ces intrigues furent d'ailleurs couronnées de succès car il y avait dans la capitale de la Perse une forte faction hostile à Giorgi XI et à sa famille. Les eunuques et les principaux mullahs qui exerçaient un pouvoir considérable sur le Sultan Husayn, homme faible et dévôt, élevé dans le harem, étaient tous, ainsi qu'on peut facilement l'admettre, jaloux à l'extrême de cette famille de nouveaux convertis, étrangers au pays par surcroît et qui détenaient à eux seuls les titres les plus enviables tels ceux de Vâli de Qandahar et de Géorgie, de Chef de la Justice d'Iran et de Darûgha d'Ispahan.

Mir Vays par l'exploitation judicieuse de ces rivalités et par l'achat de quelques fonctionnaires réussit à endormir les soupçons des conseillers du Shah. Il gagna même Levan, le propre frère de Giorgi, il ne manquait pas de rappeler à chaque occasion la conduite du Vice-Roi qu'il dépeignait sous les plus noires couleurs, soulignant son attitude indépendante à l'égard du Shah quand il était Roi de Karthlie, assurant qu'il ne manquerait pas d'agir de même aussitôt qu'il aurait consolidé sa situation en Afghanistan. Les manœuvres de Mir Vays réussirent et il fut autorisé à se rendre en pèlerinage à la Mecque où il obtint des « Ulémas » les « fatwas » qui lui permettraient de partir en guerre contre les infidèles Géorgiens, oppresseurs des Vrais Croyants Sunnites, et aussi contre leurs inspireurs les Chiites hérétiques (32).

De retour à Ispahan, Mir Vays trouva un nouveau moyen de rendre Giorgi suspect aux yeux du Shah. Un aventurier arménien, Israël Ori, arrivé en 1708, à Shamaki, se donnait comme envoyé par le Pape et le Tsar à la fois pour restaurer la nation arménienne dans sa grandeur première. Ori possédait, à la vérité, quelques lettres de créance dont un Bref du Pape adressé au Shah, en faveur des Catholiques en Perse mais son but réel était de pou-

voir faire du commerce sous le couvert de l'immunité diplomatique en matière douanière. Mir Vays sut exploiter l'événement pour représenter au Shah qu'Ori était un émissaire du Tsar chargé de fomenter une révolte en Arménie et en Géorgie. Le fait qu'Artchil, un autre frère de Giorgi XI, se trouvait à Moscou depuis plusieurs années donna quelque poids à ses mensonges et Mir Vays réussit à convaincre le Shah que seul son retour à lui, l'Afghan fidèle, empêcherait Giorgi de se placer à la tête des révoltés et de braver le Shah (33).

Mir Vays partit pour Qandahar, porteur d'un commandement royal qui enjoignait à Giorgi de se montrer plus modéré envers la population. L'écrivain turc allègue que Giorgi XI n'en demanda pas moins la fille de Mir Vays pour son harem... « Enfin ses excès et ses vexations devinrent insupportables. Le couteau pénétra jusqu'à l'os et la douleur jusqu'au cœur »... (34)

Giorgi XI, semble-t-il, ne se doutait pas du complot qui se tramait contre lui. Le désastre éclata finalement. La garnison géorgienne fut anéantie. Le mercredi des Cendres de l'année 1709, pendant l'absence d'un détachement commandé par le neveu de Giorgi, le prince Alexandre chargé de réduire des tribus rebelles de la région. Les comptes-rendus varient légèrement sur le soulèvement des Afghans. Selon le mémoire turc, Mir Vays feignit de se réconcilier avec le Géorgien et l'invita avec sa suite à un festin dans le camp afghan :

« Le Kan qui avait accepté l'invitation, se rend en pompe et en magnificence et suivi d'un nombreux cortège aux tentes de Mir Vays qui n'était qu'à deux ou trois lieues de la ville. Mir Vays le reçoit avec tout le respect et tous les honneurs imaginables. Il lui donne tout ce qu'il a, chacun sa veste retroussée, s'empresse à le servir, tous se disputent qui lui marquera le plus de respect. Afin de ne rien oublier pour traiter leurs hôtes, les plus considérables des Afgans invitent et conduisent sous leurs tentes les Seigneurs qui ont accompagné le Kan, on sert un grand repas, après les verres ordinaires on vient à la grande coupe. Le Kan et sa suite ont bientôt la tête appesantie des fumées du vin. Chaque Afgan étrangle son hôte et à coups de sabre et de masses d'armes, on réveille dans le gosier l'âme de ceux que l'ivresse a livré au sommeil. Dans un moment, tous sont la nourriture du glaive tranchant. »

Le récit du scribe arméno-géorgien Joseph, s'accorde en substance avec ce qui précède à la réserve qu'il insiste sur la résistance désespérée du Roi :

« Le Kan, qui eut le même sort que les siens, s'étant réveillé en sursaut au premier bruit, mit le sabre à la main pour défendre sa vie courageusement contre 50 Afgans commandés par Mir Vays, dont il en coucha 8 par terre ; mais enfin cédant à

(31) Archives du Ministère français des Affaires Étrangères, « PERSE », vi, p. 254.

(32) Archives du Min. français des Aff. Étrang., PERSE, vi, chronique de Joseph ! La Mamye Clairac, « Histoire de Perse », i, pp. 31/4, 43/6 ; Krusinski, « Révolutions », i, p. 159. « Chronicles of a Traveller », trad. par Mitford, pp. 24-9 ; Bruzen la Martinière, « Introductions à l'Histoire de l'Asie », i, pp. 446-450.

(33) Chronicle of the Carmelites in Persia, pp. 564-8 ; « Chronicles of a Traveller », trad. par Mitford, pp. 42-4.

(34) Archives du Min. français des Aff. Étrang., PERSE, vi, pp. 254-5.

la multitude, qui le cribla de coups de lances, il tomba victime de la fureur des Afgans... » (35)

Le prince Wakhoucht et Sekhnia Chkheidzé ne font pas mention d'un banquet et ils relatent l'événement comme une attaque par surprise en campagne. Selon la version d'Ismaïl Beg, l'envoyé persan, Giorgi avait fait une sortie à une petite distance de Qandahar pour joindre ses forces à celles du Prince Alexandre qui revenait de l'expédition dont il est parlé plus haut. Mir-Vays le suivait avec 400 ou 500 des siens. Pendant que les Géorgiens dormaient dans un jardin, Mir-Vays les entoura et les massacra. Malgré ces différences sur les circonstances de la mort de Giorgi XI, les divers comptes-rendus s'accordent pour dire que le détachement commandé par le prince Alexandre réussit à se frayer par les armes un chemin de retour en Perse à travers le Khorassan.

Pour le moment Mir Vays parvint à laisser le Shah dans l'ignorance de l'étendue du désastre. Enfin le gouvernement persan se décida à envoyer le neveu de Giorgi, le prince Kaikhosro (Khusrau-Khan) avec une armée de 30.000 Persans environ et 1.200 Géorgiens venger ses compatriotes assassinés. Il semble bien que la faction anti-géorgienne toujours puissante, et à la tête de laquelle se trouvait Fath-Ali-Khan Daghistani, à présent Grand Vizir, contribua à l'échec de la campagne : une partie des fonds destinée au paiement des troupes de Kaikhosro fut intentionnellement détournée de sa destination, les contingents persans furent placés sous un commandement séparé, et il est même allégué que le grand Vizir, qui était de la famille des Sham khals de Tarku et, par conséquent, favorable au rite sunnite, auquel appartenait aussi Mir Vays, entretenait une correspondance secrète avec les rebelles, par l'intermédiaire d'un officier de bouche attaché à la personne de Kaikhosro (36). Quoiqu'il en soit, il n'est pas douteux que le gouvernement persan ne voyait pas sans faveur un duel à mort s'engager sur les frontières de l'Inde, entre les Géorgiens et les Afghans avec pour conséquence de leur extermination réciproque, la création d'une zone de terre brûlée, à cette extrémité de l'empire.

Au début l'expédition punitive s'annonça bien. En dépit de quelques revers initiaux, Kaikhosro rejeta les attaques afghanes aux alentours de la ville et mis le siège devant Qandahar. La population demanda à connaître les conditions de la capitulation, mais Kaikhosro, trop sûr de son succès, rejeta leur demande ce qui la précipita dans une résistance désespérée.

... Cependant, Mir Vays renforçait de jour en jour son armée ; ravageait la campagne d'alentour pour ôter toute subsistance aux ennemis et les obliger à

(35) Cf. Le récit du désastre donné dans la version turque du compte rendu de Joseph et résumé par T. H. WEIR, « A volume of Oriental Studies presented to Edward G. Browne », p. 484.

(36) Ces allégations de Krusinski sont discutées par La Mamyé Clairac, i, pp. 93-4. Voir aussi la recension turque de Krusinski, trad. par Mitford, « Chronicles of a Traveller », p. 54.

lever le siège faute de vivres et de fourrages : ce qui lui réussit à point car les Persiens rebutés par la longueur du siège et dépourvus de provisions de bouche, commencèrent à désertir en si grand nombre qu'à la fin l'armée se vit réduite d'un tiers moins nombreux qu'elle ne l'était au commencement du siège (37). Sur quoi le Général fut conseillé par les siens de se retirer ; mais il ne fut plus temps, car Mir Vays ayant amené 16 mille hommes de recrues dans la place, présenta bataille aux Persiens qui, sur le champ, tournèrent le dos sans avoir égard, aux ordres pressants de leur Général qui s'efforçait en vain de les y arrêter. C'est pourquoi honteux de survivre à un événement si ignominieux, à la tête de 200 Géorgiens qu'il avait en tout auprès de lui, il se jeta tête baissée dans le gros des ennemis, faisant des prodiges de valeur et d'intrépidité jusqu'à ce qu'à la fin cédant à la force, on lui abattit la tête avec une massue garnie de fer. Tous ses gens furent hachés en pièces (38).

Sur une armée de plus de 30.000 hommes, seuls 700 Persans et Géorgiens échappèrent à la mort ou à la captivité au cours de cette désastreuse campagne de 1711. Giorgi XI et Kaikhosro, les deux meilleurs généraux de la Perse, avaient péri et la fleur de la cavalerie du Shah avec eux.

Le trône de Karthlie fut dévolu à l'un des frères de Kaikhosro, Wahktang, qui avait déjà exercé la régence depuis 1703. Au lieu de se concilier le nouveau chef de la maison de Moukhran, « le seul membre de sa famille capable de quelque entreprise », le shah le fit venir à Ispahan et le maintint prisonnier dans sa demeure dans l'espoir qu'il apostasierait. Pendant plusieurs années Wakhtang repoussa les honneurs et les menaces, encouragé dans son attitude par les missionnaires catholiques et par les lettres de la Cour de France et de l'Ambassadeur de France à Constantinople. Son oncle et tuteur, le prince Sul Khan Saba Orbéliani, moine de l'ordre de Saint-Basile, se rendit à Rome et à Ver-

(37) Les Géorgiens avaient perdu une certaine quantité d'hommes au cours de guérillas ; le cousin de Kaikhosro, le prince Alexandre, fut parmi les victimes (SOYMONOV, « Opisanie », p. 142. Sekhnia Chkheidzé, « Chronique », p. 31).

(38) Archives du Min. français des Aff. Etrang., PERSE, vi, pp. 268-9, « Mémoires du scribe géorgien Joseph ». Pour d'autres détails sur la révolte afghane, voir L. Lockhart, « Nadir Shah », London, 1938, pp. 2-3 ; La Mamyé Clairac, bk. ii ; Sir John Malcolm, « History of Persia », i, pp. 601-611. Il existe une brochure de l'époque plus curieuse que véridique, intitulée : « Le Cromwell persan, un récit de la vie et des surprenantes aventures de Miri-Ways, Grand Duc de Candahar et protecteur de l'empire persan, écrite par un officier suédois qui, pendant plusieurs années, fut l'esclave et le domestique de Miri-Ways », Londres, 1724. Il serait intéressant de retrouver la trace de l'auteur de ce curieux ouvrage, mélange de vérité et de fantaisie, dont des exemplaires se trouvent dans les bibliothèques de l'Office Indien et de l'Université de Cambridge. Le Professeur B. LEWIS m'a fait remarquer que le dramaturge et historien danois, Ludwig Holberg a inclus une biographie de Mir-Vays dans sa Heltes Sammenlignede Historier (1739). Le récit dérive principalement de Krusinski (« Ludwig Holbergs Samlede Skrifter », Bind 11, Copenhagen, 1931, pp. 325-354 : « Myrr-Weis, Myrr Magh-mud »).

sailles pour demander l'assistance du Pape et du Roi de France en faveur du captif, mais échoua dans sa mission.

Pour vaincre l'obstination de Wakhtang, son frère Iésé, homme perdu de vices, qui avait apostasié depuis longtemps sous le nom d'Ali-Kouli-Khan, reçu le titre de Topchi-bachi ou commandant de l'artillerie d'Iran, fut envoyé en qualité de Vali, à Tiflis, en 1714, à la place de son frère. Sur l'instance de Iésé, Wakhtang fut expédié à Kirman « en exil honorable » mais deux ans plus tard, l'incapacité de Jésé contraignit le Shah à rappeler Wakhtang qui fut pressé, une fois de plus, de renoncer à sa foi. Désormais sans espoir de se voir soutenu par le Pape ou par le roi de France, Wakhtang se résigna. Il fut nommé Sipahsalar d'Iran et Beglar-beg d'Azerbeïdjan. Son fils, Bakar, fut envoyé gouverner à sa place la Karthlie avec le titre de Vice-Roi.

Wakhtang ne cessa depuis de nourrir un ressentiment profond à l'égard de la Perse. En 1717, un ambassadeur russe, Artémy Volinsky, arrive à Ispahan chargé par Pierre le Grand de conduire des entretiens avec le gouvernement persan en vue d'accord commerciaux, d'estimer la force militaire du pays, de sonder les minorités géorgiennes et arméniennes sur la possibilité de leur concours en cas de guerre et enfin d'assurer Wakhtang de la protection impériale, car il connaissait son attachement à la foi chrétienne malgré sa conversion forcée à l'islamisme. Volinsky eut des entretiens avec l'agent de Wakhtang, nommé Pharsadan et ce dernier mit tant d'ardeur à le convaincre du désir des Géorgiens de prendre les armes en faveur de la Russie que l'Ambassadeur s'employa à le dissuader, lui et ses compatriotes, de se compromettre par une action prématurée. Volinsky fut persuadé cependant de la volonté de Wakhtang d'abandonner la cause persane et, convaincu de l'existence d'une « cinquième colonne » en Perse, il déclara à son gouvernement : « A mon humble avis, Dieu conduit cet Empire à sa ruine... En raison de la faiblesse qui règne ici, nous pouvons commencer la guerre sans aucune appréhension, car même sans une véritable armée, mais simplement avec quelques troupes, nous pouvons adjoindre à la Russie une grande partie de son territoire »...

La cour de Perse se transporta pendant trois ans, de 1717 à 1720 à Qazvin. Les ministres du Shah « se voilaient la face devant tout ce qui pouvait être utile à l'Etat. Chaque fois que l'un d'eux songeait à prendre les armes (contre les Afghans) tous les autres s'empressaient de l'en dissuader et d'empêcher ce qui pouvait être fait. Ils remettaient sans cesse leur départ en guerre uniquement occupés de leurs plaisirs, se livrant au trafic des charges et se laissant corrompre... » (39). Wakhtang fut autorisé à

retourner à Tiflis, en 1719. Il fut relevé de son commandement de l'armée persane qui passa au neveu du Grand Vizir Luft-Ali-Khan.

L'un des motifs de ce retour de Wakhtang était la menace lezgue. Avides de pillage, irrités par la politique intolérante du clergé chiite du Chirvan, encouragés par le spectacle de la décadence et du désordre de l'administration centrale, les tribus du Daghestan faisaient de nombreuses et ruineuses incursions dans les districts de Gandja et de Barda ainsi qu'en Karthlie et en Kakhétie. Wakhtang établit un plan de campagne qui prévoyait la jonction de ses forces à celles du roi de Kakhétie, David ou Imam-Qouli-Khan, et du Béglarbegi, du Chirvan et le lancement d'une attaque simultanée de l'est, du sud et de l'ouest. Une conférence eut lieu à Moukhran entre Wakhtang et David et l'armée de Karthlie avança en Kakhétie, au début de l'année 1720, remportant quelques succès. 400 têtes de Lezgues furent envoyées comme trophées au Shah. Cependant, dans le cours de la même année, l'armée du Béglarbegi du Chirvan subit une sanglante défaite au cours de laquelle le Béglarbegi fut tué.

Pendant l'automne et l'hiver 1720-21 Wakhtang établit le blocus des tribus Jaro-Bélakani, les coupant de leurs quartiers d'hiver de sorte qu'elles périrent de froid et de faim. Tout semblait annoncer un succès rapide et complet quand le Shah enjoignit à Wakhtang de cesser les hostilités. Le roi fut si furieux de ce message que tirant son épée en présence de l'envoyé du Shah il jura de ne plus jamais s'en servir en faveur de la dynastie Safavi. L'armée karthlie quitta ses positions et les Lezgues — selon les termes d'un écrivain géorgien contemporain — « furent aussi contents que le roi était irrité en pensant qu'ils échappaient ainsi aux griffes du lion ».

L'erreur du Shah en la circonstance devait lui être fatale plus tard ; elle était motivée à ce moment par une révolution du Palais : au cours du mois de décembre 1720, le Grand Vizir fut fait prisonnier par ses rivaux qui lui crevèrent les yeux. A leur tête se trouvaient le Mulla-bashi et le Hakim-bashi qui l'accusaient d'intelligences avec les Afghans et les Lezgues (40). Il se trouva que l'une des filles du Grand Vizir avait épousé l'un des frères du roi Wakhtang, le prince Rostom de Karthlie et les conspirateurs redoutaient que Wakhtang vainqueur des Lezgues ne s'unît à son frère pour venger le Grand Vizir, beau-père de ce dernier. Il semble aussi que le gouvernement persan avait eu vent des entretiens de Wakhtang avec l'envoyé du Tsar et de son penchant pro-russe et qu'il appréhendait les

(39) Arch. du Min. français des Aff. Etrang., PERSE, iii, pp. 19-47; Brosset, « Documents originaux sur les relations diplomatiques de la Géorgie avec la France » dans « Nouveau Journal Asiatique », 1832; M. Tamarati, « L'Eglise Géorgienne », Rome, 1910, pp. 592-605; D. M. LANG, « Georgian Relations with France during the reign of Wakhtang VI », dans J.R.A.S., octobre 1950.

(40) Muhammad Muhsin, cité par Lockhart, « Nadir Shah », pp. 3-4. L'ambassadeur de Turquie qui se rendit en Perse en 1720 commente sans indulgence l'incompétence des ministres persans : « Enfin le malheur et la disgrâce se sont attachés à eux, la tristesse est toujours peinte sur leur visage et ils disent tous d'une commune voix et ouvertement : le Cheykh Oglou, c'est-à-dire le chah, a fourni sa carrière, son empire est perdu, il touche au terme fatal. » (Relation de Dourry Elendy, éd. Langlès, Paris, 1810, p. 55.)

vues du Tzar sur la Transcaucasie, soupçonnant d'ailleurs à juste titre les Géorgiens de les considérer avec faveur.

Quel que fut le bien-fondé de ces soupçons, les conséquences de la décision du Shah n'en furent pas moins les plus désastreuses. L'offense et la mutilation du Grand Vizir, leur compatriote, excita au plus haut point la fureur des Daghestaniens si bien que seuls les soldats de Wakhtang eussent pu empêcher leur révolte, mais l'armée géorgienne n'était plus en campagne et les clans de Ghâzi-Ghumuq et de Qaraqaitaq foncèrent sur le Chirvan et joignèrent leurs forces aux rebelles locaux conduit par un demagogue sunnite du nom de Hadj Daoud. Chamaï fut mise à sac au mois d'août 1721 et les marchands russes de la cité subirent des dommages dont l'évaluation varie de 472.000 à 4.000.000 de roubles ; ce fut l'un des principaux prétextes que Pierre le Grand invoqua pour justifier sa campagne contre la Perse.

La paix avec la Suède avait été signée au moment où se produisait l'affaire de Shamaki. Pierre avait le champ libre et concentra ses troupes autour d'Astrakhan prêt à ouvrir les hostilités. En novembre 1721, Wakhtang informé des intentions du Tzar y répondit par l'envoi de Baadur Turkistanishvili (connu en Russie sous le titre de knyaz prince Boris Andreevich Turkistanov), chargé d'indiquer aux Russes les voies praticables du Caucase.

A la menace venant du nord, la dynastie Safavi voyait s'ajouter à l'est un péril plus immédiat encore. Mir-Mahmoud attaqua la ville de Kirman qu'il conquiert en 1721 et sans attendre la prise de Yazd marcha directement sur Ispahan qu'il atteignit au début du mois de mars. L'armée de Luft-Ali-Khan s'étant débandée après la chute de son oncle, le Grand Vizir, l'avance de Mir-Mahmoud ne fut pas contrariée.

Rostom de Kathlie, frère de Wakhtang VI, devait se distinguer dans la bataille de Gulnabad qui se déroula près de la capitale, le 8 mars 1722. Le nouveau Grand Vizir, Muhammad-Quli-Khan Shamlu estimant qu'il était plus sage de mettre la ville en état de défense avant que d'engager une bataille rangée, suggéra d'attendre, mais Rostom négligeant ses conseils lança ses escadrons contre l'aile gauche de l'armée afghane. Le consul de France à Ispahan, dans un rapport expédié à son gouvernement dix jours après la bataille de Gulnabad en donne les détails suivants :

« Les Persans qui comptaient sur la multitude de gens, commencèrent l'attaque vers les quatre heures après-midi. Le Coular Agassi, frère du prince qui règne en Géorgie, enfonça le premier et combattit vaillamment, mais il ne fut pas soutenu. Les Persans qui s'étaient fort étendus pour envelopper l'ennemi... plièrent prenant une fuite précipitée... Le Coular Agassi et le Topigi Bachi furent tués avec plusieurs braves Géorgiens... La perte du côté des Persans est de 1.200 ou 1.300 hommes et du côté

des Arrevans (Afghans) elle monte à 200 ou 300 (41).

La relation du clerc arméno-géorgien Joseph contient d'autres précisions sur le rôle de Rostom dans cet engagement :

Le Coullar Agassi fut le premier à se jeter sur l'aile gauche des Afghans, qu'il mit en désordre, et la repoussa jusque dans leurs logements... Mir Mahmoud, voyant la bravoure avec laquelle son grand général avait déjà défait trois corps de l'armée persienne, s'avança pour soutenir l'aile gauche que le Coullar Agassi avait déjà plier ; le prend par derrière, l'enveloppant de tous les côtés. C'est ici que le combat se réchauffa. Les troupes du Coullar Agassi eurent beau se défendre même avec beaucoup de courage ; accablées à la fin par la multitude des Afghans, elles passèrent toutes au fil de l'épée, aussi bien que leur Général et sans qu'il en pût réchapper un seul (42).

Si vaillante qu'eut été la conduite du prince géorgien et de ses compatriotes, on ne peut manquer néanmoins de remarquer que c'est la négligence de quelques-uns d'entre eux qui permit à Mir-Mahmoud d'investir la cité. Commis à la garde d'un des ponts qui enjambaient le Zayanda-Rud, ils furent surpris alors qu'ils étaient tous en état d'ivresse ; les Afghans les massacrèrent et traversèrent ainsi le fleuve sans combat (43).

C'est alors que le Shah se rendit compte des conséquences désastreuses de sa conduite envers le roi Wakhtang. Son premier geste après la bataille de Gulnabad fut de demander de l'aide à la Géorgie (44). Il conféra à Bakar, le fils de Wakhtang, le titre de Qullar-Agasi qui avait été celui de son oncle Rostom, nomma Wakhtang Sardar d'Iran et lui remit une somme d'argent considérable pour ouvrir les frais de l'expédition. Bakar se rangea du côté de la Perse et se mit en route avec une armée en mai 1722 pour délivrer Ispahan, mais son père avait d'autres desseins. A peine Bakar avait-il atteint le Tachir, sur la frontière d'Arménie, qu'il le rappela afin que l'armée de Karthlie fut au complet en vue de coopérer avec les forces russes dont l'arrivée au Chirvan était imminente (45).

Il n'est guère douteux que l'arrivée des troupes géorgiennes aurait contraint Mir Mahmoud à lever le siège d'Ispahan. Le P. Krusinski rappelle à cet égard que les Afghans avaient été tellement frappés par les exploits des Géorgiens à Qandahar qu'il

(41) « Relation de la bataille des Perses avec les Arrevans » du Consul Gardanne, 19 mars 1722, dans « PERSE », vi, pp. 148-9.

(42) « PERSE », vi, pp. 277-8. Cf. La Mamy Clairac, i, pp. 238-245 ; « Chronicles of a Traveller », trad. par Mitford, pp. 94-5. T. H. WEIR, dans son sommaire de la relation turque tirée de Joseph dans « A volume of Oriental Studies presented to Edward G. Browne », pp. 486-8.

(43) La Mamy Clairac, i, p. 295.

(44) Krusinski, « Tragica Vertentis belli Persici Historia », p. 150.

(45) Sekhnia Chkheidze, « Chronique », 36.

était courant de leur entendre dire que si les Persans n'étaient que des femmes en comparaison des Afghans, les Afghans n'étaient que des femmes en comparaison des Géorgiens (46).

De la ville assiégée et affamée, le consul de France, Gardanne, écrivait en juin 1722 :

« On assure que le Prince de Géorgie a défait les Lesguis, leur ayant repris la province de Chamaké et qu'il envoie ici son fils à la tête de 12 mille Géorgiens. C'est là, Monseigneur, le véritable moyen de remettre les affaires de ce royaume et d'obliger Mahmoud à se retirer, autrement il risquerait beaucoup contre les troupes géorgiennes »... (47)

Les événements qui se succédèrent sont bien connus des historiens (48). En août 1722, les Russes occupèrent Derbend, puis étendirent leur main-mise sur Bakou les sur les régions côtières du Gilan et du Mazandéran. En octobre de la même année, Ispahan

(46) Krusinski, « Révolutions », i, p. 198. La peur que les Géorgiens inspiraient aux Afghans est soulignée par Petros di Sargis Gilanents, dans son « Dnevnik osadi Ispagani Afganami », éd. Patkanov, Saint-Petersbourg, 1870, p. 31.

(47) Archives du Ministère français des Affaires Etrangères, « Perse », vi, p. 184. Gardanne au Secrétaire d'Etat français, le 16 juin 1722. Krusinski (« Tragica Vertentis belli Persici Historia », p. 151) avance que Mir-Mahmoud aurait promis à ses troupes de lever le siège d'Ispahan si Wakhtang se portait contre lui, et observe que rien n'aurait mieux servi les intérêts de la Géorgie.

(48) Voir le compte rendu très complet dans Lockhart « Nadir Shah », pp. 8-16. Des extraits des archives d'une usine anglaise, conservées à l'Office Indien et donnant la description de l'invasion afghane, ont été reproduits dans l'« Asiatic Quarterly Review », ii, 1886.

(49) Iésé, frère de Wakhtang, plus accommodant, gouverna, cependant, pendant quelque temps, pour le compte des Turcs, sous le titre de Moustafa Pacha.

tomba et Shah Husayn abdiqua en faveur de Mahmoud, pendant que son héritier Tahmasp inaugurerait à Tabriz un régime précaire. Les Turcs envahirent la Transcaucasie et la Perse Orientale en 1723. Wakhtang VI, dont l'espoir de voir un corps expéditionnaire russe en Karthlie venir à son aide était cruellement déçu, dut chercher refuge en Russie l'année suivante. De la sorte, son refus de soutenir la dynastie des Savafi provoqua en même temps sa propre chute et l'exclusion de la branche de Moukhran du futur gouvernement de la Karthlie (49).

S'il faut considérer l'accomplissement des prophéties, il serait tentant de rapprocher ici celles de Pietro della Valle citées au début de cette étude avec les événements dont ils sont l'objet. Parmi les grandes erreurs du Shah Husayn, il faut compter celle qui consiste à écouter Mir-Vays au lieu de l'éliminer complètement comme Giorgi XI l'adjurait de le faire alors que le perfide Afghani était encore en son pouvoir, celle qui consista à persécuter Wakhtang VI après son accession au trône pour l'amener à se convertir, enfin son obstruction à la campagne du roi de Géorgie contre les Lesgues. Certes, la chute de la dynastie Safavi ne fut pas provoquée par la seule défection de Wakhtang, mais par une longue suite d'abandons et de ruptures qui a été analysée en détail par l'éditeur du « Tadhkirat-al-muluk ». Quoiqu'il en soit, si un support avait pu maintenir l'édifice, ce ne pouvait être que l'appui militaire de la Géorgie.

Dr. D. M. LANG

de l'Université de Londres

A GEORGIAN VARIANT OF *AMOUR COURTOIS*

The object of this paper is to compare, and to discuss possible connexions between, the convention of *Amour Courtois* which makes its appearance so suddenly and strangely in Provence in the twelfth century, to assume forthwith a commanding position in the culture of Western Europe, and the cult of chivalric love which seems to emerge with a contemporaneity which is quite startling in Georgia during the reign of Queen Tamar (1184-1213) — the epoch in which the power and civilisation of the medieval kingdom reached their zenith.

The works of medieval Georgian imaginative literature which have survived are sadly few. *Amiran-Daredzaniani*, a cycle of heroic tales which may date in something like its present form from the beginning of the twelfth century, is more concerned with the slaying of monsters than with the service of ladies: *Visramiani*, of a somewhat later date, will be referred to again, but inasmuch as it is a translation from the Persian it is of only limited significance for our present purpose. Putting aside some works of courtly eulogy, we are left with *Vep'khis-tqaosani* — "Panther-skin Clad" — the celebrated romantic epic in approximately 1600 quatrains which tradition assigns to one Shot'a Rust'aveli, held to have flourished in the reign of Tamar. What seems to be reasonably certain (though even this has been challenged) is that the poem was composed before the medieval civilisation of Georgia had been destroyed by the Mongol invasions of the thirteenth century in a fashion somewhat similar to that in which the distinctive culture of Provence was ruined by the almost contemporary Albigensian Crusade undertaken by the Northern French. — I may here remark that if we compare *Amiran-Daredzaniani* on the one hand with *Visramiani* and *Vep'khis-tqaosani* on the other, we feel that in the course of the twelfth century Georgia has made the same transition as did France in the same period in moving out of the world of the *Chanson de Roland* into that of the romances of Chrétien de Troyes.

In the Prologue to *Vep'khis-tqaosani* — which, incidentally, may well not be from the same hand as the main body of the poem, having a somewhat exegetical air — we find this characterisation of the true lover, or *mijnuri* (a Georgianisation of the Arabic *majnun*).

The poet, we are told, is to find "one worthy of his love; to her must he devote himself utterly; to her praise must he bend all his skill... of nought else will he be able to think... His mind will have room for her image alone."

With this we may compare the assertion of the sovereign claims of Love made by perhaps the greatest of the poets of Provence, Bernard de Ventadour: "So drawn to Love am I that nothing else in the world holds any interest for me."

Rust'aveli — to avail myself of the traditional

ascription — is also at one with his Western peers in holding that the true nature of the passion is not readily to be comprehended by the vulgar. Thus while Bernard de Ventadour asserts: "Through lack of undersanding fools cast reproach upon Love" — the author of *Vep'khis-tqaosani* declares: "Love is of a rare quality: hard is it to understand."

The Georgian poet also shares the troubadours' tenet that the lover must not noise his passion abroad. Beside Giraut de Bornelh's: "How I would rejoice did I but dare to sing her praises! All the world would listen with pleasure: but I fear lest false slanderers, vile and detested, should understand me" — we can place Rust'aveli's.

"The lover will betray his secret to none... He must not bring disgrace upon the loved one; in no way must he let his love be seen... How can any man in his wits trust him who chatters of his love? Such a one will bring grief upon the lady and upon himself likewise." There are other statements to the same effect.

Nor is he less concerned than the troubadours with the ethics of Love. He parallels Marcabru's "False and faithless lovers debase Love and promote crime" — with his precepts that the lover "must be constant, not lewd, ignoble, and faithless... Love that does not come from the heart I abhor... Do not call them lovers who desire this one today, that one tomorrow."

No more than the *fin' amator* of Provence can Rust'aveli's good *mijnuri* look for a ready gratification of his passion: indeed Jaufré Rudels' "Beloved in a distant land, for your sake does my heart give me pain" — seems strangely close in feeling to the Georgian poet's statement that the lover's "Fainting, dying, burning, are all from afar." More than this, the bard himself is made to appear in the character of a troubadour — one can use no other term — cherishing a hopeless passion for his Queen: "For the sake of her whom great hosts obey I am going mad, I am dying! I am wasting away for Love, and nowhere is there any remedy, unless she herself should give me healing, or the earth a grave."

Here, then, about the year 1200 as one may hazard, we have the ideal figure of a lover showing many striking resemblances — for the comparison could be developed at greater length — to an exactly contemporary Western counterpart. It is true that when we turn from the Prologue of *Vep'khis-tqaosani* to the story which follows we discover a cardinal divergence between the two conventions — so cardinal, indeed, as perhaps to render the title of this paper unjustifiable. For whereas Rust'aveli's two heroines, T'inat'in and Nestan, are maidens to whose hands their *soupirants* aspire — in the West, "La femme mariée seule a été idéalisée par la chevalerie" — and the received doctrine is, in the words of the *De Arte Honesti Amandi* of

Andreas Capellanus, "...sed et superveniens fœderationuptiarum violenter fugat amorem." None the less it is perhaps permissible to ask whether these two romantic conventions, so far apart in their fields of exercise, and certainly quite unaware of each other's existence, may have had some source in common.

At the outset, we may recognise an essential similarity of social structure in the feudalism of the two lands in which these cults appear: the world of chivalry mirrored and idealised for us in the work of Rust'aveli has close and obvious affinities with that reflected in the narratives of his French contemporary Chrétien de Troyes — a man of Langue d'oïl, but much influenced by Provence. The chances of a happy climate and an innate vivacity of temperament likewise have their clear importance in one region as in the other. One may speculate, too, on the possible effects of the circumstance that for considerable periods in the epoch with which we are concerned women — Queen T'amar in the East, in the West Eleanor of Aquitaine and her daughter Marie, Countess of Champagne — occupied positions of the greatest prominence. But the question must obviously be pursued further than this, and we may now turn to a consideration of the several quarters in which the origins of the *Amour Courtois* of the West have commonly been sought.

These are fixe in number and singularly diverse in character: the *Ars Amatoria* of Ovid; the growth in popularity of the cult of the Virgin, which, so it is argued, wrought in time a revolution in the manner in which women were regarded; that long-flourishing heresy which has at various times and in various places been known as Manichæanism, Bogomilism, and Catharism; the Moorish society of Andalusia, established so relatively close to the Provence where the troubadours with their code of Love first appear; and Neo-Platonism, familiar to the West in Erigena's translation of the Pseudo-Dionysius.

In a technical sense, the influence of Ovid is beyond doubt: a glance at the handbook for *Amour Courtois* mentioned above, the *De Arte Honesti Amandi*, is enough to convince one on that score. But it is not easy to comprehend how Ovid's sophisticated verses could have served, either directly or indirectly, as a source of genuine inspiration to the troubadours, the Minnesänger, and such narrative poets as Chrétien de Troyes and Gottfried von Strassburg. The effect of the increasing popularity of the cult of the Virgin is more difficult to assess, but there seems to be little in the imagery employed by the poets under consideration to suggest such an influence. It has indeed been asserted that Jaufré Rudel's famous "Beloved in a distant land", to which reference has already been made, signifies the Virgin (Jerusalem is another identification) — but the speculation lacks any kind of support.

The Manichæan argument has been put forward with much force by M. de Rougemont in his most interesting book, "L'Amour et l'Occident". It is a fact that the Manichæan-minded Cathari and the troubadours flourished at the

same time and in the same place, and were members together of that distinctive Provençal civilisation which was destroyed by the Albigensian Crusade. Some of the utterances of the troubadours have indeed a clearly Manichæan implication. Thus Daude de Pradas tells us, "He who would have entire possession of his lady knows nothing of the service of Love. No longer is it *Amour Courtois* if it be of the body, or if the lady yield herself in recompense. A man should deem himself King of Castille if he receive a ring or a ribbon." Guilhem Montanhagol puts the matter succinctly: "Out of Love comes chastity."

Yet this view cannot be considered typical. Capellanus, an authority not to be disregarded, would have hand none of it: Bernard Ventadour and many of his peers sing of a love which clearly seeks a normal gratification of the senses, and that which inspires such heroes of romances as Tristan and Lancelot is of the same usual, if in their case highly mannered, character.

These three hypotheses, then, would appear to provide inadequate explanations of the development of Provençal *Amour Courtois*. Even if they seemed more cogent, however, they would be of little assistance in our present inquiry.

The claims of the Moors to have called forth the verse of the troubadours have been urged many times since Warton published his *History of English Poetry* in 1785 — if not from an even earlier date. In 1795 Herder asserted categorically that chivalry and *Amour Courtois* as known in the West were of Moorish provenance, and in the next century Stendhal was to write in his "De l'Amour" — "C'est sous la tente noirâtre de l'Arabe-Bédouin qu'il faut chercher le modèle et la patrie du véritable amour" — and to maintain that this "véritable amour" had arrived in Western Christendom by way of the Iberian peninsula.

In recent years the importance of the Moorish contribution to the art of the troubadours has been rated highly by, among others, Ecker and Nykl, and assessed more cautiously by Errante and Denomy, the latter of whom, I may observe, is however inclined to think that Avicenna's *Treatise on Love* may have played its part in the development of *Amour Courtois*.

At this point the attractive hypothesis of the burgeoning of a cult of *Frauentienst* in the Christian and martial societies of both France and Georgia being the result of the stimulating impact of Muslim civilisation presents itself. There is indeed no question that the impress of Islamic culture on Rust'aveli is strong. The Prologue actually — though, as it would seem, without any justification — claims a Persian original for the work, and in the narrative reference is made to Qays, the distraught lover of the *Laila wa-Majnun* of his elder contemporary and fellow-Transcaucasian Nizami. The statement in the Prologue, "In the Arabic tongue they call the lover "madman" (referring of course to the *majnun* of which *mijnuri* is, as has already been observed, a georgianisation) — doubtless glances at the same poem. Rust'aveli also speaks of Rustam, the hero of the *Shahnamâ*, and of the

Salaman whose story was later to be made famous by Jami. More than this, on no less than three occasions he compares the experiences of his principle characters with those of Vis and Ramin, the lovers in that *Visramiani* which has already been referred to as a Georgian translation from a Persian original, and which a number of scholars have held to be the ultimate source of the legend of Trfistan and Iseult, in which connexion one of them, Golther, committed himself to the imposing statement, "Die Ritterromane haben ihre Heimat nicht bei den brittischen Völkern wie noch allgemein gelehrt wird, sondern im Orient".

Though attractively comprehensive, such a "Muslim" theory would, however, be open to grave objections. In the first place, even such a staunch believer in the significance of the Moorish contribution to the poetry of Europe as Ecker readily admits that in Spain distinctive results were produced by racial and cultural blendings, and while we may agree that the debt of the Provençals to such Andalusian writers as Abu Hazm and Ibn Zaïdun can be a matter for argument, no-one, surely, would maintain in so many words that the culture which in the tenth and eleventh centuries centred on Cordoba was in any way typical of medieval Perso-Arabian civilisation. Nor, for all the Persian colouring of *Vep'khis-tqaosani*, can one find anything in the conduct of its heroes — still less, if possible, in that of its mettlesome heroines — reminiscent of Nizami's Majnun, or indeed of any other figure in Persian literature.

Our fifth hypothesis, that which seeks for the origins of chivalric love primarily in the diffusion of Neo-Platonic habits of thought, appears to me to be the most hopeful, although much more investigation will be required before there can be any question of the matter's being satisfactorily proved. As regards the West, I shall only repeat that by the period with which we are concerned Neo-Platonism had long been

familiar through Erigena's translation of the Pseudo-Dionysius, and point out that the general temper of Western thought was still Platonic, Aristotle not yet having been received.

On the other side the issue is a good deal clearer. By the time of T'amar Georgia was possessed of an intellectual tradition of long standing, based on a number of monasteries scattered through the region of the Eastern Mediterranean, most notably on the famous house on Mount Athos which had been founded at the end of the tenth century. In this tradition one of the most prominent elements was a remarkably vigorous stream of Neo-Platonic thought, the most distinguished contribution to which came from the encyclopaedically erudite John Petristi. Rust'aveli's poem, which incidentally contains two references to the Pseudo-Dionysius, seems to me to be saturated in the atmosphere of this philosophising — to which indeed legend would directly expose him, as a sojourner at the Athos monastery — in very much the same manner as the *Arcadia* of Sir Philip Sidney (a work with which, in my view, *Vep'khis-tqaosani* has much in common) — is saturated with the Platonism of the Renaissance.

It will be evident that in this paper it has not been my design to put forward any confident and clear-cut conclusions. Rather has it been my hope to induce others to pursue in fields of Oriental study which may well lie quite beyond my own competence, the quest for more evidence which may be brought to bear upon the problem of the origin and development of this strange doctrine of romantic love. The search is not, I think, without its importance, for although in its original guise *Amour Courtois* did not for long survive in either East or West, its influence persisted, often in forms more sinister than any its doubtless carefree formulators could have dreamed of, and is with us still.

R. H. STEVENSON
de l'Université de Cambridge

L'EPOPEE BYZANTINO-GEORGIENNE DE 979

« L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle. » (1)

Sous ce titre Gustave Schlumberger décrivait les péripéties et les gloires de l'Empire byzantin à la fin du dixième siècle.

Dans cette épopée une large place est réservée au soulèvement du grand féodal Bardas Skléros, qui mit l'Empire à deux doigts de sa perte. De cette catastrophe inévitable, l'Empire n'a été sauvé que grâce à l'intervention militaire des Géorgiens.

Voici en substance le récit que nous fait Schlumberger de cet événement mémorable : En 976 Bardas Skléros se révolte, il groupe autour de lui tous les mécontents et tous les aventuriers. Un grand nombre de féodaux grecs, des émirs arabes même et des princes arméniens se joignent à lui.

Le soulèvement s'avance avec une telle rapidité qu'en quelques semaines Skléros est maître de toute l'Asie Mineure et menace Constantinople elle-même, où les jeunes empereurs Basile et Constantin tremblent devant l'usurpateur. De la capitale, on envoie contre lui un autre grand féodal, Bardas Phocas. Mais toutes les fois que Phocas se mesure avec lui, il est battu par Skléros. Une bataille décisive a lieu le 19 juin 978 dans la plaine de Pankalia en Asie Mineure.

Phocas est de nouveau battu, il cherche à sauver les débris de ses troupes dont il protège lui-même la retraite, poursuivi par le vainqueur. A ce moment critique, un des généraux de Bardas Skléros, Constantin Gabras, le provoque en combat singulier. B. Phocas, furieux, se jette sur Gabras qu'il abat « d'un coup de sa masse de fer ».

Cette victoire donne à Phocas assez de répit pour pouvoir se rendre en Géorgie chez le couropalate David, son ami intime, qui lui donne un fort contingent de troupes. A la tête de ces contingents nouveaux « formés de soldats excellents », Phocas marche contre Skléros. De nouveau le choc a lieu dans la même plaine de Pankalia : cette fois aussi l'armée de Phocas est sur le point d'être mise en déroute. Mais cette fois aussi un duel sauve l'armée impériale : Phocas est provoqué non plus par Constantin Gabras mais bien par Bardas Skléros lui-même. Phocas « assène, de sa masse d'armes, un coup si formidable sur la tête du rebelle que celui-ci tombe lourdement sur le corps de sa monture abattue » (p. 423). C'est ainsi que d'après les sources grecques de la fin du onzième siècle et du début du dixième, la révolte est domptée. Cette bataille a eu lieu le 24 mai 978.

Ces récits épiques et fantastiques ne sont pas confirmés par les sources géorgiennes de l'époque même de la révolte de Bardas Skléros. Ces sources sont : La vie des saints Jean et Euthyme (+ 1028), fondateurs du monastère géorgien d'Iviron au Mont Athos, composée vers 1044) (édition de P. Peeters, Histoires monastiques géorgiennes, dans *analecta bollandiana* 1922, p. 11-77) ; le colophon d'un manuscrit géorgien copié pour la dernière fois par le moine David, neveu de Michel Modrékili, qui nous a laissé un grand recueil d'hymnes géorgiennes composé vers 988 (manuscrit N° 9 du Mont Athos). Comme troisième document d'importance capitale il faut mentionner ici une inscription de l'Eglise de Zarzma en Géorgie, dont voici la traduction : « Au nom de Dieu et par l'intercession de la sainte Mère de Dieu, moi Jean, fils de Soula, j'ai construit cette chapelle dans le temps où Skléros se révolta en Grèce. David couropalate, Dieu l'exalte, porta secours aux saints rois et nous envoya tous à l'armée. Nous mîmes en fuite Skléros au pays nommé *Kharsanani*, au lieu nommé *Sarvenisni* ».

Cette inscription a été mise par Jean, fils de Soula, qui a prit part personnellement à la guerre contre Skléros et elle a été mise du vivant même de David le couropalate, mort en 1001, donc quelques années après la bataille en question. Peut-on raisonnablement mettre en doute l'authenticité d'une telle inscription ? certainement non.

Considérons maintenant les renseignements fournis par les sources géorgiennes et comparons les avec celles des historiens grecs.

D'après les sources géorgiennes c'est la Cour impériale elle-même qui s'adresse directement au couropalate géorgien. Dans ce but elle fait venir du Mont Athos à Constantinople Jean Thornik, ancien général géorgien, devenu moine à l'Iviron.

La cour l'envoie comme intermédiaire à David d'Ibérie. David vient en aide aux empereurs et c'est Thornik « en personne, qui, quittant momentanément, dit Schlumberger, la robe de bure pour la cotte de mailles commande les douze mille Géorgiens ». Cette bataille a eu lieu non pas à Pankalia, mais bien à Sarvenis, c'est-à-dire aux eaux thermales connues sous le nom *Aquae Sarvenae* ou *Basilica Therma*. Dans cette bataille, ce sont les Géorgiens seuls qui triomphent de Skléros, les Grecs ne paraissant même pas.

Comment expliquer cette différence que l'on constate entre les données des sources géorgiennes et celles des sources grecques ? Pour l'expliquer, il suffit d'examiner de près les affirmations des historiens byzantins, surtout en ce qui concernent les

(1) Paris, 1896-1905, en trois volumes.

deux rencontres sanglantes entre Phocas et ses adversaires et le champ de bataille lui-même. D'après les sources grecques, la bataille décisive qui mit fin à la révolte de Skléros eut lieu à *Pankalia*. Mais cette dernière bataille ressemble étrangement à la première bataille de Pankalia : le même champ de bataille, le même déroulement de la lutte, le même duel. Ce dernier avec cette différence que le premier concernant Phocas et Gabras se transforme en un duel entre Phocas et Skléros. L'issue est la même. C'est toujours Phocas qui triomphe. Que faut-il donc conclure de cette identité de faits racontés deux fois ? — que nous avons ici à faire à une seule et même bataille de Pankalia. Les Panygéristes grecs qui ne pouvaient ignorer le véritable champ de bataille, ont tout simplement dédoublé la première bataille de Pankalia pour ne pas attribuer la gloire de la victoire sur Skléros aux Géorgiens. Une autre explication de cette étrange manière de rapporter des faits historiques n'est pas possible.

Schlumberger lui-même était tellement persuadé de la bonne foi des historiens byzantins, qu'il écrivait à propos de l'inscription de Zarzma : « bien malheureusement le mauvais état (?) de la dernière partie du texte précieusement qui rappelle le souvenir d'un fait glorieux pour l'histoire de la nation géorgienne ne nous permet pas de saisir pour quelle cause les noms du charsian et de Aquae Sarvanæ s'y trouvent inscrits » (vol. I p. 426-427). Schlumberger est excusable de n'avoir pas perçu le stratagème des panygéristes byzantins, qui ont eu aussi le malheur de raconter des faits bien éloignés de l'époque où ils vivaient. Mais l'éminent historien français a eu au moins le mérite de mentionner les sources géorgiennes et de les comparer avec celles des Byzantins, sans avoir expliqué les divergences que l'on y découvre. Mais que dire des successeurs de Schlumberger sur le terrain de l'histoire byzantine ? Ont-ils peut-être rectifié ou plutôt complété les données de Schlumberger ? Pas du tout. Ces fameux byzantins ont ignoré entièrement la tradition géorgienne. Ils n'ont même pas trouvé nécessaire d'attirer l'attention de leurs lecteurs sur la participation des Géorgiens à ce drame sanglant. Voici ce que nous lisons dans le Ch. Diel-G. Marçais, le monde oriental de 395 à 1081, Paris 1944 p. 476 : « L'insurrection de (de Bardas Skléros) dura près de quatre ans (976-979) et elle ne fut domptée que grâce à l'énergie d'un autre féodal : Bardas Phocas. Le 24 mai 979, à la bataille de *Pankalia*, Phocas provoquant Skléros en combat singulier le renversait d'un coup formidable de sa masse d'armes et dispersait ses troupes... Le soulèvement était vaincu ». En réalité nous savons que c'est à Thornik que revient la gloire d'avoir anéanti les forces de Skléros.

Nous retrouvons la même légende chez le Russe G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München 1952, p. 240. Celui-ci ne cesse d'exalter et de glorifier l'aide apportée par les « Russes » à l'Empire byzantin. Mais quand il s'agit de la Géor-

gie, de ses relations séculaires avec Byzance et des guerres sanglantes livrées par les Empereurs sur le sol géorgien, il n'en souffle mot, ceci avec la sérénité d'un homme pour qui la Géorgie n'existe même pas. S'il est obligé d'en parler, il préfère des expressions bien vagues et imprécises, telles que « peuples caucasiens, tribus chrétiennes du Caucase ». Une fois seulement il daigne nommer « die grosse Konigin Thamar » (p. 339) comme si cette grande reine était tombée du ciel.

Comment expliquer ce mutisme général sur les sources géorgiennes ? Faut-il peut-être admettre que ces byzantinistes ne connaissent pas les documents géorgiens. Une telle excuse est sans fondement, surtout pour l'histoire russe, qui est à même de connaître l'histoire de la Géorgie et en particulier les détails concernant le soulèvement de Bardas Skléros. En effet déjà Adonze écrivait en 1938 sur notre sujet : « De toute façon, il est hors de doute que la dernière bataille a eu lieu à Basilica Therma et non pas à Pankalia, l'inscription géorgienne sur le mur du couvent de Zarzma le confirme », (*Byzantion* 13, 1938, p. 144) ne voyant dans la seconde bataille de Pankalia qu'un dédoublement de la première. Byzantion est une revue dont les articles ne peuvent échapper à aucun byzantiniste qui mérite ce nom. Mais avant lui la même question avait été traitée par le célèbre orientaliste E. Honigmann (*Die Ostgrenzen des byzantinischen Reiches*, Bruxelles 1935, p. 150). Ayant reconnu le caractère sérieux des documents géorgiens, il avait essayé de concilier les sources grecques avec les sources géorgiennes en donnant la préférence à l'inscription de Zarzma et à la vie des saints Jean et Euthyme. Malgré le grand savant, M. Ostrogorski continue à nous raconter de vieilles légendes des panégyristes byzantins, probablement, pour ne pas être obligé de citer une source géorgienne.

Ce n'est pas tout. En 1953 paraissait à Etto! en Bavière un livre « *Der griechische Barlaam-Roman ein Werk des hl. Johannes von Damaskos* » du Prof. Fr. Doelger, de Munich. Dans ce livre le Prof. Doelger attaque la tradition géorgienne soutenue par N. Marr et P. Peeters, d'après laquelle le célèbre roman religieux, qui a conquis toute la chrétienté du Moyen Age, dérivait d'un texte géorgien traduit en grec par saint Euthyme d'Iviron. Dolger rejette cette thèse et attribue la rédaction du texte grec, que nous connaissons, à saint Jean Damascène. La thèse du Prof. Dolger a été repoussée ou mise en doute déjà par trois auteurs compétents : par le bollandiste R.P. F. Halkin (*Analecta Bollandiana*, 1953, p. 476 f.), par D. M. Lang (*saint Euthymius the georgian and the Barlaam and Joasaph Romance*, publié dans le bulletin of the school of Oriental and African Studies 1955, XVII, 2, pp. 306-325) et par un Grec authentique B. Lourdos (*Byzantinische Zeitschrift* 48, 1955, p. 215).

Dans son livre le Prof. Doelger avait taxé les moines géorgiens du Mont Athos de supercherie et de mauvaise foi. En réponse à ce livre, l'auteur

de ces lignes publiait dans *ORIENTS CHRISTIANUS* 38, 1954, p. 113-124, une étude sous le titre : « Die Anfaenge des schriftstellerischen Taetigkeit des hl. Euthymius und der Aufstand von Bardas Skléros ». Pour ne pas avoir l'air de plaider pro domo, il n'avait dans cet écrit qu'une seule chose en vue : défendre l'honneur des Pères Athonites et le caractère authentique de la vie de St Euthyme. Il a parlé de même du soulèvement de B. Skléros en donnant une traduction exacte de l'inscription de Zarzma. Quel a été l'effet de cette étude ? Dans son compte rendu (*Byzantinische Zeitschrift* 48, 1955, p. 216) le Prof. Doelger admet d'un côté l'authenticité et le caractère historique de la vie de St Euthyme, mais de l'autre côté il s'obstine à affirmer que cette biographie est un panégyrique et pour cette raison ses allégations doivent être acceptées avec précaution. En voici sa phrase assez sibylline : « Vor allem dürfte doch damit, dass der Bericht des Biographen des Euthymios über diesen und seinen Onkel Tornik der *historischen Wahrheit entspricht* » — immer nach T. — nicht widerlegt sein, dass es sich in dieser Biographie um ein ausgesprochenes Enkomion handelt, dessen Behauptungen man weitemin mit Vorsicht wird aufzunehmen müssen ».

Ne sommes-nous pas en droit de demander, si le récit du biographe correspond à la vérité historique, pour quelle raison on mettrait encore en doute les affirmations du même biographe ! Quant à l'inscription de Zarzma, le Prof. Doelger *la passe sous silence*. Mais il se voit contraint d'en tenir compte, tout en répétant les allégations des autres byzantinistes, mais avec une grande omission. En effet il parle de la victoire de Bardas Phocas sur Bardas Skléros à l'aide des troupes géorgiennes *sans vouloir nommer le champ de bataille*. Car admettre la vérité historique contenue dans les sources géorgiennes c'est admettre en même temps la fausseté de tout le récit des historiens byzantins sur lesquels on a juré jusqu'aujourd'hui, et cela entraînerait d'autres conséquences encore plus graves.

Quelques-uns sont allés si loin qu'ils ont attribué au livre du Prof. Doelger sur le roman de Barlaam une portée européenne. Un des admirateurs du Prof. Doelger écrivait naguère à ce propos : « Franz Doelger hat... den Nachweis erbracht, dass der orientalische Roman « Barlaam und Josaphat »... tatsaechlich ein Werk des Johannes Domascenus ist eine Erkenntnis von grosser Bedeutung auch für die Geistesgeschichte des abendlaendischen Mittelalters » (Dr G. Stadtmüller dans *Rheinischer Merkur* du 7 janvier 1955, p. 16). On voit à ces mots qu'une question purement littéraire devient tout d'un coup une question de toute une époque de l'Occident, comme si le sémite Jean de *Damas* était plus occidental que le Géorgien Euthyme du Mont Athos.

Quelles sont les raisons de ce phénomène si curieux, de ce désintéressement presque général pour une inscription dont le caractère authentique n'a jamais été mis en doute ? En effet si elle avait figuré sur quelques monument grec ou romain, on l'aurait mise parmi les premiers documents de l'époque en question et toute recherche historique concernant Bardas Skléros aurait débuté sous son égide. La place de cette inscription, son appartenance à un pays non byzantin, à une langue ni grecque ni latine y entrent-elles pour quelque chose ?

En tout cas, cet exemple montre clairement qu'il ne suffit point d'être en possession d'une vérité incontestable, d'un bien culturel ou historique de première qualité. Il faut encore une autre chose : ce qu'on possède il faut le mettre aussi en valeur, il faut le faire connaître et le faire accepter comme tel. Grâce à Dieu, le jour se fait peu-à-peu sur ce terrain. Nous le devons à des multiples publications scientifiques touchant la Géorgie et en général à toutes les études artistiques, littéraire et historique auxquels prennent part de concert avec les Géorgiens bon nombre d'étrangers.

M. TARCHNISVILI

ASSOCIATION DES UNIVERSITAIRES D'EUROPE

Nous avons eu le privilège d'assister à Trieste à la naissance d'une Association, qui est appelée à jouer un rôle important dans l'organisation et le développement de la communauté intellectuelle et culturelle européenne.

L'Europe est aujourd'hui au centre de la préoccupation générale. Des efforts d'intégration sont poursuivis dans les domaines politiques, économiques et militaires. Mais, comme le soulignait notre éminent collaborateur M. Mouskhély dans son rapport présenté au Congrès de Trieste, on oubliait l'avertissement de l'Assemblée Consultative du Conseil de l'Europe, qui dans sa recommandation du 6 septembre 1949, insistait sur la primauté de l'esprit et la nécessité d'asseoir la « matière » européenne sur des fondations spirituelles. En réponse à cet appel, quelques professeurs, conscients de leur devoir européen décidèrent de constituer une commission ayant pour objectif la préparation d'un Congrès des Universitaires qui établirait un plan d'action commun. Cette commission fût constituée le 25 septembre 1952 en France au château de la Bréviaire. M. Mouskhély, comme Secrétaire Général ; M. Moret, S. Bergstrom, G. Michaud, Al. Nikuradse, R. North, Al. Marc, etc... y prirent une part active.

Après plusieurs rencontres dans les différentes villes d'Europe le congrès prévu fut tenu à Trieste en septembre 1955. Plus de 120 professeurs représentant 16 pays d'Europe y participèrent.

Le but du Congrès était de rapprocher et de grouper les membres de l'Enseignement Supérieur afin d'étudier en commun des méthodes propres à restaurer en Europe la communauté Maîtres-étudiants et à développer la culture générale dans la ligne d'un esprit européen.

Le problème posé était double : Définition de la culture générale européenne. Recherches des moyens propres à la dispenser. Deux commissions ont mené principalement le travail : la Commission de la Culture Générale présidée par notre ami Al. Dupront et la Commission de l'Enseignement présidée par M. Fogarty.

Nous publions ici des extraits de la résolution finale adoptée par le Congrès ; elle ne sera pas dépourvue d'intérêt pour nos lecteurs Géorgiens :

** Par la constitution d'une Association des Universitaires d'Europe (A.U.E.), les buts visés jusqu'ici vont gagner en importance. L'établissement notamment d'un inventaire des programmes et des expé-*

riences de chaque pays européen dans les diverses disciplines permettra d'éclairer et d'ordonner la réforme de l'enseignement. Il semble en effet que cette dernière doit trouver sa solution plus tôt et mieux sur le plan européen que sur les plans nationaux.

L'intérêt premier du Congrès actuel était de faire jaillir de la rencontre des hommes ce que l'on pourrait appeler l'idée vivante, sans laquelle aucun programme, même justifiée par son adaptation aux besoins du temps présent, ne saurait avoir dans le monde le rayonnement suffisant. La rencontre de Munich avait fixé pour thème de ce Congrès le problème capital de la culture générale, posé dans la perspective de l'enseignement européen.

Il s'agit donc, au moment où l'Europe est en train — sur le plan économique comme sur le plan politique — de prendre conscience de sa propre unité, de restaurer dans la vie de la pensée cette unité de la raison qui a dominé nombre de siècles de sa vie intellectuelle... Unité menacée à partir du début du XIX^e siècle, quand, à la suite d'une formation d'une Europe des Nations, on put penser que l'intellectuel lui-même se transformerait, consciemment et le plus souvent inconsciemment, en un élément de la puissance nationale, voire parfois en un « fonctionnaire intellectuel » de l'Etat.

Aussi le moment est-il venu d'adresser un appel à tous les professeurs et enseignants, en quelques pays qu'ils se trouvent, à dépasser non seulement les particularismes nationaux, mais aussi le cloisonnement des disciplines et techniques et de sortir ainsi, par l'une et l'autre voie, des paralysies de notre temps et atteindre à une formation plus largement humaine.

Loin de nous certes la pensée de nier le XIX^e siècle ; au contraire, il s'agit de continuer sur le plan économique-politique le processus d'élargissement des horizons et des intérêts, dans ce passage de la cité et de la ville au pays ou à la nation, qui a été, dans l'ordre de la pensée, le grand fait du XIX^e siècle, et de faire ainsi disparaître les aspects négatifs qui furent un temps caractéristiques de ce processus. Mieux encore : non seulement il s'agit de rétablir l'Universitas Magistrorum, qui a formé au moins durant une époque de la vie de la pensée la réalité européenne, mais de comprendre que dans l'acte de la restaurer aujourd'hui il y a la conscience historique de la très grande richesse des mouvements et des forces qui concourent à la formation d'une âme européenne. Au-dessus des grands fleuves nationaux qui tous se jettent dans l'immense océan de l'humanité règne le ciel, unique, de la raison. Depuis longtemps l'Europe a reconnu dans ce ciel l'étoile qui doit guider la marche de son destin.

(*) Introduction de M. Lombardi, de Rome.

La conscience de cette communauté s'impose comme celle d'une communauté vivante, et d'une vitalité telle qu'une histoire de la civilisation — où l'histoire de la civilisation européenne manifesterait ses liens, ses participations, ses singularités dans le cadre d'une histoire de la civilisation de l'humanité — livrerait le sens de ces « rêves » humains qui s'ébauchent, s'épanouissent et se mesurent et au travers desquels l'histoire des idées retrouve l'histoire des valeurs idéales de l'homme.

Il ne saurait être question, dans l'épanouissement de cette exigence ou de ce rêve, de demander à qui que ce soit de renoncer d'être, dans sa langue ou son comportement, Anglais ou Italien, Français ou Scandinave, Allemand ou Yougoslave ; il s'agit au contraire de faire des provinciaux européens, des « Provinz-Europaer » si l'on veut, des Européens tout court, en rétablissant dans la vie de la pensée une unité qui doit être en même temps objective et européenne.

La vocation de l'Europe a été et demeure cette pensée « humaine », le goût désintéressé de la vérité, contraire en soi à tout esprit de propagande ; sa marche propre, son apport spécifique à l'histoire de l'humanité, qui permet jusqu'à un certain point de parler d'une européisation du monde, a toujours été cet élargissement de l'esprit critique qui définit l'homme cultivé plus encore par ce qu'il ne sait pas que par ce qu'il sait, la conscience du passé qui n'est pas autre chose que sa puissance à préparer l'avenir, et enfin son aptitude aux idées générales, en un mot ses capacités spéculatives. Que chacun de nous se rende capable d'assumer en lui la plus grande réalité d'humanité, de conscience d'universel, l'Europe est faite : elle est là, au milieu de nous.

Ces considérations générales définissent le niveau d'élévation, de gravité, de conscience de responsabilité commune où se sont situés les travaux des commissions. L'analyse des positions personnelles, tant par rapport au problème de la culture générale que par rapport à celui de l'enseignement européen, a été conduite dans un incessant effort de dépassement d'horizons trop étroits, et a permis de dégager :

1° un inventaire des problèmes essentiels, que l'observation du monde contemporain nous révèle, conscients que nous sommes des devoirs de notre charge et fidèles aux exigences de notre fonction. Ces problèmes une fois classés méthodiquement seront proposés par la suite à notre Association comme sujet d'études ;

2° un ensemble de suggestions concrètes, dont le nombre et l'importance manifestent à suffisance la volonté d'efficacité et de réalisation immédiate de tous les participants aux travaux du Congrès.

L'activité de l'Association s'attachera :

à faire maintenir ou établir, au niveau des études secondaires, de solides fondements de culture générale et éviter ainsi toute spécialisation prématurée ;
à obtenir l'inclusion des études européennes dans

les programmes scolaires, à tous les niveaux d'enseignement ;

à défendre et même à développer les études classiques, la culture gréco-latine constituant l'une des bases de la civilisation européenne, étant entendu que l'acquisition de cette culture ne saurait résulter que d'un ensemble cohérent d'études classiques, remplaçant l'expression de la pensée gréco-romaine dans son cadre historique et mettant en relief l'influence qu'elle a exercée, depuis l'antiquité, sur le développement de l'Europe...

L'Association se propose de multiplier possibilités et occasions permettant aux professeurs et aux étudiants d'apprendre les langues dont ils ont besoin, tant pour leurs études que pour les échanges intellectuels.

Du point de vue de la formation générale des étudiants, ceux-ci devraient être encouragés de la manière la plus pressante, à suivre pendant les premiers mois de leurs études universitaires des cours consacrés :

aux problèmes fondamentaux des rapports internationaux, y compris la connaissance des institutions mondiales et européennes ;

à des disciplines formatrices, telles la philosophie ou les sciences sociales indispensables à une culture générale solide et qui ne pourraient être convenablement enseignées dans les écoles secondaires.

Pour le développement des études européennes, les professeurs sont invités :

à mettre en lumière, dans leurs cours magistraux, notamment dans des cours d'initiation, faits et caractères essentiels, juridiques, économiques, sociaux, intellectuels, spirituels, qui ont contribué à la formation de l'Europe ;

à établir des cours spéciaux consacrés aux institutions internationales en général, et aux institutions européennes en particulier.

L'Association se propose de favoriser l'étude des institutions politiques dans une perspective plus générale, composant dans le cadre de cet ensemble partiel qu'est l'Europe, les différents aspects, historiques, économiques, sociaux de la réalité vivante ;

Il importe de développer toutes études comparées de langues et de littérature européennes.

L'Association agira auprès des différents organismes européens pour leur demander de mettre à la disposition de tout chercheur qualifié la documentation complète dont celui-ci pourrait avoir besoin, etc...

Le Professeur V. Arangio-Ruiz, Président de l'Accademia Nazionale di Lincei a été élu Président de l'Association, le Prof. S. Dempf, de Munich, Vice-Président et le Prof. M. Mouskhély, Secrétaire Général.

La séance solennelle de clôture, suivie d'une réception grandiose et féérique, a eu lieu au Château

de Duino, où S.A.S. Prince Raymond de la Tour et Taxis a prononcé le discours suivant :

C'est avec une joie toute particulière que mon épouse et moi accueillons ici aujourd'hui tant d'éminents universitaires venant de presque tous les pays d'Europe.

Je m'étais souvent demandé si la tour de Duino, éditée par les Romains sous Doclétien pour garder la route militaire unissant Rome à la Dalmatie et à Vienne naissante, ne fut pas plutôt construite pour des fins d'unité spirituelle, cette unité spirituelle qui s'établit au cours des âges.

Dressée aux confins de la mer et de la terre pour protéger l'une et l'autre et pour faire respecter la Paix Romaine, cette Paix qui change de nom mais dont l'amour — même désespéré — demeure constamment au cœur de tous les Peuples. Notre tour impassible a défié les siècles, les guerres et les révolutions ; elle a servi de ralliement aux esprits humbles et superbes, errants en Europe à la recherche d'un idéal universel.

Depuis Virgile jusqu'à Dante qui ont vu cette tour de leurs yeux vivants, les Empereurs d'Occident passant à Duino, tel Fernand III qui couronna de ses mains deux poètes : c'était faire appel aux puissances de l'Esprit. Ainsi sollicité d'âge en âge le Spirituel a toujours répondu : présent.

De nos jours : Liszt, le grand d'Annunzio ont séjourné à Duino, aussi l'admirable Eléonore Duse, c'est ici qu'enfin Rilke composa ses immortels élégies.

J'ai constamment espéré que cette vénérable tour, hantée par ces grands souvenirs, deviendrait quelques jours l'un des bastions de la communauté spirituelle, qu'elle serait le témoin de la compréhension entre les peuples.

Aujourd'hui, maintenant, ici même, ne sommes-nous pas tous réunis dans ce but ? L'humanisme n'est-il pas un autre ciment bien plus fort que les conquêtes militaires ?

Le rayonnement des Universités, ces foyers de lumière, pénètrent toutes les frontières et rapprochent les hommes entre eux par ce qu'il y a de plus élevé : le privilège de la connaissance.

J'espère qu'un jour prochain tous les peuples, sans

exception se joindront à ceux que vous représentez ici pour affirmer leur volonté de paix et leur attachement commun aux valeurs de l'esprit.

C'est dans ce sens que j'adresse mes vœux ardents à chacun de ceux que réunit ici une grande espérance partagée et que je vous souhaite à tous la victoire que mérite votre noble idéal.

Après cette belle allocution le Prince nous à exprimé son vif regret de l'absence des délégués des Universités Géorgiennes, mais il a formé le souhait de « saluer les représentants de la chevaleresque Géorgie au prochain Congrès ».

Le Congrès a duré une semaine. Notre attention était retenu surtout par deux participants : Alexandre Nikuradse et Michel Mouskhély. Nous avons suivi de près leur activité non seulement à l'occasion de la préparation et du déroulement de ce Congrès, mais aussi dans d'autres organisations européennes. Il est naturel que nous éprouvions fierté et joie de voir les fils de notre pays, tenir un rôle si important et actif dans l'œuvre de la construction européenne. Hélas ! le destin a voulu qu'ils ne fussent pas les porte-parole de leur pays d'origine, mais qu'ils représentent les pays où ils ont trouvé leur seconde patrie. Au demeurant — faut-il l'ajouter — ils remplissent leur devoir d'Allemand et de Français avec dévouement, dignité et noblesse selon la tradition millénaire Géorgienne.

Une des premières nations européennes, la Géorgie n'a jamais cessé de lutter pour l'Europe, pour les valeurs européennes qui sont les siennes.

Aujourd'hui asservie, elle est privée de la possibilité d'apporter sa contribution à l'édification de l'Europe, dont dépend pourtant à la fois son sort et son avenir.

Conscients de notre responsabilité envers la Géorgie et l'Europe, nous demandons à participer aux travaux des organisations politiques et culturelles européennes pour maintenir la présence de notre pays en Europe et lui permettre d'apporter à celle-ci la richesse de sa culture et de ses traditions.

K. SALIA

La Rédaction du « Destin de la Géorgie » est heureuse d'exprimer sa satisfaction et joie à l'occasion de la haute distinction, dont son éminent collaborateur Prof. Michel Mouskhely vient d'être honoré et lui présente ses plus vives félicitations.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

1. *L'évolution historique de l'Etat Soviétique*, par Michel MOUSKHELY, Prof. à la Faculté de Droit et de Sciences Politiques de Strasbourg et Zygmunt JEDRIKA, Attaché de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique. (« Revue internationale de droit comparé, n° 2, 1955, Agen, Imprimerie Moderne.)
2. *Das alter der Georgischen Schrift*, von Prof. Gerhard DEETERS. (« Oriens Christianus », Band 39-1955, Otto Harassowitz, Wiesbaden.)
3. *Das Verhältnis von Kirche und Staat im Königreichen Georgien*, von Michael TARCHNISVILI. (« Oriens Christianus », Band 39-1955.)
4. *Die Anfänge der schriftstellerischen Tätigkeit des Hl. Euthymius und der Aufstand von Bardas Skleros*, von Michaël TARCHNISVILI. (« Oriens Christianus », Band 38-1954.)
5. *Orientalia*, à propos des travaux de philologie géorgienne de M. G. GARITTE. (« Le Muséon », tome LXVIII, 1955, par M. TARCHNISVILI, Louvain, Imprimerie Orientaliste, Belgique.)
6. *Georgia in the Reign of Giorgi the Brilliant (1314-1346)*, by D. M. LANG. (« Bsoas », 1955, XVII, 1, London.)
7. *Saint Euthymius the Georgian and the Barlaam and Joasaph Romance*, by D. M. LANG. (« Bsoas », 1955, XVII, 2, London.)
8. *La notion soviétique de la Constitution*, par le Prof. M. MOUSKHELY, « Revue du Droit Public et de la Science Politique ». (Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence, 20, rue Soufflot, Paris-5°.)
9. *L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres d'après deux manuscrits du Sinait*, par le Prof. Gérard GARITTE, de l'Université de Louvain. (Bibliothèque du Muséon, vol. 38.)

Notre collaborateur R. P. TARCHNISVILI consacrera une étude spéciale à ce nouvel ouvrage de l'éminent savant de Louvain, qui a déjà à son actif plusieurs publications scientifiques sur les lettres géorgiennes.

INSTITUT FOR THE STUDY OF THE U.S.S.R.

(Caucasian Review, No. 1, Munich)

Il ne nous appartient pas d'adresser la moindre critique, générale à la revue et de juger la valeur scientifique des études qui y sont publiées.

Il nous est cependant impossible de ne pas relever la médiocrité et le caractère discutables des articles qui se rapportent à la Géorgie. Le moins que l'on en puisse dire est qu'elles laissent beaucoup à désirer.

Pourtant les forces intellectuelles de grande valeur ne manquent pas dans l'émigration géorgienne.

Est-ce la direction de la revue qui rend impossible toute collaboration sérieuse ?

On ne peut s'empêcher de se poser cette question.

LE COURRIER DE L'UNESCO

Le Courrier de l'UNESCO consacre son numéro 1, 1956 au problème des Réfugiés à l'occasion de l'attribution du Prix Nobel de la Paix au Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés.

Voici quelques extraits :

« En juillet 1951, la Convention relative au statut des réfugiés a été adoptée au cours d'une conférence réunissant vingt-huit pays. Cette convention, qui est la codification la plus rationnelle réalisée jusqu'à ce jour sur le plan international, a fixé comme suit le « cas réfugié » : « toute personne qui craignait avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité ou bien hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle, et ne peut ou ne veut pas se réclamer de la protection de ce pays ».

Mais derrière ces étiquettes officielles qui « épinglent » le réfugié, il y a l'homme, ces hommes, ces femmes...

« Nous ne devons jamais oublier cet homme, déclare le Haut Commissaire Dr Goedhart, derrière nos textes et nos documents et dans le cours de nos discussions. Il nous faut toujours avoir présent à l'esprit cet homme qui passe la frontière, portant dans son pauvre baluchon une décision grave : celle de quitter tout ce qui lui était cher et de pénétrer dans un avenir inconnu, plein de foi dans la liberté, et dans la réception que lui réserve le monde libre. Les réfugiés sont des êtres humains utiles, courageux, dignes de confiance, industriels et honnêtes. N'oublions jamais qu'un réfugié est, en principe, un être humain de grande classe. A la liberté, il a offert, peut-être sans le savoir, le sacrifice de tous ses biens et de toutes les garanties dont il jouissait ».

Le problème des réfugiés demeure entier, onze ans après la cessation des hostilités. Il englobe entre 30 et 40 millions d'être. Il est immense, tragique. Il est à l'échelle de l'homme et du monde.

Le réfugié n'est pas un homme qui requiert la pitié. Il faudrait plutôt l'admirer. Il a eu le courage d'abandonner son foyer et parfois sa famille pour une chose en laquelle il croit : la liberté. Il est un exemple pour chacun d'entre nous. On a appelé les réfugiés « les oubliés », mais j'aimerais qu'on les oublie dans un sens entièrement différent ; comme des citoyens qui vivent avec leurs familles et ont un emploi permanent. Mon premier souci est de voir les réfugiés réellement « oubliés » de cette façon. »

„მიმცემი და მიმღები“

5

(დასასრული)

ნიადაგი და პირობანი, ბუნება და გარემოცულობა, რომელთა წიაღში ადამიანი კულტურას ჰქმნის, უდიდესი მნიშვნელობისანი არიან, მაგრამ მათ მხოლოდ ის გავლენა აქვს კულტურაზე, რომელიც მათ შეუძლიათ ჰქონდესთ. ხოლო თვით კულტურა ადამიანის სულიერი და ფიზიკური ენერჯის შემოქმედებაა. ეს ენერჯია არის ჩამსახველი და მზრდელი კულტურისა, ნიადაგი კი მიმღები ჩანასახისა და ხელის-შემწყობი მისი ზრდისა. რაოდენადაც კარგია ნიადაგი, იმოდენად კულტურის ზრდა და განვითარება. წარმატება, თავისებურობაც ნიადაგისა მას თავის ბეჭედს ასვამს, ხოლო რაოდენადაც დიდია ენერჯია კულტურის შემქმნელისა, რაოდენი და რაგვარი თვისებაც აქვს მოქმედ ადამიანს, იმოდენად დიდია, დიდი ღირების მქონე მისგან შექმნილი კულტურა.

გადავავლებთ რა თვალს ადამიანთაგან შექმნილ კულტურათ, ყოფილთ და მყოფთ, ვხედავთ მათს დაუსრულებელს მრავალ - ფეროვნებას, და ეს მათი მრავალ - ფეროვნება ეთანხმება მრავალ - ფეროვნებას ადამიანთა მოდგმათა, რომელთაც არა თუ სხვა და სხვა ნიადაგზედ და სხვა და სხვა პირობებში, არამედ მსგავს და ხშირად ერთსა და იმავე ნიადაგზედ და მსგავს და ერთსა და იმავე პირობებშიც შეუქმნიათ სხვა და სხვა თვისებისა და ღირებულების კულტურა.

ეს სინამდვილეა და აქეთგან აუცილებელი დასკვნა ის არის, რომ ყოველ კულტურას უპირველეს ყოვლისა ადამიანის ჯიშის თვისებანი აძლევენ მის განსაკუთრებულ ხასიათს და ჰქმნიან მის დიდს თუ მცირე ღირებულებას.

ყოველი ჯიში ადამიანისა განსაკუთრებული თვისების მქონეა, განსაკუთრებული ხასიათისა, უფრო დიდი ან უფრო მცირე შემოქმედებითი ნიჭით დაჯილდოებული. ჯიშნი ისეთნი ინდი-

ვიდუალობისანი არიან, რომ ერთს ერთნი ნიჭნი აქვსთ მიცემულნი ბუნებისაგან, მეორეს სხვანი. და ამისდა მიხედვით მათგან შექმნილნი კულტურანიც განსხვავდებიან: თუ ერთი კულტურა ერთ დარგში გვიჩვენებს უპირატესობას მეორეს წინაშე, მეორე სხვა დარგშია უფრო მაღალი ვიდრე პირველი. და როდესაც საკითხი დგება: რომელი ერია უფრო ნიჭიერი: ეს თუ ის? პასუხი არც ისე მარტივად შეიძლება მივსცეთ ამ საკითხზედ, რაგვარადაც შეიძლება ბევრს ეგონოს: თუ ერთ ერში სჭარბობს უაღრესად ბუნებისაგან შემოქმედებითი ნიჭით დაჯილდოებული ჯიში, ხოლო მეორეში მდარე ნიჭი სჭარბობს, რასაკვირველია პირველი უფრო ნიჭიერია, ვიდრე მეორე, — აქ ადვილია პასუხი, ვინაითგან უკიდურესობათ ვაღარებთ. ხოლო პასუხი ძნელდება, როდესაც დგება მაგ. საკითხი: რომელი ერი უფრო ნიჭიერი იყო: ბერძნისა თუ რომისა? აქ უკვე გამოწულილვით განხილვაა საჭირო ორივე ერის შემოქმედებისა და დავინახავთ, რომ ერთი ერთ დარგში იყო უფრო ნიჭიერი, მეორე მეორეში, ერთის სულიერნი თვისებანი განსხვავდებოდნენ მეორეს სულიერ თვისებათაგან, და სხვ. და ეს კი იმას მოასწავებს, რომ ორივე ერში არსებული და მოქმედი ჯიში ადამიანთა, მიუხედავად უახლოვესი ნათესაობისა, თითქმის ერთსა და იმავე პირობებში მაინც განსხვავებულ კულტურათ ჰქმნიდა. არა მარტო იმიტომ, რომ ამ ორი ერის ადამიანთა ჯიშს მათი ერთი ადგილითგან გადასახლების შემდეგ სხვა უცხო ჯიშები შერევიან, არამედ იმიტომ რომ თვით მკვიდრ ძმათა და ბიძა - შვილთა შორისაც არის განსხვავება მათი ხასიათისა, თვისებათა და ნიჭთა.

ყოველი კულტურის შემქმნელი ჯიში, რომელიც სჭარბობს ერში, რთული სოციალური აგებულების ორგანიზმში, ნარევიან. ნარევიან თვით

ერი, რომელიც საუკუნეთა განმავლობაში შექმნილა და ერთად ჩამოსხმულა ადამიანთა სხვა და სხვა მოდგმათა შერევით და შეჯვარადინებით. ხოლო აგრეთვე დროთა მსვლელობაში იქმნება ეროვნული ტიპი, ესეც ერთგვარი ჯიში, თვისი განსაკუთრებული ფიზიკური და სულიერი თვისებებით, თვისი განსაკუთრებული ნიჭით კულტურის შემოქმედებისა. ამ ჯიშის მქონენი არიან გვარნი ერის შემადგენელ ნაწილთა შორის, რომელნიც საუკუნოებით იცავენ მათი „სისხლის კეთილშობილობას“, აქვსთ რა შეგნება „სისხლისა“. ზოგან ეს შეგნება ხელს უშლიდა მიხწევას სისხლის შენახვის მიზნისა, ჰბადებდა რა ინცესტს და მთელი გვარი სრული გადაგვარებისაკენ მიჰყავდა ნაცვლად მისი სისხლის შენახვისა, რაგვარადაც ეს ხდებოდა მაგ. ძველ სპარსეთში და სხვაგანაც.

აი ეს ჯიში, ეს გვარები ჰქმნიდენ ეროვნულ კულტურათ. რაოდენადაც მეტნი და მრთელნი იყვნენ ისინი ერის ორგანიზმში, იმდენად მეტი იყო შემოქმედება ერისა, რათგანაც ისინი შეტდა უძლიერეს პიროვნებათ აძლევდენ ერს,—ხელმძღვანელთ, ერის დამცველ მებრძოლთ გარეშეთა წინააღმდეგ, კულტურის შემოქმედთ. ამიტომ არის რომ ერი ინსტინქტით და შეგნებითაც ებრძვის უცხო თესლის დათესვას თვის წიაღში, — წინააღმდეგება „განაბიჭვრებას“. ამიტომ არის აგრეთვე, რომ ხალხი, რომელიც დამპყრობელი ყოფილა სხვა, უფრო მდარე ჯიშის ხალხთა, და თვისი უკეთესი ჯიშით, მაგრამ ნაკლები რიცხვით ბატონობს მასზედ და ჰქმნის ეროვნულ კულტურას, ერთ დროს შეიძლება დაკნინდეს ან სრულიად დაიღუპოს, თუ მის წიაღში დამალულ მრავალ-რიცხოვანი მასსა აღდგა და თითქოს მხოლოდ შეგნებით, — სოციალურ-ეკონომიური მიზეზით, — ნამდვილად კი ინსტინქტურად შეებრძოლა ე. წ. „მაღალ კლასებს“ და დაამარცხა იგი, და სხვ..

ესე ყოველი დიდი ხანია რაც ნათელ-ჰყო ადამიანთა ჯიშთა მეცნიერებამ, მაგრამ ბევრს, თითქოს კაცთ-მოყვარეობით აღსაყვს სულით, დიდ ცოდვილად მიაჩნია ყველა, ვისაც არ სწამს მაგ. ზანგი-პლატონი, ან ზანგი-ნიუტონი, ან ზანგი-კანტი და სხვ.. ადამიანის ჯიშთა უთანასწორობითგან სრულიადაც არ გამომდინარეობს „მაღალთა“ უფლება „მდაბალთა“ დამონებისა და მოსპობისა, მაგრამ „მაღალთა“ „დამდაბლე-

ბა“ ჯიშთა აღრევით, განურჩევლად მათ თვისებათა, ყოველი მაღალი და კეთილშობილი კულტურის მოსპობას მოასწავებს, და ვინც მას ჰქადაგებს ან სრულ-ჰყოფს რაიმე ზომით, საერო თუ სამღვდლო, სამართლისა თუ ყოველის შემოქმედი ღმერთის სახელით, არ იცის რას იტყვის და რას იქმს. მაგალითები, მათი მოძღვრების მცდარობის და მავნებლობის მაჩვენებელი, ბევრია, ხოლო აქ ადგილი არ არის ამაზედ საუბროსათვის.

განსაზღვრულ კულტურულ სფეროში ერთა კულტურას ჰქმნიან შემოქმედებითი ნიჭის მქონე პიროვნებანი, გაბნეულნი და მოქმედნი მათ ყველა ნაწილში. განსაზღვრულ სულიერ თვისებათა პატრონი ჯიშნი ჰქმნიან ამ სფეროს თავისებურობას, განასხვავებენ მას სხვა კულტურულ სფეროთაგან, სადაც სხვა სულიერ თვისებათა მქონე ჯიშნი მოქმედებენ და ჰქმნიან. ამ ჯიშთა განსაზღვრული კულტურული სფეროსა აქვსთ ნათესაობა ურთი-ერთ შორის სულიერი და მეტი ან ნაკლები ფიზიკურიც. და ეს სულიერნი თვისებანი არსებითად უცვლელნი რჩებიან, სანამდე თვით ეს ჯიშნი არ გადაგვარდებიან, ან არ მოიშობიან. მათ აქვსთ განსაკუთრებული მიდგომა მსოფლიოსადმი, ცხოვრებისადმი, ხედვა და განცდა, და აქეთგან გამომდინარეობს განსაკუთრებული ხასიათი ერთა კულტურისა, რომელთა წიაღში იგინი მოქმედებენ. „მიმცემ-მიმღებლობაც“ კულტურისა ამ სულიერ თვისებათა გარეშე არ ხდება, და ყოველი უბედური შემთხვევა, დაკნინებისა და დაუძღურების დროს მომხდარი, შეთვისება ერთი ერის მიერ მეორესაგან ისეთი რაისამე, რაც სრულიად უცხოა მისი სულისათვის, ყოველთვის განმანადგურებელ ვნებას აყენებს მას.

მოხდება ხოლმე ისიც, რომ რომელიმე დიდი კრიზისის დროს ერი ველარ აზროვნობს, ველარ ჰხედავს და ველარ განიცდის თვის ბუნებრივ სულიერ თვისებათა მიხედვით. დგება დრო კეთილის ბოროტად და ბოროტის კეთილად ცნობისა, სარწმუნოების შერყვნისა, ან გაცრუებისა, შვენიერის უშვერად და უშვერის შვენიერად ხედვისა, აზროვნების გადარეულობისა და ყოველი სირვევის გონიერებად აღსარებისა, და სხვა. თუ რაგვარ სარგებლობს ამ მდგომარეობით გარეშე სატანა და შინაური დეგენერატი, ცნობილია: რომელიმე სულელი და ყოველად გარყ-

ვნილი „მწერლის“ ნაჯღაბნი დიდ კულტურულ ძეგლად არის მიჩნეული, ყოველი მახინჯი ქანდაკება ან დაჯღაბნილი სურათი „შედევრად“ ითვლება, ყოველი კაკოფონია უშვენიერეს სიმფონიად, და სხვ.. სამშობლოს სიყვარული, მისთვის თავის დადება ბრძოლის ველზედ მტრის წინააღმდეგ „დანაშაულია“, გამცემლობა სამშობლოსი, ერთობ ყოველი შინა - გამცემლობა, — „იდეურობა“, მოქალაქობრივი სათნოებაა. მლიქნელობა სარწმუნოების ადგილს იჭერს, და ასე დაუსრულებლად! — სადიზმი, ადამიანის წვალება, კლევა, დამონება, მოსპობა მისი პიროვნებისა, სახლისა, ქონებისა სახელმწიფო ფუნქციად იქცევა, და ასე დაუსრულებლად. ხოლო როდესაც განივლის კრიზისი, თუ მას გადურჩა ერი ან კულტურული სფერო და შემპყრობმა სენმა ბოლო არ მოუღო თვით არსებობას მათსა, გამართლებული ჯიში მათი კვლავ პოულობს მის ბუნებაში დასაბამითგან ჩანერგულ სულიერ თვისებათ და კვლავ მათ შესაბამად აზროვნებს, ხედავს და განიცდის და განცვიფრებით შესცქერის მისი სნეულობის დროს შექმნილ იმ საშინელებათ, რომელთაც „ახალ, მოდერნულ მიმართულებათა“ სახელი ეწოდებოდა. ბოროტი და უშვერი კვლავ ბოროტად და უშვერად იქცევა, კეთილი და შვენიერი კვლავ კეთილად და შვენიერად: „ბოროტსა სძლია კეთილმან, არსება მისი გრძელია,“ — მარად მებრძოლი და ბოლოს დამამარცხებელი ბოროტისა, სანამ ცოცხლობს თვით ის ჯიში ადამიანისა, რომელსაც აქვს თვისი შეგნება კეთილისა და ბოროტისა, ვითარცა უმაღლესსა და უკეთილშობილესსა.

თუ მრავალ მიზეზთა გამო ჯიში გადაგვარდა ან კნინ უმცირესობად გახდა ერის წიაღში, ან მოისპო, მაშინ ერის კულტურაც გადაგვარდება, კნინდება, ან მთლად ისპობა. რომის ისტორიის დასასრულს კეთილშობილი, მაგარი და შემოქმედი ჯიში რომაელთა გადაგვარებული და შემცირებული იყო. ერის მასსა მრავალ სხვა-და-სხვა, აზიითგან და აფრიკითგან შემოჭრილ ჯიშთაგან შედგებოდა, ხოლო ევროპითგან შემოსრული ელემენტები სხვა, უფრო კეთილშობილი ჯიშისა ოდნავ აცხოვრებდა სულიერად რომის ეროვნულ ორგანიზმს. ამიტომ რომის კულტურაც დაეცა, ხოლო თვით იმპერიაც დაინგრა. იტალიას დაეპატრონენ გერმანელები. და თუ დიდი ხნის შემდეგ კვლავ შეიქმნა იტალიის ნიადაგზედ ახ-

ალი კულტურა, უფრო დიდი ვიდრე ძველი რომაული იყო, ამისი შემოქმედი იყო საუკუნეთა განმავლობაში შექმნილი ახალი ჯიში, წარმოშობილი გერმანელთა სისხლის უხვად შერევისაგან ადგილობრივ იტალიურთან. ამ ჯიშის ადამიანები იყვნენ შემქმნელნი ე.წ. აღორძინების კულტურისა შემდეგ ყველგან დასავლეთ ევროპაში, მონათესავე ჯიშთა მიერ შექმნილი კულტურის წინამორბედისა. დანტე და მის შემდეგ მოქმედი გენიოსნი აღორძინებისა ამ ახალი იტალიური ჯიშის კაცები იყვნენ, რომელთაც ვერც მრთელი რომის „დიდნი“ შეედრებოდენ გენიოსობით. — და, ყურად - საღებია, რომ აღორძინების შემდგომი დროის იტალიის კულტურა დაკნინდა აღორძინების კულტურასთან შედარებით. — მართლ - საჩინოდ იმიტომ რომ შემოქმედებითი ენერჯია იტალიის ახალი ჯიშისა შემცირდა, რათგანაც თვით ჯიში კვლავ გაიქნა მდარე ჯიშთა მასსაში და დაკნინდა, ან მდარესთან შეჯვარდინებით დაჰკარგა მან პირველ - ყოფილნი თვისებანი.

გადაგვარების გზაზედ დამდგარ ბერძენთა ჯიშს არ ღირსება ისეთი განახლება ახალი კეთილშობილი სისხლით, რაგვარიც წილად ხვდა გადაგვარებულ ჯიშს რომაელთა. შემოსეული უცხო ჯიშის ეთნიური ელემენტები თვით საბერძნეთში და არსებული, დიდი ღირებულების არა მქონე, მცირე აზიაში ვერ შექმნიდენ ახალს ჯიშს ბერძენთა, დიდი შემოქმედებითი ნიჭის მქონეს,, და ამიტომ ბერძენთა კულტურა ბიზანტიური დროისა ვერც ანტიურს ბერძნულს შეედრებოდა და მისი აღორძინებაც მე-12-ე ს.-ში ოდნავაც ვერ მოგვაგონებს იტალიის კულტურის აღორძინებას მე-15-ე ს.-ისა. საბერძნეთში თითქოს კიდევ „ბრწყინავდა“ ანტიკა, მაგრამ ეს უფრო ლეჰვა იყო ძველისა, და შედარებით ძველ წარმართულთან **საშუალო ღირებულების** მქონე იყო ახალი, ქრისტიანულ - ბიზანტიური კულტურა. ბიზანტიაში პლატონი აღარ სიბრძნის - მეტყველებდა, არამედ მისნი წამბაძველნი, აქ ჰომეროსი, პინდარი, სოფოკლესი და სხვ. ველარ გაჩნდებოდენ, არამედ მხატვრული მწერლობა ბიზანტიისა სრულ არარაობად იქცა. ვერც მისი ხუროთ - მოძღვრების ძეგლნი, თუმცა რაოდენიმე გამოჩენილი დიდი ღირებულებისაა, გვაგონებენ ძველ ბერძენთა გენიოსობას ამ დარგში კულტურული შემოქმედებისა, და სხვ.. არც მხატვრობა ბიზან-

ტიისა არის შესაძარბელი იტალიის მხატვრობასთან აღორძინების დროისა. ერთობ ბიზანტიის კულტურა დიად საშუალო ღირებულებისაა, მისი ისტორიული მეცნიერებისა და ღვთისმეტყველება - ფილოსოფიის მწერლობაც რომ „დიდად“ დავაფასოთ. აქ ვერ ვხედავთ ვერც ძველ გენიოსებს აზრისა და ხელოვნებისა და ვერც ახლებს, — დანტეს, ლეონარდოს, მიქელ-ანჯელოს, რაფაელს, გალილეის და სხვათა. და ეს იმიტომ, რომ შემოქმედი აქ ის ბერძენი აღარ იყო, რომელიც ძველად ქმნიდა და არც ახალი ბერძენი წარმოშობილა, განახლებული, კეთილშობილი სისხლით, ახალი შემოქმედებითი ენერჯიის მქონე. და სწორედ იმ დროს, როდესაც იტალიის კულტურა აღორძინების მწვერვალს ახწევდა, სრულიად დამპალი ბიზანტია დაეცა, დაინთქა, ჩაუვარდა მონად ხალში ისეთი ჯიშის ხალხს, რომელსაც აროდეს შეუქმნია ღირებულების მქონე კულტურა, რომელსაც სხვისაგან „მიღებაც“ და მიღებულის ეროვნულად გარდაქმნაც არ შეეძლო, არა თუ განახლება დაპყრობილი ხალხის კულტურისა, ან მისი ჯიშისა, რომელიც შესძლებდა ახალი კულტურის შექმნას. — რაც დარჩა ბიზანტიისაგან, ახალი საბერძნეთი, პატივი და დიდება მას, მაგრამ მან აგრეთვე თვით იცის, რომ აღარც მის ნიადაგზედ ცხოვრობს და მოქმედებს ძველი ბერძენი, არამედ ახალი, ახალი ჯიშის, რომელსაც სახელი აქვს მხოლოდ ძველი, ხოლო საუბედუროდ არა ძველი შეუდარებელი შემოქმედებითი ნიჭი და ენერჯია. — თვალ-საჩინოა: ჯიშ-დაკარგული საბერძნეთის ქრისტიანულმა კულტურამ თვისი ღირებულებით ვეროდეს მიახწია ძველი, წარმართ ბერძნეთა კულტურის სიმაღლეს, ხოლო ჯიშ-განახლებული იტალიის ქრისტიანულივე კულტურა — ძველი, წარმართ რომაელთა კულტურის უმაღლესი გახდა.

მდარე ჯიშთა მასსაში გაქნილი კეთილშობილი ჯიში არიელ სპარსთა დღეს შემოქმედების ნიჭის მქონე აღარ არის: სპარსეთის კულტურა შორითგანლა სხივოსნობს. და მცირედ-ლა შერჩენია კიდე იგივე ნიჭი ინდოეთის არიელთ, რომელნიც აგრეთვე გაქნილნი არიან ინდოეთის სხვა ჯიშთა მასსაში, ძველად ფას-დაუდებელ კულტურულ ღირებულებათა შემქმნელები.

ყოველმა დიდმა რევოლუციამ, მომხდარმა ღრმა მიზეზთა გამო, აუცილებლობით, უნდა მის-

ცეს ერს ახალი ძველის, დრო-მოკმულის ნაცვლად, რაც საჭიროა, მაგრამ როდესაც სიღრმით-გან მის ზედა-პირს ამოსრული მდარე ჯიშის მასები და მათი მეთაურები სპობენ შემოქმედ ჯიშს ერისა, „კლასთა ბრძოლაში“ შექმნილი შურის ძიებით და სხვ., ეს ჯიშთა ბრძოლაა, ინსტინქტური, და ამ ბრძოლაში მოკლვა იმ ჯიშისა, რომელსაც საუკუნეთა განმავლობაში ხელმძღვანელობა გაუწევია ერისათვის, პოლიტიკური და სხვა-გვარიც, და შეუქმნია მისი კულტურული სიდიადე. იგივე ჯიში ახალ პირობებშიც გაუწევს ერს იმავე სამსახურს, რომელიც მას მუდამ გაუწევია, ხოლო მისი მოსპობით რევოლუცია ხშირად ათასჯერ მეტს აკლებს ერს, ვიდრე ანიჭებს.

ამის მაგალითები ბევრია. აქ არ არის საჭირო მათი ჩამოთვლა. ხოლო რა იქმნება ამ მხრით თვით რუსეთში, სადაც ბოლშევიზმი ოცდათვრამეტი წლის განმავლობაში ანადგურებს რუსის ხალხის იმ ჯიშს, რომელმაც შექმნა საკვირველ მოკლე დროში რუსის ერის კულტურა, არ ვიცით. ყოველ შემთხვევაში გაჩნდება ახალი რუსეთი, რომელიც არ იქმნება ძველი რამ, — გაჩნდება ახალი შემადგენლობა ჯიშთა, რომელთა რიცხვი და მრავალ-ფეროვანება დიდია რუსეთის ნიადაგზედ და რომელთა სრული მოსპობა თვით ბოლშევიზმსაც არ ძალ-უძს.

დასავლეთი ევროპის ერთა ჯიშები ძლიერ ვნებულია მრავალ ომთა და რევოლუციათაგან. აქ დღეს საფრთხეშია მთელი შემოქმედებითი ნიჭის მქონე რეზერვი ადამიანთა. ევროპიელის სულიც დასნეულებულია. ტექნიკის გარდა აღარავითარი გენიოსურის შექმნა მას აღარ ძალ-უძს, არამედ მრავლად ყოველივე გადაგვარებულისა და ვადარეულისა. ევროპის „კაცობრიობას“ წინ-უძს შექმნა ახალი კულტურისა, ნაცვლად ძველისა, რომელიც აღარ გაცოცხლდება, მაგრამ იგი თვისი დაუძღურებით „ევრაზიის“ მიერ შთანთქმის საფრთხის წინაშე დგას. შთანთქმის იგი, მაშინ მის კულტურას სულ სხვა სახე მიეცემა, შექმნილი შერეულ ახალ ჯიშთაგან. ხოლო რა სახე მიეცემა ერთობ კულტურას ადამიანთა, როდესაც ეს ახალი პერიოდიც განივლის, ამისი თქმა არვის ძალ-უძს: სულ სხვა ჯიშები სულ სხვა კულტურას შექმნიან, ჩანსხვაგვებულს ევროპიული ან ევროპა-ევრაზიულ. „ულტურისაგან. ევროპის ერებმა „მეზობლის წახდენის“ პოლიტი-

კით ურთი - ერთი გაასაპყრეს. გერმანული სისხლის ხალხებმა მათივე ჯიშის 15 მილიონზედ მეტი გერმანელობა ამოაწყვეტინეს და ააყრევინეს რუსებს და მათ მონათესავეთ და მისი მიწა-წყალი მის მეზობლებს მისცეს, ხოლო რუსი გერმანიის, ე.ი. ევროპის შუა - გულში დაამკვიდრეს. ამით თვისი თავიც „წაიხდინეს“. ჰხელდავენ საფრთხეს, მაგრამ ძნელად, ძლიერ ძნელად ჩანს მისი თავითგან აცდენა: უკუ - აგდებენ „აღმოსავლეთს“, — იგი კვლავ მოვა და დაექადება „დასავლეთს“ შთანთქმით, ხოლო თუ ვერ შესძლებენ მის უკუ - გდებას, კატასტროფა „დასავლეთისა“ მით უფრო ადრეა მოსალოდნელი. ორივე შემთხვევაში „აღმოსავლეთი“ სულიერად ხრწნის „დასავლეთის“ ერთა სხეულებს, დაავადებულს, დასნეულებულს. და მას ვერ უშველის ვერც დემოკრატია, ვერც სოციალიზმი, ვერც „ევროპის ერთობის“ ლადადისი, ვერც პოლიტიკა და დიპლომატია, ვერც ქრისტიანობა და ვერც სხვა რამ, და ვერც ატომისა და წყალ - მბადის ყუმბარები: ესე ყოველი „აღმოსავლეთისა“ აქვს, — საჭურველები, ზოგი უკეთ ხმარებულიც მის მიერ, ვიდრე „დასავლეთის“ მიერ. — ერთად - ერთ საშუალებად ევროპის ერთა და მათი კულტურის ხსნისა, — **თუ ეს უკვე გვიან არ არის**, — შეიძლება გახდეს გაღვიძება მათ ჯიშთა შორის სისხლის ერთობის, ნათესაობის გრძნობისა და აქეთგან სახის შენახვის საჭიროების შეგნება. ეს უნდა მოხდეს ევროპის ერთა ყველა ჯიშთა შორის, განსაკუთრებით გერმანული სისხლის ჯიშთა შორის, რაოდენადაც იგინი ჯერ არ გადაგვარებულან. ნურას ვიტყვი იმ სიბეცეზედ, რომლითაც მოისპო „რაიხი“, საუკუნეთა განმავლობაში ევროპის დამცველი „აღმოსავლეთის“ წინააღმდეგ და ამით შესაძლებელ - მყოფელი არა თუ გერმანიის ერის, არამედ მთელი დასავლეთი ევროპის კულტურის არსებობისა და ზრდისა. თვით გერმანიის სხვა და სხვა ტომებს არ აქვსთ შეგნება ერთი სისხლისა, და დღეს სამხრეთ გერმანიაში მრავალი მოიპოვება, ფრიად განათლებულიც კი, რომელსაც „ლორ - პრუსიელთა“ აღარ - ყოფნა უხარის! — ხოლო ამ სისხლის ერთობისა და ნათესაობის გრძნობის გაღვიძება და მისი შეგნების დიდ იდეურ ძალად ქცევა დიდ წინასწარმეტყველთა საქმეა, რომელნიც უნდა აღდგენ ევროპის ერთა შორის. წინასწარმეტყველთა გამოჩენა კი იშვიათად ხდება. შეიძლება

ღმერთმაც აღარ გამოგზავნოს იგინი, რათგანაც იცის ყოვლად სახიერმა, რომ მრავალი მისგან მოვლენილი მისი კაცთ - მოყვარეობით კაცთ მოძულეთ ჯვარს აცვეს. — ამასობაში კი „ევრაზიის“ ვეშაპს პირი აქვს გაღებული და ეშაადება „დასავლეთის“, მისთვის „დამპალი ლეშის“ ჩასანთქმელად!..

„ქართული ჯიში“, ზოგთაგან გადაჭარბებით ნაქები, ზოგთაგან უსინდისოდ ძაგებული, კულტურის შემოქმედ ჯიშთა შორის დაბალი ღირსებისა არ იყო. რაც მან შექმნა ძლიერ არა - ხელის - შემწყობ პირობებში, იმაზედ მეტს ბევრი სხვა ვერ შექმნიდა. — მონღოლთა შემოსევამ და ხანგრძლივმა მძლავრობამ იგი დააკნინა, შეამცირა, და წარსტაცა მას დრო და მოცალეობა კულტურული შემოქმედებისათვის. — მეხუთმეტე საუკუნითგან იწყება საქართველოს დიდ ნაწილთა სრული განადგურება, მოსპობა იქ ქართული მოსახლეობისა, ქართული ჯიშისა, განსაკუთრებით სამხრეთ საქართველოში, სადაც უმეტესად ყველა მის კუთხეთა იქმნებოდა და იზრდებოდა ქართული კულტურა. არ დასცალდა საქართველოს განეცადა ნათელი იტალიის, ერთობ დასავლეთ ევროპის „ალორძინებისა“, რომ თვით იგი მსგავსადვე ალორძინებულიყო. კლასიკური საქართველოს კულტურამ ისეთი სახე მიიღო, რომ იგი ბიზანტიის სფეროთგან უნდა გამოსრულიყო და აუცილებლად უნდა შესრულიყო დასავლეთი ევროპის სფეროში. „აღმოსავლეთმა“ ეს მისთვის შეუძლებელ ჰყო და რასაც ჩვენ ქართულ „ალორძინებას“ ვუწოდებთ, ის არ იყო ნამდვილი ალორძინება, არამედ **კიდე ერთი გვიანდელი ცდა** დაკნინებული ქართული ჯიშისა რაიმე „ქართული“ შეექმნა. ხოლო რა გვაქვს ვითარცა ნაყოფი ამ ცდისა ვარდა სულხან - საბა - ორბელიანის, დავით გურამიშვილის და ბესიკის შემოქმედებისა და სხვათა ნაღვაწისა, რაიცა დიად ფრიად მკირე იქმნებოდა იმასთან შედარებით, რასაც ქართული ჯიში შექმნიდა მეთორმეტე საუკუნის შემდეგ, რომ „აღმოსავლეთის“ რისხვა არ დატყდომოდა თავს უბედო საქართველოს! — მეცხრამეტე საუკუნეში რუსეთმა მოსპო საქართველოს სახელმწიფო და ყველა ეროვნული დაწესებულება მისი. მაგრამ ქართველმა ერმა მოისვენა აღმოსავლეთის შემოსევათაგან და ხალხის ფიზიკურ განადგურებათაგან. და მოხდა სრულიად ბუნებრივი რამ: ქა-

რთული ჯიში კვლავ გამრავლდა და გამაგრდა და მისი შემოქმედების ნაყოფი უძნელეს პირობებში ერის პოლიტიკური მოწოდების იყო მეცხრამეტე საუკუნის და შემდეგი დროის ახალი ქართული კულტურა. მარტო მწერლობა რომ ავიღოთ ამ დროისა, ის გვაძლევს წარმოდგენას ქართული ჯიშის შემოქმედებით ნიჭზედ: გრიგოლ ორბელიანი, ნიკოლოზ ბარათაშვილი, შემდეგი ილია ჭავჭავაძე, აკაკი წერეთელი, ვაჟა-ფშაველა, შემდეგ გრიგოლ რობაქიძე... ეს სიტყვის დიდ მოქმედთა ისეთი რიგია, რომლით წარდგომა დიდ კულტურულ ერთა წინაშეც საქართველოს ამაყად შეუძლია. — ხოლო დღეს ქართველი ერი უარეს მდგომარეობაშია ვიდრე იყო წინათ აღმოსავლეთის მძლავრობის დროს, — იგი ვეშაპის მიერ არის შთანთქმული. და თუ ოდესმე მას ეღიბა რაიმე „სასწაულით“ მისი გაუმადლარი მუცლითგან გამოსლვა, მისი მომავალი შემოქმედება იმდენად იქმნება შესაძლებელი და ნაყოფიერი, რაოდენადაც დარჩება მის მიწაზედ ქართველთა მოსახლეობა და ქართული ჯიში მრთელი, მაგარი, არა დაკნინებული და შემცივებული. —

და ყოველი კულტურული ერის წიაღში შეგვიძლია ვიხილოთ განსაკუთრებული ჯიში, ყოველთვის ნარევი, რომელიც ჰქმნის განსახლდურულ პირობებში და გარემოცულობაში მის კულ-

ტურას. მოისპობა ეს ჯიში მისი ფიზიკური განადგურებით ან მისი გადაგვარებით სხვა და სხვა მიზეზთა გამო, მოისპობა შემოქმედებაც ერისა. დაკნინდება და შემცივდება ჯიში, დაკნინდება და დაეცემა კულტურაც ერისა, — ერი დიდს ველარას შექმნის: რა გვაქვს დანატოვარი „დიდი“ მაგ. ბიზანტიისაგან გარდა ჰაგია-სოფიისა და „კორპუს იურის“-ისა, ან „მართლ-მადიდებლობისა“?... — ერში არსებული ჯიშია აგრეთვე, სხვა ერთა კულტურას რომ ითვისებს და გარდაქმნის ეროვნულად და შემდეგ სხვა ერთაც, თვით მათაც, ვისგანაც მას რაიმე შეუთვისებია, აძლევს მეტსაც, ვიდრე მათგან მიუღია. ხოლო ისეთნი ერნიც არიან, რომელნიც ვერც თვით ჰქმნიან თავისებურ კულტურას და სხვათ ვერაფერს მისცემენ ღირებულების მქონეს, და ვერც სხვათაგან შეთვისებულს გარდაქმნიან ეროვნულად, ვერავითარ პირობებში და ვერავითარ გარემოცულობაში, რათგანაც მათ წიაღში არ მოიპოება შემოქმედებითი ნიჭის მქონე ჯიში. საბედნიეროდ რიცხვი ასეთ ერთა მცირეა, ხოლო საუბედუროდ ვნება მათგან მიყენებული ადამიანთა კულტურისათვის, სხვა, შემოქმედებითი ნიჭის მქონე ერთა განადგურებით, ხშირად დიდი ყოფილა, არის დღესაც და იქმნება მუდამ...

მ. წერეთელი

ლ რ ც ვ ა

(ჩემს ძვირფას პ.შ.)

2

„თანამედროვე მომენტი კაცობრიობის ისტორიისა მთელი მისი მატერიალური სიმდიდრით, სულისა და მისი მისწრაფების თვალსაზრისით, წარმოადგენს მწუხარე უდაბნოს და სხვას არაფერს. ეს დღევანდელი ხანა დიდად მნიშვნელოვანია და ყველა უკიდურესი შედეგები აგნოსტიციზმისა თავს იჩენენ საზოგადოებრიობის დაშლაში და დანგრევაში; საჭიროა ან მთავარი ორგანიული ჭეშმარიტების აღდგენა მის ურყევ საფუძვლებზედ, ან საბოლოოდ მატერიალიზმისა და ანარქიის უფსკრულში გადავარდნა.

მეცნიარებამ და სარწმუნოებამ, ამ ორმა მუდმივმა დამცველმა და შემნახველმა ცივილიზა-

ციისა, დაჰკარგეს მათი უდიდესი მაგიური ნიჭი, ნიჭი ადამიანთა სულის აღზრდისა. ინდოეთის და ეგვიპტის ტაძრებმა წარმოშვეს ყველაზედ დიდნი ბრძენნი დედამიწისა, საბერძნეთისამ — გმირები და პოეტები. ქრისტეს მოციქულებმა, ამ უდიდესმა მოწამეებმა, შესაძლებელ ჰყვეს გაჩენა ათასობით თავგანწირულთა და წამებულთა უმაღლესი იდეალისათვის. საშუალო საუკუნეთა ეკლესიამ, მიუხედავად მისი პირველყოფილი თეოლოგიისა, შესძლო წარმოეშვა წმიდანები და გმირები, — მხოლოდ იმიტომ, რომ მას ჰქონდა რწმენა და კიდე იმიტომ, რომ დროგამოშვებით ქრისტეს სული ტრიალებდა მასში. დღეს კი

არც ეკლესიას, რომელიც ჩაკეტილია თავის დოგმებში, არც მეცნიერებას, რომელიც დატყვევებულია მატერიაში, არ შეუძლიათ შექმნან სრულყოფილი ადამიანი. ადამიანთა სულის ფორმაციის ხელოვნება დაკარგულია ჩვენ საუკუნეში და იგი აღდგება მხოლოდ მაშინ, როდესაც მეცნიერება და სარწმუნოება, გადაღუბლულნი ცოცხალ ძალად, შეთანხმებულად დაიწყებენ მუშაობას კაცობრიობის დასახსნელად და მის საკეთილდღეოდ. ამისათვის მეცნიერებას არ დასჭირდება შეცვალოს თავისი მეთოდები. მას მოუხდება მხოლოდ გაფართოება მისი დარგისა. სარწმუნოებასაც არ დასჭირდება უარყოფა მისი ტრადიციებისა, მან უნდა შეიცნოს მარტო ამ ტრადიციების წარმოშობა, მათი სული და ნამდვილი დანიშნულება... ხელოვნება ცხოვრებისა და შემოქმედებისა შეიძლება აღორძინდეს მხოლოდ მაშინ, როდესაც მეცნიერება, სარწმუნოება და საზოგადოებრიობა შედუღდებიან ერთ ჰარმონიულ ერთეულში,“ სწერს ედ. შიურე თავის წიგნში: « Les Grands Initiés ».

უდიდესნი ბრძენნი მსოფლიოსი: რამა კრიშნა, ბუდა, ჰერმესი, მოსე, ორფეოსი, პითაგორას, და მასწავლებელთა მასწავლებელი ეესო ქრისტე, ძე ღვთისა, იყვნენ კაცობრიობის აღმზრდელნი, კოსმოსის საიდუმლოებათა საიდუმლოების მფლობელნი და გზის მაჩვენებელნი უმაღლესი ჭეშმარიტებისაკენ, სადაც სუფევს უზენაესი ჰარმონია, რომელიც ერთია და უცვლელი, ხოლო როგორც პითაგორას ამბობს, სხვადასხვა სახელს ატარებს იმიტომ, რომ ადამიანი ცდილობს მისწვდეს ღვთაებას თავისი საკუთარი განსაზღვრული პრიზმის საშუალებით.

ამ წინამძღოლთ და მოციქულთ ჰქონდათ ის ნიჭი ადამიანთა სულის ფორმაციისა, რომლის დაკარგვაზედ ზემოთ ლაპარაკობს ედ. შიურე და რომლის მიწვდომა შეიძლებოდა დიდი მუშაობით, მისტიკების გავლით, მედიტაციით და უმთავრესად ლოცვით, ე.ი. სულის ღვთაებასთან შეერთებით და მასთან საუბრით.

უაღრესად საინტერესოა ეგვიპტის, საბერძნეთის და სხვა მისტიკების შესწავლა, სადაც ლოცვას დიდი ადგილი ჰქონდა განკუთვნილი, მაგრამ ეს ცალკე საკითხია და ჩემი წერილის საგანს არ შეადგენს. მე ვეხები ლოცვას, როგორც ცალკე ფენომენს, მის სხვა და სხვა ფორმებს, მის ხასიათს, ძალას და მნიშვნელობას.

ლოცვა თანდაყოლილი მოთხოვნილებაა ადამინის სულისა, ხოლო მისი ხასიათი და შინაარსი სხვა და სხვა იყო და იცვლებოდა დროთა განმავლობაში. განვითარების ყველაზედ დაბალ საფეხურზე, მაგ. ველურებისათვის, ლოცვა იგივე იყო, რაც ჯადოსნობა. აფრიკის ველურები სთხოვდნენ მათ ღმერთებს — ფეტიშებს — მათი სურვილის აღსრულებას. თუ ღმერთები არ შესრულებდნენ თხოვნას, ველურები სჯიდნენ მათ.

ტიბეტში არსებობდა სპეციალური მანქანა ლოცვისათვის. ეს იყო ბორბალი, რომელზედაც ლოცვის ტექსტი იყო წარწერილი. ვისაც ლოცვა სურდა, მივიდოდა და ბორბალს დაატრიალებდა ქარისა ან წყლის საშუალებით.

ჰიმალაის მთების კალთებში ცხოვრობს ერთი ძველი ინდოელების ველური ტომი, კონსებად წოდებული. მგზავრებს მოუხმენიათ ამ ტომის მეტად მარტივი, მაგრამ უაღრესად ბრძნული ლოცვა: „ღმერთო, ჩვენ არ ვიცით რა არის ჩვენთვის კარგი, შენ კი იცი ეს, — ამიტომ მოგმართავთ და ვლოცულობთ.“

ამერიკაში, ატტეკების დანგრეულ ტაძრებზედ და სასახლეებზედ შეხვდებით ასეთ ორიგინალურ წარწერას: „ღმერთო მოწყალეო, დეე, განგვათავისუფლოს ბოროტებისაგან და სიგიჟისაგან იმ სასჯელმა, რომელიც შენ მოგვივლინე.“

ყველაზედ პრიმიტიულ რელიგიად ზოგიერთი სოციოლოგები და ისტორიკოსები თვლიან ტოტემიზმს, რომელიც გავრცელებული იყო ავსტრალიაში და ამერიკის ინდოელებში. როგორც ვიცით, ტოტემი არის ადამიანთა ერთი ტომის მიერ წმიდანად, —სიმბოლოდ მიჩნეული საგანი: ცხოველი, მცენარე, ფრინველი ან სხვა. ამ ანონიმურ, უპიროვნო ძალას, მატერიალური სახით წარმოსახულს, რომელიც ყოველ საგანშია ნაწილობრივ, მაგრამ არც ერთში მთლიანად, აღმერთებდნენ და თავყანს სცემდნენ აღნიშნული ტომის წევრები. ეს თავყანისცემა შეიცავდა მთელ რიგს რიტუალებისა. დავასახელებ აქ ერთ დიდ დღესასწაულს, რომელსაც ეწოდებოდა „ინტიჩიუმა.“ ამ დღეს საზოგადოების წევრნი, ტიტველნი, რათგან ტანისამოსი უწმინდურად ითვლებოდა, იკრიბებოდნენ დანიშნულ ადგილას, სადაც ქვები და კლდეები მათთვის განასახიერებდნენ ტოტემებად წარმოდგენილ წინაპრებს. სხვა და სხვა წესის შესრულებით, ჩუმი მიმართვით, ლოცვით ისინი თხოულობდნენ ტოტემად მიჩნეული არსებ-

ის უხვად გამრავლებას. შემდეგ რამოდენიმე რიტუალს შეასრულებდნ და საბოლოოდ განწმენდილნი წმიდა ცხოველს შესწირავდნ. მერმე შეწირულს მოუჯდებოდნ და მოკლე ლოცვის შემდეგ ერთად შესჭამდნ. ამ აქტით ისინი ეზიარებოდნ წმიდა ცხოველში განხორციელებულ ღვთაებრივ პრინციპს და შეუერთდებოდნ მას. სხვათა შორის, აქ მოცემულია, რობერტსონ სმიტის აზრით, ელემენტარულ ფორმებში მთავარი პრინციპები იმ დიდი რელიგიური დაწესებულებისა, რომელიც გახდა შემდეგ მთავარ საფუძვლად უმაღლეს რელიგიათა პოზიტიური კულტისა, — სამსხვერპლო დაწესებულებად.

ტოტემიზმის კულტი გვამცნობს ლოცვის კიდევ ერთ მაგალითს: როდესაც ოჯახის უფროსს სურდა რომელიმე ცხოველის ჯიშის გამრავლება, ის მიბაძვით შეითვისებდა ამ ცხოველის ხმას და მას იმეორებდა განუწყვეტლივ მთელი ღამის განმავლობაში. როდესაც დაიღლებოდა, მას რომელიმე წევრი ოჯახისა შესცვლიდა და დასვენების შემდეგ იგი ისევ განაგრძობდა ამ უცნაურ ლოცვას.

ავსტრალიაში ცნობილი იყო აგრეთვე ერთი რელიგიური ცერემონია საიდუმლოთა განდობილთათვის, რომელზედაც დასწრება შეეძლო უბრალო ხალხსაც, ქალებსაც. ასეთი ცერემონიები იწყებდნ აუწყურელ ენთუზიაზმს. მონაწილენი ცეკვავდნ, ყვიროდნ, მღეროდნ, ლოცულობდნ და ლოცვით პრიმიტიული ადამიანი უკავშირდებოდა არაჩვეულებრივ უხეზაეს ძალებს, რომლებსაც იგი უმაღლეს ექსტაზამდე აყავდა, რის შემდეგ მას შეეძლო წმიდა არსებათა, — ტოტემთა სამყაროში თავისუფლად შესვლა.

უდიდესი ადგილი ეკავა ლოცვას ინდოეთში. ინდოეთის საღვთო წიგნები, — ვედები (ვედა—ცოდნა) შეადგენენ უმდიდრეს კრებულს საგალობელ - ლოცვათა. უნდა აღინიშნოს, რომ თანამედროვე მკვლევართა მიერ ვედები მიჩნეულია წყაროდ ანტიური არიული რელიგიისა და ყველა ინდო - ევროპიული მითებისა.

საღვთო წიგნთაგან, რომელთა რიცხვი ინდოეთში ასამდე ახწევს, უძველესად და უმნიშვნელოვანესად ითვლებოდა რიგ - ვედა, რომელიც შეიცავს 1027 საგალობელ - ლოცვას. რიგ - ვედა წარმოადგენს უძველეს ბიბლიას კაცობრიობისა.

რიგ - ვედას შემდეგ ცნობილია იადჟურ - ვე-

და, რომელიც ეხება ქურუმობის და მსხვერპლის შეწირვის წესებს. მისი მთავარი თემაა საეკლესიო მექანიზმი: ფორმალიზმი, რიტუალი და ცერემონიალი.

მესამე წიგნი, რომელსაც უწოდებენ საგალობელ - სალოცავების ვედას, არის სამა - ვედა, რომელშიც გარდა უამრავი ჰიმნებისა და ლოცვებისა, ლექსებისა და მელოდიებისა, ჩამოთვლილია სხვა და სხვა მართლ - მორწმუნებრივი დღადისი, რომელიც მიღებული იყო აგრეთვე შემდეგ ქრისტიანების მიერ ლოცვებისა და ქადაგების დროს, როგორც მაგ.: „ამინ“, „დიდება შენდა უფალო“ და სხვა.

ახტარვა - ვედა არის მეოთხე წიგნი, რომელსაც ეწოდება ფსიქიურ ძალთა ვედა, რათგან მასში დაწვრილებით მოცემულია სხვა და სხვა მეთოდები, რომელთა საშუალებით შესაძლებელია არა - ბუნებრივ თვისებათა შეძენა და განვითარება. აქ მოთხრობილია ამ ძალთა გამოყენება, როგორც უმაღლესი ისე დაბალი მიზნებისათვის, როგორც ჯადოსნობა და შავი მაგია. ახტარვა - ვედაში შედის ოცი წიგნი, სადაც მოცემულია უამრავი რეცეპტები და ფორმულები დალოცვისა, ჩაქმისა, წყევლისა, მისნობისა, ჯადოსნობისა და სულთა გამოწვევისა. ინდოეთის საღვთო წიგნების დასასრულს, ან ვედების ბოლოს ეწოდება „უპანიშად“ (სულის ხსნის სწავლა), რომელიც წარმოადგენს თეოლოგიურ, ფილოსოფიურ და მეტაფიზიკურ განხილვას ვედებისა. „უპანიშადი“ შეიცავს ლოცვების შესანიშნავ ნიმუშებს. თავის რელიგიის ისტორიის სახელმძღვანელოში ზოედერბლომი სწერს: „უპანიშადში არიან მოცემულნი უდიდესნი სიტყვანი, რომელნიც კი ინდოეთს ოდესმე წარმოუთქვამს. უპანიშადიდან ბერავს წმიდა და ცოცხალი ჰაერი, რომელმაც სულნი აღადგინა და მათ მისცა საშუალება უფრო თავისუფალი ფშინვისა. დღესაც ათასი და ათასი ინდოელი იწყებს დღეს უპანიშადის რომელიმე ნაწილის მედიტაციით და ლოცვით. მათმა სიტყვებმა, შესახებ გონის დაწყნარებისა, სულის თავისუფლებისა და სიმშვიდისა, გამოძახილი ჰპოვეს დასავლეთშიც. შობენჰაუერი სწერს: „ვედების კითხვა არის ყველაზედ სასარგებლო და დამაჯერებელი მთელ მსოფლიოში... ეს კითხვა იყო ნუგეში ჩემი ცხოვრებისა და ის გამამაგრებს სიკვდილის ჟამსაც.“

ვერც ერთი პოეზია ვერ მისწვდება იმ სიმაღ-

ლეს და აზროვნების სიფაქიზეს და სიფართოვეს, რომელიც ახასიათებს ვედების საგალობელ ლოცვებს. ისინი არიან გამსჭვალულნი ბუნების ღვთაებრიობის გრძობით და ამავე დროს ატარებენ იმ უხილავ ძალას, რომელიც ახლავს და განაგებს ხილულ სამყაროს. მათში განხორციელებულია უმადლესი მთლიანობა. ყველაფერი მოთავსებულია ერთ ჰარმონიაში.

რა შეიძლება იყოს უფრო მარტივი და თან უფრო დიადი ქვემოთ მოცემულ სურათისა, რომელშიც შეერთებულნი არიან ღრმა ნატურალიზმი და ტრანსცედენტური სულიერობა: განთიადზედ ოჯახის უფროსი დგება მიწიდან აღმართულ სამსხვერპლს წინაშე, რომელზედაც ანთია ორი გამხმარი ხისაგან მოკიდებული ცეცხლი. ამ დროს ოჯახის უფროსი არის ერთსა და იმავე დროს მამა, წმიდა მსახური და უფალი მსხვერპლის შეწირვისა. განთიადისას, როდესაც მზე გამოჩნდება, როგორც დაბანილი და თეთრ თოვლისებრ მოსასხამში გახვეული ქალი, ოჯახის უფროსი წარმოსთქვამს ლოცვას, მიმართავს რა განთიადს (უხსა), მზეს (სავიტრი) და სიცოცხლის სულს (ასური). ამ დროს დედა და შვილები ასხამენ ასკლეპის მცენარისაგან დამზადებულ სითხეს, სომას (ძველი ღმერთების ნექტარი, ინდოეთის მცენარე) ცეცხლში („აგნი“) და აღმართულ ალს მიაქვს უხილავ ღმერთებთან განწმენილი ლოცვა, წარმოთქმული პატრიარქისა და ოჯახის უფროსის მიერ.

ვედების პოეტისათვის ბუნება გამჭვირვალე

ფარდაა, რომლის იქით ცხოვრობენ გამოუცნობი ღვთაებრივი ძალები. ამ ძალებს უმღერის ის, მათ მიმართავს ლოცვით: „ო, აგნი, ღვთაებრივო ცეცხლო! ცეცხლო გამწმედლო, რომელსაც გძინავს ხეში და აღიმართები ბრწყინვალე ალად საკურთხევლიდან, შენ, გულო მსხვერპლის შეწირვისა, შენ, ლოცვის გაბედულო ფრენავ, — ღვთაებრივო ცეცხლო, მალულო ყველაფერში და შენვე დიდებული სულო მზისაო.“

ვედებს სწამდათ სულის უკვდავება და მათმა სწავლამ, სულის ინკარნაციის შესახებ, აღასრულა უდიდესი როლი დიდ რელიგიებში, მისტიკურებში, პითაგორას და პლატონის ფილოსოფიაში. ინდოთა სწავლით: „ადამიანში არის უკვდავი ნაწილი. აგნი! შენი სხივებით უნდა გაათბოს ის. შენი ცეცხლით უნდა გააღვივოს ის!“

ვედები აქცევენ უპირველეს ყურადღებას ლოცვას მსხვერპლის შეწირვის დროს. ვედების ქურუმების აზრით, **ასური**, უხილავი სული, და **პიტრისი**, სული წინაპრისა, სავსებით რეალურად ღებულობდენ მონაწილეობას მსხვერპლის შეწირვის დროს, დაჯდებოდენ რა ბალახზედ სამსხვერპლოს ირგვლივ. მათი მიზიდვა და გამოწვევა ხდებოდა ცეცხლის თაყვანისცემით და ლოცვით.

ლოცვის კულტი იმდენად ძლიერი იყო ინდოეთში, რომ იქ ლოცვიდან შექმნეს ქალ - ღმერთი **ბრამანასპატ**.

ნინო სალია

(გაგრძელება შემდეგ №-ში)

ქართვლთა სამოციქულო ღვაწლი კავკასიის გადაღმა

ნიკოლოზ მისტიკოსის წერილები ჩვენ მიერ ბერძნულიდან ქართულად გადმოღებული.

3

1. გვ. 111, სვ. 241-244. წერილი მე-51-ე, აფხაზთა მეფე ბაგრატისადმი, 902 წლის ახლოს:

„მის დიდებულებას აფხაზთა ხელმწიფეს. შენი ღვთის - მოყვარეობა და ზნე - ტკბილობა სიყვარულს ბადებს ჩვენს გულში, ჰოი ღვთის კაცო. ამიტომ არის, რომ თვითონ ჩვენ პირველნი გეხმაურებით ამ წერილით და თითქოს აწმყონი, როგორც ჩვენს საკუთარს შვილს გახვევით და მამობრივი ამბორით გესალმებით. ხოლო შენს ღვთისმოყვარებას ცხად ყოფს შენივე ღვთივ -

აღტყინებული მისწრაფება, რომელი თავს იდევს და რომელსაც იჩენ ალთა ერის სახსენლად და ჭეშმარიტებაში გასაწვრთნელად; ვინაითგან სხვა და სხვა გარემოებით გვეუწყა შენი ბრწყინვალე ღვაწლი: თუ რა ფრიად ღვთისნიერი ღვაწლი იქისრე ალანთა მთავრის და ყველა მათ განსანათლებლად, რომელნიც მასთან ერთად ღირს იქმნენ ნათლის ღებისა.

შენი კეთილზნეობის და ქველმოქმედების სხვა ნიშანი და სხვა მოწამე რაღა საქმბნელია, როდევ-

ლაფერში ხელის შეწყობა, რომელიც, ცხადია, დაუზარებლად უჩვენე ღვთისმოყვარე ეპისკოპოსს, ჩვენს შვილსა. ამისთვის ვევედრებით მას, ვისაც ძალუძს ასწილად მიაგოს როგორც ამ ქვეყნად ისე იმ ქვეყნად, რათა მისი წყალობის სიმდიდრისამებრ აქვე აღვაგოს შენ თავისი მადლით, დაგიცვას ყოველივე ბოროტისაგან და კაცთა მუხთალ საქმეთაგან, საუკუნო ცხოვრებაში კი ჩაგრიცხოს შენ მის მოყვარეთა შორის: მათ შორის, რომელნიც მის მსახურთა მოდასენი იმყოფებიან. ხოლო ღვთისმოყვარე მთავარეპისკოპოსი თუ ახლაც შეძლებისამებრ რაიმე ნუგეშინის ცემას ნახავს შენი სათნოებისაგან, ესეც პირველს შენს სიკეთეს დაემატება, შვილო, და უხვი ღმერთი მრავალ სასყიდელს მოგაგებს მის სახაცვლოდ.

2. გვ. 111, სვ. 236, წერილი მე-46-ე, აფხაზთა მეფე კოსტანტინესადმი, 906-907 წ.:

„ჩვენს ბრწყინვალეს და საყვარელ შვილს, აფხაზეთის დიდებულს მთავარს.

შვილო ნეტარი მამა შენის მიცვალება ჯეროვნად ვიგლოვეთ. მსგავსადვე თვალ წინ დავიყენეთ როგორც შენი დათუთქული გულის, ისე ყველა მათი მწუხარება, რომელნიც თავისი სიყვარულით შეემსჯვალა იმ სათნოებით აღსავსე ადამიანს, როგორც იყო მამა შენი, ყოველთა მიერ ქებული და დიდებული.

ხოლო მწუხარება ჩვენი იმან შეგვიმსუბუქა, რომ ღვთის განგებამ სათნო იჩინა მიველო შენ, მისი თესლის კეშმარიტს ყლორტს და ნაყოფს, მამის მთავრობა და ხელისუფლება და მით შენს ერს მინიჭებოდი, ვითარცა ხატი ერთი, სახილველად მის მაგიერ, რომელიც განეშორა ამ წუთისოფლის ამაოებას. აი რამ შეგვიმსუბუქა ჩვენ მწუხარება და გვაიძულა ღვთისათვის მადლი გვეთქვა. ამისთვის ვმადლობთ ღმერთსა და ვევედრებით მის სახიერებას, არ მოგაკლდეს მამის სათნოება, პირიქით, რათა მას აღემატო და შენს ქვეშევრდომებს ისეთ მამად და ხელმწიფედ მოევილინო, რომ საქმით გაამართლო ღვთისაგან შენი არჩევა, ამ სახის ქცევით და სიკეთით უფრო გაანეტარო მამა შენი და თვითონ შენც დაიმკვიდრო ჯერ ამ წუთისოფელს სამარადისო სახელი და მერმე იმ ქვეყნად უკვდავი პატივი, შვება და დიდება.

ძღვნად გამოგიგზავნეთ **სამოხელი**. შვილო,

აღანთა მთავარეპისკოპოსზე არაფერს მოგწერ. როგორც გონიერმა და ბრძენმა, შენ თავად უწყი მისი საქმე, რომელიც შეეხება კაცთა ხსნას და ღვთის მალალი სახელის დიდებას. ვიცი, იმ სასყიდლისათვის, რომელიც ღმერთმა თავის მეგობრებს განუშხადა, თვინიერ ჩემი წერილისაც ყოველ გვარად ხელს განუშრთავ მთავარეპისკოპოსს, გაიზიარებ კიდევ მის ღვაწლსა და წაღიერად მიაწოდებ მას, რაც საცხოვრებლად საჭირო და სარგოა თავის ერში ყოფნისას, თუ უცხოებაში მოგზაურობის დროს, ღმერთს რა შენთვის შეძლება მოუმადლებია და ამ ავლა - დიდების უფრო მეტი სიუხვით დაჯილდოებულ იქმნები ჭირვეულთა შესაწევნელად.“

3. გვ. 111, სვ. 389, წერილი მე-162-ე, აფხაზთა მეფე გიორგისადმი (924-925 წ.).

„აფხაზეთის მთავარს გიორგის 1).

კეთილშობილო კაცო, ისინი, რომელნიც ღმერთმა სხვებს მთავრებად დაუდგინა, რავდენადაც ამით განირჩევიან დანარჩენთაგან, ვინაითგან არა მარტო ხორციელი კეთილშობილებით უნდა მოიმალოდნენ, არამედ უფრო მეტად სულიერი შარავენდელით უნდა იყვნენ იგინი შემკობილნი.

ხოლო ვიუწყეთ დიდი სიხარულით, შვილო, რომ შენც ასეთი ბრძანებულხარ და ვითხოვთ ღვთისაგან, რომელიც მიზეზია ყოველივე კეთილისა, რათა მან უფრო და უფრო განგაშვენოს ასეთი კეთილშობილი ქცევით, შენს სიცოცხლეშივე გამოგაჩინოს როგორც ბრწყინვალე მაგალითი სახელმწიფო უფლებისა და, რა ამ წუთისოფლით გახვალ, ღირს ჰყოს შენი მოქალაქენი, რომ თვალი მიაპყრონ შენს მეფურ სათნოებას და მით ეწივნენ შენს, მათი მამის, სიკეთეს და სვე - ბედნიერებას.

ხოლო ბულარის შესახებ, რაზედაც მომწერე, არ ვიცი რა ღვთის რისხვით გრძელდება მტრობა ბოროტი და ჯერედ შუა ვერ ჩამომდგარა მშვიდობა სახიერი. შენ კი, შვილო ჩემო, როგორც შეშვენის მეფურ 2) დიდებას და ბრწყინ-

1) ერთგან შეცდომით გრიგორია, გიორგის მაგიერ მოცემული.

2) აქ კი ნამდვილად „მეფური“ — „ბასილიკის“ არის ნახმარი, ალბად აფხაზთა მეფის გულის მოსაგებად.

საც საამისოდ დიად კმარა ის სტუმართ-მოყვარეობა, მზრუნველობა და შეძლებისამებრ ყვევალებას, შეგვიანხე გულწრფელი მეგობრობა, დაიცავ თანამოსანგრის სული და, თუ საჭიროებამ მოგიწოდა, ვითარცა გულუხვმა და კეთილ-

მცნობელმა მეგობარმა, თხოვნა აღგვისრულე ყოველნაირად, რათა ამითაც ცხად იქმნეს შენი სათნობა და მეგობრული ერთგულება“.

მ. თარხნიშვილი

„მივცით — ღმერთს ღვთისა და კმისარს კმისრისა.“

კარგა ხანია და განსაკუთრებით ამ ბოლო წლებში ფეხს იდგამს და მეფდება ნელინელ, აქაც ემიგრაციაში და იქაც საქართველოში ტენდენციური შეფასება ამა თუ იმ ქართველ დიდი მწერლის და მისი შემოქმედების.

ერთია ყოველი ქართველისათვის აქაც და იქაც უდავოდ და უყოყმანოდ მიღებული: შოთა რუსთაველი არის საქართველოს პოეზიის მზე და მისი უდიდესი ქურუმი. დანარჩენებზე კი დიდი გასხვავებაა მათ შეფასებაში. ზოგიერთ ჩვენი კლასიკოსის შემოქმედება ან მეტად გაზვიადებულია, ან კიდევ უსამართლოდ მიჩქმალულ მიმალული და დაუმსახურებლად სხვა მის წინ წამოყენებული.

რადგანაც ადამიანის აზროვნება და ემოციები არ არიან მკვდარი, ცივი ლითონის საზომი, არამედ სისხლით და გულის ცეცხლით გამთბარი განცდები: ამიტომ ეს მოვლენა ჩვეულებრივ მკითხველისათვის ბუნებრივიცაა და გასაგებიც და ამისთვის მას ვერც ვერავინ პასუხს აგებინებს და ვერც საჯაროდ დაუწუნებს მას, თავის ინდივიდუალურ, სუბიექტურ შეხედულებას.

მაგრამ როცა ე.წ. ქართული ლიტერატურის კრიტიკოსები იქ საქართველოში, და აქ ემიგრაციაში რომელიმე პოლიტიკური მოღვაწე, თავის შეხედულების გასამართლებლად წინ აყენებს რომელიმე მწერალს მეორეზე გაცილებით დიდზე და დიადზე, ეს კი მეტად საწყენია.

აქედან მხოლოდ ერთი დასკვნის გაკეთება შეიძლება: უვიცობა ან ტენდენციურობა. მაგრამ ეს მოვლენა არ ახასიათებს მართა საქართველოს და მის მწერლობას. ასეთი რამ მომხდარა და ხდება დღესაც ყველგან. აქ როლს თამაშობს საზოგადოებრივი აზრის შეცვლა, სოციალურ — მორალური, და რაც მთავარია, პოლიტიკურ მდგომარეობის გარდაქმნა. მხოლოდ გენიოსები და უნივერსალურ დიმენსიის მწერლები არიან დაზღვეულნი ასეთ მოვლენებიდან.

მაგრამ ამ მიზეზების გარჩევა მოითხოვდა დიდ შრომას და მრავალ წერილს, რაც ჩვენ მიზანს ეხლა არ შეადგენს, და დავკმაყოფილდეთ რამოდენიმე ანალოგიით საქართველოს და უცხოთა ლიტერატურიდან.

ავიღოთ გერმანიის პოეზია, ლიტერატურა და მისი საუკეთესო წარმომადგენელნი. დიდი გოეტეს სახელმა საესებით ჩრდილში ჩააყენა და სრულებით დაუმსახურებლად დაჩაგრა (ეს ჰქმნა არა გოეტემ, არამედ ე.წ. მაშინდელმა გერმანიის კრიტიკოსებმა) მეტად დიდი და ბევრ რამეში თვით გოეტეზე არა ნაკლები ფრ. ჰოლდერლინი. ამავე გოეტეს სახელის მიზეზით, სიცოცხლეში ვერ დაიმსახურა ფრ. შილერმა ის სახელი, რაც მას შეეფერებოდა. ამავე დროს, რატომ არ ვიცი, უან პაულს, (ფსევდონიმი — რინტერის) სრულებით დაუმსახურებლად თვით გოეტეზე ნაკლები სახელი არ ჰქონია. (ახლა აღარ აქვს და ჰოლდერლინიც და თვით ჰაინეც მასზე წინ არიან დაყენებული).

გერმანელ უდიდეს ლირიკოსს და ლექსის ოსტატს — რაინერ მარია რილკეს, რომ კიდევ როდენის და ტოლსტოის ავტორიტეტი არ დახმარებოდა, (იცნობდა ორივეს კარგად. ისინიც მას მეტად აფასებდენ. როდენტან მუშაობდა პარიზში მის ატელიეში, ტოლსტოი ინახულა რამოდენიმეჯერ „იასნაია პოლიანაში“) მას გერმანიაში ბევრი არავინ აფასებდა, მაშინ როცა გერმანიის სტუდენტობას და ინტელიგენციას, ულანდის, კოერნერის, გოებელის და სხვათა, მეორე და მესამე ხარისხის პოეტების სახელები, პირზედაც ეკრათ და გულშიდაც ეღვათ.

ასეთი ანალოგიების მოყვანა შეიძლება ყველა მდიდარ ლიტერატურის მქონე ერებიდან. ბოლშევიკებმა გაბერეს გუდასავით მაქსიმ გორკი და ამავე დროს, ისეთი სუფთა კალმის და დიდი სახეების მხატვარი, როგორც ტურგენევი, ან კიდევ ისეთი მგრძნობიარე ლირიკოსი, როგორც ეს-

ენინი, მიჩქმალეს და დიდი ხნით სულ აკრძალულიც იყო. (ეხლა მგონია ისევ აღადგინეს. მაგრამ ამას რალა ფასი აქვს? საქართველოში ჩვენი დროის უდიდესი და უნიჭიერესი მწერლები: მიხ. ჯავახიშვილი, პაოლო იაშვილი, ტიცციან ტაბიძე და სხ.ჯერ დახვრიტეს, ეხლა ეს დანაშაული ბერიას დააბრალეს და ისევ ვითომ „გააცოცხლეს“). დასაწყისში ბოლშევიკებს არც პუშკინის ბევრი „სამოდერჯავნიკული“ ლექსები მოსწონდათ, მაგრამ მას ვერ მოერიენ. როგორც არ უნდა ვიყოთ რუსეთის ხალხთან განწყობილი, არ შეიძლება რომ პუშკინის სახელი პატივით არ ვახსენოთ.

რაც შეეხება ჩვენ მწერლებს, როგორც ზევითაც ვამბობ, ყველა ქართველი, ყველგან რუსთაველს აღიარებს უდიდესად და ეს გასაგებიც არის. საქართველოს მისი ბადალი დღემდე ვერ შეუქმნია, და მასთან შედარების ღირსნი, ანუ ასე ვთქვათ, მისი ცალი და მეტოლე, ჯერ არ გვყავს.

მაგრამ ახლად აიწყეს ადგილების განაწილება“ და რუსთაველის მომდევნოთა დახარისხება და დასახელება.

საქართველოში, ჯერ ვაჟა - ფშაველა აიყვანეს ცამდე. ეხლა ისევ ძირს დაუშვეს და ამ მეორე ომის შემდეგ სულ დ. გურამიშვილზეა ლაპარაკი გაბმით. ზოგიერთები პირდაპირ ასახელებენ დ. გურამიშვილს შოთას შემდეგ პირველ ადგილზე და მომდევნო მეორე ადგილს კი ნიკ. ბარათაშვილს აძლევენ.

მსურს შევეკითხო ამ უცნაურ „დამხარისხებლებს,“ — პოეზიის რომელი საზომი ან კრიტერიუმი გამოიყენეს ამ „მიუდგომელ“ დახარისხებაში თვინიერ საკუთარ ჟინისა და თავნებობისა?

პოეზიის რომელ ნამდვილ მცოდნეს მოუვიდა თავში ასეთი აზრი, რომ დ. გურამიშვილი ან ნიკ. ბარათაშვილი მაღლა დგანან სხვა დანარჩენებზე და რუსთაველის შემდეგ პირველი ადგილი მათ უნდა დავეუთმოთ?

საერთოდ მწერლების „დახარისხება“ და მათ შორის „ადგილების განაწილება“ მეტად სათუთი და ძნელი საქმეა.

ვიტყვი მხოლოდ შემდეგს: გურამიშვილის ან ნ.ბარათაშვილის აკაკიზე წინ დაყენება პირდაპირ შეუძლებელია. ეს მოსაზრება ბარათაშვილის ან გურამიშვილის დამსახურებას და ნიჭს სრულებით არ ამცირებს. ისინი იყვნენ მეტად ნიჭიერი მგონები. გაამდიდრეს ქართული პოეზია, აამაღლეს ქართული შაირი, გააფართოეს აზროვნების სფერო, მაგრამ აკაკი სულ სხვაა. მან პირველმა რუსთაველის შემდეგ მიაგნო მთლიან საქართველოს გულს და მის სიმებს ისეთი ჯადოსნური ხელი შეახო, რომ ჯერ ასეთი მძაფრი და ტკბილი სიმფონია შოთას შემდეგ ქართველის ყურს აღარ სმენია. არც ერთ მწერალს შოთას შემდეგ აკაკის მსგავსად არ შეურხევია მთლიან ქართველი ხალხის გული. ეს არის ლიტერატურული და ისტორიული სიმართლე.

ბოლოს და ბოლოს ყველას თავისი გემოვნება აქვს. ხოლო როცა ვინმე მაინც თავს მოწოდებულად სთვლის ასეთი „დახარისხება“ გააკეთოს, მაშინ მან ამ „ადგილთა განაწილებაში“ უნდა მისცეს „ღმერთს - ღვთის და კეისარს კეისრის“..

გიორგი გამყრელიძე

დალლასი, თებერვალი 1956 წელი.

სახხმრის ლამე

შელამდა უკვე, მთების გრებილი ჩამოიბურა თალხი ბინდებით. ძირს მიწა სუნთქავს მკერდგაღელილი სახსე ღვთის მადლით და გარინდებით.

არ მოსჩანს არსით ცეცხლის არც კვამლის მძინარ დაბაში კრთომა ციალი.

სიჩუმეს არღვევს — ყივილი მამლის და შორეული ურმის ჭრიალი.

მაგრამ საცაა ჩაქცეულ ხევებს გორის თავიდან დახედავს მთვარე. და მოდინახის ციხის ნანგრევებს ვერცხლისფერ შუქით ააელვარებს.

მაშინ მნათობის შუქმა სრული ჰყოს ამ არემარის შნო და დიდება; მაშინ ბულბული იმღერს „სულიკოს“ და თვალებს ცრემლი დაეკიდება.

მაშინ ნათელა თოვლისფერ ჩოხას
 სარკმლიდან აწვდის რაინდს შორეულს.
 ველთა მშვენიებას ზურმუხტი ნოხავს,
 გული ვერ იტევს გრძნობას მორეულს.

დიდი აკაკის მშობელო მხარეც
 იყავ მარადის მრავალქამიერ.

გიორგი გამყრელიძე

არგვეთის მთაზე დამჯდარი მთვარე;
 თითქოს გაფრენას ელის წამიერ.

ნოემბერი 1955 წ. დალასი

უველა სიმღერებს მირჩვენია

ყველა სიმღერებს მირჩვენია ძველი „ხელხვავი,“
 „ერთხელ ვიხილე“ და „გაფრინდი შავო მერცხალო.“

ჰო, გულო ჩემო, მოგიზგიზევ ვით ნაკვერჩხალო
 აანთე ალად—წარსულ დღეთა ფოთოლთა შვაგი.
 ძველ სიმღერებში ყველასა სჯობს ჩვენი

„ხელხვავი.“
 „ერთხელ ვიხილე“ და „გაფრინდი შავო
 მერცხალო.“

ყველა მდინარეთ: შენ ჯობიხარ ფაზისის წყალო,
 ყველა ლამაზებს: თვალუყუჟუნა იდიშის ქალო,
 ყველა სიმღერებს: მირჩვენია ძველი „ხელხვავი,“
 „ერთხელ ვიხილე“ და „გაფრინდი შავო
 მერცხალო.“

ძველ ტარაბელში აღარ ჰკენესენ მწველი
 თარები.....

ბესიკის ბალში, მოურწყავად ვარდი ჰკნებოდა.
 ბულბულის ნაცვლად — ვარდის რტოზე ყვაფი
 ჯდებოდა.

და იადონებს გადურაზეს ბალის კარები.
 გრილ ტარაბელში აღარ ჰკენესენ ძველი თარები,
 ბესიკის ბალში მოურწყავად ვარდი ჰკნებოდა.
 შირაზულ ბულბულს — ტფილისური
 ეჯიბრებოდა,

მაგრამ ჩარაზეს კრაზანებმა ბალის კარები.
 ძველ ტარაბელში აღარ ჰკენესენ მწველი თარები,
 ბესიკის ბალში მოურწყავად ვარდი ჰკნებოდა.

მტკვრის მძიმე ტალღა — აქოჩრილი რძისფერი
 ქაფით,
 შებღავის შფოთით — მოხუც მეტეხს და ნარი-
 ყალას.

მთაწმინდის არეს, თავს ადგია მთვარე ნამგალა,
 ორთაჭალაში ქეიფია ზურნით და დაფით.

მტკვრის მძიმე ტალღა, აქოჩრილი ვერცხლისფერ
 ქაფით:

შებღავის შფოთით მოხუც მეტეხს და ნარიყალას.
 და უმღერიან საიათნოვა და მირზა შაფი 1)

ბესიკის ნაცვლად: — მარჯნის ბაგეს და გიშრის
 დალაღს.

მტკვრის მძიმე ტალღა აქოჩრილი რძისფერი
 ქაფით

შებღავის შფოთით მოხუც მეტეხს და ნარი-
 ყალას.

დალლასი აგვ. 1954 წ.

გიორგი გამყრელიძე

1) **მირზა შაფი:** ფსევდონიმი გერმანელ პოე-
 ტის ფრიდრიხ ფონ ბოდენშტეტის, რომელიც
 ამ ასი წლის წინედ ცხოვრობდა ტფილისში და
 დასწერა პაფიზის ჟანრით მეტად კარგი შაირები
 მტკვარზე, ტფილისელ ლამაზებზე და სხ.. სახო-
 ვადოდ საქართველოზე და მის ცხოვრებიდან.

რედაქცია

დ. გურამიშვილს.

დაბადებიდან 250 წლის თავზე.

შენ ბალიდან მოგიტაცეს,
 მწყემსად იდეგ ქართლის გულში,
 მზე და მიწას ერთად გრძნობდი,
 განუყოფელ სიყვარულში.

შემოსევა შემოგესმა,
 კიდით კიდე, მთიდან მტერი,
 შეჩვეულმა საპყრობილემ,
 განაახლა ტანჯვა ძველი.

კვირტი იყავ გაუშლელი,
სხვის მიწაზე ვერ იხარე,
უდემამო მინდვრის შველმა,
ცივ ორმოში ცრემლი ღვარე.

ნაზი გრძნობა გვითავაზე,
ვაზის სუნთქვა ტანჯვის ჯვარი,
აზრის სხეულს ალამაზებს,
ხელოვნების თეთრი ხმალი.

შენი „შვილი“? დაიზარდნენ,
ვერ გასტეხა მტერთა რისხვამ,
შორეული ლექსის ტანჯვა,
საქართველომ შეისისხლა.

პოეტის და მეფის ცრემლებს,
ცრემლებს დღეს ჩვენ აქ, რომ ვლოცავთ,
საწამლავად შეუცვალეს,
ქრისტიანულ ჯვარზე კოცნა.

არ ყოფილა არასოდეს,
პოეზია მრუდე მრუში,
დღესაც ისმის ლექსის კენესა,
ჩაკირული ქართლის გულში.

პარიზი. 28 იანვარი 1956.

გ. ყიფიანი

მ. ბ.

შენ გეძახოდენ მკვლევლობის მეფეს,
და განდიდების იუღლე ღამე,
ვერ გაუძელი ცას ანაფეთქებს,
დამწვარ მიწაზე ძვლები ალაგე.

წითელ თვალეში სისხლით ნამთვრალეს,
ჩაქუჩ ნამგალი, როგორც ძვლის ჯვარი,
ჩაგრჩა ღალატი მონაზის უღლით,
„ბედი ქართლისა“ და მისი შუღლი.

სახლი აშენე დაკლულ ბავშვებში
ხელი ნამგალი კუბოებს სჭრიდა.
შორს გადასახლდი, როგორც ყაჩაღი,
საკუთარ თავის შენ შეგეშინდა.

ბრძოლების მოდგმა, აგვისტოს ღამე,
ერეკლეს ხმალი ქვეყნის დიდება,
შენ უცხო ძალით ატირე დედა,
დედა, რომელიც კვლავ მოგინდება.

გული დააზრო წარსულზე ფიქრმა,
მელანქოლია დამეუფლება;
რავდენი დღე მაქვს კიდევ საზიდი,
კრიალოსანზედ ჩამოითვლება.

მე ისტორიის ნაცარქექია
ვზივარ ბუხართან ოცნებით მთვრალი;

მაგრამ სადღა... შორსა ხარ მარტო,
რუსის ხელებში გამომწყვდეული,
თბილისის ჰაერს ციხეში ნატრობ,
მტერი მტრისაგან კვლავ დაძლეული.

გულში გული ძვერს ვეღარ გავჩუმდი,
სისხლი გვაქვს ერთი, ღმერთმა ეგ ბრძანა,
ზურგიდან უშნო მუდამ ლაჩრული,
სლავიანური დავარტყეს დანა.

და ეხლა შორით დაკარგულ კუბოს,
ცხვირ აწეული უყნოსავს მატლი,
ღმერთმა განსაჯოს შენი სახელი,
არ შეგრგებია სამშობლოს მადლი.

გ. ყიფიანი

1953 პარიზი.

გავპყვები ფიქრებს ვით ზმანეული,
მუდამ მებრძოლი ვით ბუცეფალი.

გადავში წარსულს ვითა ლოცვანსა
მსურს აღდგენ გმირნი ერთად კრებული,
ჩვენ ბრძოლა გვწადის რომ საქართველო
არ დარჩეს მტრისგან დატყვევებული.

მესმის კიჟინი დიდ მოურავის,
ასპინძის ომის, მარაბდის ველის,

სამასი რისხვა სამას ხევსურის,
კრწანისის ველი ერეკლეს ელის.

გადავეშვები ბრძოლის ქარცეცხლში,
ვით ტარიელი ქაჯეთის კლდეზედ,
თქვენი ნუკრი ვარ, ქართული ყლორტი
ადრე დამზრალი კოლხიდის ხეზედ.

დარუბანდიდან ტრაპეზუნდამდე
ქართული რკინა ჰკვეთს მტრის ჩაფხუტებს

მეც მათთანა ვარ, ომში დაცემულს
სამშობლო მიწა მეც ჩამიხუტებს.

ზამთრის სიცივე აწვება სარკმელს,
რალაც კვიმატი ვაჰკივის ტყეში:
„აჰუ! შენს გმირებს სუყველას სძინავს
შენ მხოლოდ ნატვრამ მოგხარა წელში.“

1955

არჩილ გომართელი

წერილი ხევსურ თ.ბ.-სა ელიზბარ მაყაფვილს

უნდა ავიღო კალამი
პარიზს მივწერო სალამი
იქა მყავს ერთი ძმა-კაცი
დიდი ალაზნის მთავარი.

რად, დაივიწყე ელიბო
შენთან ნაბრძოლი ჯაბანი,
ყური დამიგდე გიამბო
ელიბო ჩემი ამბავი.

ბრუქსელში დავიარები
მონუცეული ჯაბანი
ქულაჯა ჩამოხეული
არ ტანსა ფარავს შარვალს.

არც ფეხზე მაცავს ქუჩანი
გული მიკნისის ავადო,
არ მინდა თქვენი გალსტუკი
მომეციოთ ჩემი ნაბადი.

ქეშოი მეგოს წალათა,
ზეცაი, იყოს სახური,
თავითაც მეგოს ტალი ქვა
როგორც ბუმბულის სათული.

სად არის ჩემი ჭალაი
ჩემი მშვილდი და ისარი,
აქაურ ვარდსა მირჩევენის,
ჩემი სამშობლოს ჭინჭარი.

ოხ! კიდევ მეღირსებოდეს
რომ შემოვსძახო მაყრული,

ოიმე! ჩემო სამშობლოვ
რომ, ვკდები შენი ნატრული.

ელ. მაყაფვილის პასუხი

მივიღე შენი ბარათი
ნაწერი შენი ხელითა,
ჩემსა სიხარულს ძმობილო,
ველარ გამოვსთქვამ ენითა.

ცოცხლად არ გთვლიდი, ბეჩავო,
მტრისგან მეგონე მოკლული,
მიხარის შენი ცოცხლობა,
თუმც შორს ხარ მოშორებული.

მაინც აქ გყვევარ ელიბო
ძმობილი შენი ერთგული,
შენს დაჯაბნებას ნუ მეტყვი,
არ შეიშფოთო შენ გული.

მითხრობ რომ, დაბერებულხარ
დასდინარ დაღონებული,
ხევსური გულის გატეხვას
არ არის ძმაო ჩვეული.

მეც ბევრი გამოვიარე,
ჭირი, ვარამი ტიალი,
ბევრი ვისმინე თოფის ხმა
და ზარბაზნების გრიალი.

ტყვედ ჩავარდნილმა მტრის ხელში
მრავალი ვნახე ჭირია,

ბედმა სიცოცხლე მარჩუნა,
არც ვბორგავ, არა ვჩივია.

ღვთის მშობელია მოწყალე,
ჭირიბე მისი მაღლისა.

მეც შენსავით ვარ ძმობილო,
ბედისგან განაწირია,
მეც მსურს სამშობლოს ნახვადი,
განა, ამიტომ ესტირია!?

გულს ნუ იბორგავ ხევსურო,
ცრემლი ნუ მოგდის თვალზედა,
კვლავ ნახავ ბექაუბრებსა
გადივლი ნიშის მთაზედა.

მოვა დრო ჩემო ბებერო,
გვეღირსის ნახვა ქართლისა,

ქველი ქართული ლიტერატურა

(ქრესტომატიის პირველი ნაწილის მიმოხილვის დასასრული)

20. **იოანე პეტრიწი** — ყველაზე დიდი ფილოსოფოსი მე-11-12-ე ს. ქართველ ფილოსოფოსთა შორის და მეთაური ქართული ფილოსოფიური სკოლისა. იყო სახელგანთქმული საბერძნეთში. მუშაობდა კონსტანტინოპოლის ფილოსოფიურ წრეში ბიზანტიის განთქმულ ფილოსოფოსებთან მ. ფსელოსთან და იოანე იტალთან. ითვლებოდა ბიზანტიური რენესანსის დიდ მოღვაწედ. ოცი წელიწადი დაჰყო პეტრიწონის მონასტერში ბულგარეთში (სოფ. პეტრიწონს ამ უამად ეწოდება ბაჩკოვო), სადაც ხელმძღვანელობდა სასულიერო სემინარიას.

რუსის ურბნისის კრების შემდეგ (1103 წ.) დავით აღმაშენებელმა მიიწვია იგი გელათის აკადემიაში, რომელიც გახდა საქართველოს კულტურის ცენტრად.

იოანე პეტრიწის შრომები იყოფა შემდეგ დარგებად: ისტორიული, გრამატიკული, ლიტერატურული, ჰაგიოგრაფიული, ბიბლიოლოგიური, ასტრონომიული, ფილოსოფიური და იამბიკური. მან შექმნა ქართული ფილოსოფიური ტერმინოლოგია. დაწერა საკუთარი ორიგინალური ფილოსოფიური შრომა: „განმარტებაი პროკლე დიადოხოსისა და ელინურისა ფილოსოფიისა“.

განსაკუთრებული ადგილი უკავია პეტრიწის შრომებში პროკლეს თარგმანსა და კომენტარებს, სადაც მოცემულია ქართველი ფილოსოფოსის შეხედულებანი საერთოდ ფილოსოფიაზედ და კერძოდ პლატონის ფილოსოფიის შესახებ.

21. **იეზეკიელი** — იოანე პეტრიწის თანამედ-

როვე მწერალი. მას ეკუთვნის სამი იამბიკო, რომელთაგან ორი არის აკროსტიხული და იძლევა წაკითხვას: „შენნი იოხენ მამაო იოანე,“ და „ანთებ თეათა ჩემთა“..

22. **არსენ ბერი** — დავით აღმაშენებლის მოძღვარი და თვალსაჩინო მწერალი. ცნობილია მისი ხოტბა დავით აღმაშენებლისადმი, რომელიც ასე იწყება: „სიბრძნის მოყუარებ შენ, უფროისად ბრწყინვალეო, თუალო ყოველისა სოფლისა მეფეთა ერთგუამობისაო, რომელი ეგე ჰაეროვან ხარ, ვითარცა სამყაროი ხილულსა სოფელს შორის; საჩინო, ვითარცა მზე ვარსკულავთა შორის, ბრწყინვალე, ვითარცა ეთერი ნივთთა შორის; ნათლის - ფერ, ვითარცა ელვაი ღრუბელთა შორის; ღმრთის სახე, ვითარცა საყუარელი სათნოებათა შორის..“ და სხ.

23. **დიმიტრი მეფე** (1125-1154) — შვილი დავით აღმაშენებლისა; ავტორი რამდენიმე იამბიკოსი — „შიო მღვიმელისა“, „ღმრთის მშობლისა“ — შენ ხარ ვენახი, ახლად აღყუავებული,

მორჩი კეთილი, ედემში დანერგული,
ალვა სულნელი, სამოთხით გამოსრული,
ღმერთმან შეგამკო, ვერავინ გჯგობს ქებული
და თვით თვისით მზე ხარ გაბრწყინებული“.

24. **იოანე ანჩელი** — მე-12-13-ე ს. მოღვაწე, ანჩის მთავარეპისკოპოსი. მას ეკუთვნის „გალობანი ანჩისხატისანი,“ რომლის კიდურწერილობა იძლევა წაკითხვას: „საშინელსა ანჩისა ხატსა უგალობ უნდოი იოანე ანჩელი.“

25. **იოანე შავთელი** — დიდი ფილოსოფოსი, რიტორი, აგრეთვე „ლექსთა გამომოქმელი.“ მას ეკუთვნის „გალობანი ვარძიისა ღმრთისმშობლისანი.“ — „ზესთა დიდებისა აღმატებულთა და ანგელოზთა და კაცთა დიდებულთა შინა, ვითარ შობისა და ქალწულებისა, შემაერთებულთა ყოლად წმიდაო ღმრთის მშობელო, ვარძიისა მოსახელესა ტაძარსა შენსა შინა მგალობელი ვინმე მაცხოვრე და მიხსენ მე სულიერისა ტყუეობისაგან.“
იოანე შავთელმა უძღვნა გელათის აკადემიას: „ენატრი ელადსა, თვით მას გელათსა.“

26. **ნიკოლოზ გულაბრიძე** — მე-12-ე საუკუნე. ცნობილი მოღვაწეა. სხვა ნაწარმოებთა შორის მას ეკუთვნის „გალობანი სუეტისა ცხოველისანი,“

27. **არსენ ბულმაისიძე** — მე-13-ე საუკ. მეორე მეოთხედის მწერალია. ყველაზედ უფრო აღსანიშნავია მისი: „გალობანი წმიდისა მოციქულისა ნინოისი.“

28. **საბა სვინგელოზი** — მე-13-ე საუკ. მეორე ნახევრის მწერალია. მას ეკუთვნის „გალობანი ქრისტეს განგულებისა და განკაცებისანი,“ რომელიც მას დაუწერია ვარდან აბუსერიძის თხოვნით.

29. **პეტრე გელათელი** — აგრეთვე მე-13-ე ს. მწერალია. მას ეკუთვნის ორი იამბიკო: „პეტრე წერად ვეცად“ და „კიბე განსთაღე გელათს ნაქები.“

ქრესტომატიის დამატებაში მოთავსებულია:

1. **ალექსიანი**, ან ცხოვრება „ალექსი კაცისა ღმრთისა“. პირველად დაუწერიათ ასურულ ენაზედ 450-475 წლ. ალექსის პირადი ნაცნობის მიხედვით, ქ. ედესის მახლობლად მდებარე ერთ მონასტერში. ამიტომ მას ედესის ცხოვრებასაც უწოდებენ. ქართულ ენაზედ „ალექსიანის“ უძველესი ნუსხა მეთე საუკ. მრავალთავშია მოთავსებული. თხზულებას ჩვენში, ისე როგორც სხვა აღმოსავლ. და დასავლ. ქრისტიანულ ქვეყნებში დიდი პოპულარობა მოუპოვებია. მეჩვიდმეტე ს. იოსებ სააკაძეს (გარდ. 1688წ.) გაუღექსავს „ალექსიანის“ მეთე საუკუნის ქართული ტექსტი, რომელიც მას შეუესია სხვა და სხვა ლიტერატურულ წყაროთა მიხედვით. (ქრესტომატიისაში და-

ბეჭდილია მისი რედაქცია დავით რექტორის ნუსხის მიხედვით.)

2. **ლუარსაბ მეფის მარტილობა**. ლუარსაბ მეფის ღვაწლი და წამება (1622 წ.) პირველად დასწერა ბესარიონ კათალიკოსმა (1735 წ.). მისი თხზულება შეიცავს საინტერესო ცნობებს შაჰ-აბაზის ლაშქრობის შესახებ, რომელთაგან ზოგი უცნობია ისტორიკოსებისათვის: („ენატაშვილი ბერი,“ „ახალი ქართლის ცხოვრება“, გ. 112, 140., ვახუშტი — „საქ. ცხოვრება“ გვ. 53-60. ზ. ჭიჭინაძის გამოცემა) და ზოგი ცნობაც განსხვავდება მათი ცნობებისაგან. ქრესტომატიისაში იბეჭდება ტექსტი ბესარიონ კათალიკოსისა.

3. **ქართული ენის ქება**. როგორც უკვე იყო აღნიშნული, „ქებაი და დიდებაი ქართულისა ენისაი“ დაწერილია მეთე საუკ. მოღვაწე იოანე ზოსიმეს მიერ. ტექსტი დაცულია სინას მთის 979, 981 და 983 წ.წ. ხელნაწერებში. თხზულება აღმოჩინა სინას მთაზე აღ. ცაგარელმა, გადაწერა ნ. მარმა 1902 წ. გამოაქვეყნა პ. ინგოროყვამ 1921.

ამ „ქებაში“ ავტორი ამბობს, რომ ქართულ ენაში დამარხულია ღვთაებრივი საიდუმლო, რომ იგი არის „შემკული და კურთხეული სახელითა უფლისათა.“ და თუმცა ქართული ენა ავტორის აზრით მიჩნეულია როგორც „მდაბალი და დაწუნებული,“ მაგრამ ეს დროებითია და ამას აქვს ეზოტიური აზრი: ქართული ენა, ეს არის ახალი ლაზარე ენათა შორის, რომელიც მკვდრეთით აღდგება მეოთხე დღეს. ქართ. ენა შენახულია თვით მეორე მოსვლისათვის, „რათა ყოველსა ენასა ღმერთმან ამხილოს ამით ენითა“. უკანასკნელი განკითხვა, რომელსაც მოახდენს მესია, ქართულ ენაზე შესრულდება. ქართულ ენას უპირატესობა აქვს ბერძნულთან. ეს უპირატესობა იმაშიც გამოიხატება, რომ ქართული წელთ - აღრიცხვა წინ უსწრებს ბერძნულს **ოთხმოცდა ოთხმეტი** წლით.

ასეთია შინაარსი ამ ძეგლისა.

ჩვენ არ ვიცით თუ ტფილისის უნივერსიტეტმა უკვე გამოსცა მეორე ნაწილი ქართული ძველი ლიტერატურის ქრესტომატიისა, რომლის მიმოხილვას არ დავაყოვნებთ მიღებისთანავე, თანახმად მკითხველთა სურვილისა.

კ. სალია

ახალი წიგნი პეტრიწონის შესახებ

ამ სათაურით მოთავსებულია ვრცელი წერილი პროფ. ს. ყაუხჩიშვილისა საქართველოს საბჭოთა მწერლების კავშირის ორგანოში „მნათობი“ № 1, იანვარი 1956 წ.

„ამ რამდენიმე თვის წინათ აქაურმა ბიბლიოთეკებმა მიიღეს ბელგიაში, ქ. ლუვენში, გამოცემული ქართული წიგნი: გრიგოლ ბაკურიანის ტიპიკონი. წიგნში მთლიანად არის დაბეჭდილი ცნობილი ქართველი მოღვაწის, ბიზანტიის სარდლის და დასავლეთის დომესტიკოსის გრიგოლ ბაკურიანისძის მიერ ქართულ ენაზე შედგენილი წესდება მის მიერვე დაარსებული პეტრიწონის სახანისა და სემინარიისათვის...

ლუვენში დაბეჭდილი პეტრიწონის „წესდების“ ქართული ტექსტი უაღრესად საგულისხმო ძეგლია. მიუხედავად იმისა, რომ 1904 წლიდან ცნობილი იყო წესდების ბერძნული ტექსტი, ქართულმა ტექსტმა მაინც ბევრი რამ ახალი შეგვიძინა, და სხ.

რასაკვირველია პროფ. ყაუხჩიშვილი არ ასახელებს ამ წიგნის ავტორს. „ბედი ქართლისას“ მკითხველებმა იციან, რომ მისი გამომცემელი მ. მიხეილ თარხნიშვილია, რომლის კალამს ეკუთვნის აგრეთვე გრიგოლ ბაკურიანის ტიპიკონის ლათინური თარგმანიც. ჩვენი ჟურნალის № 19-ში, გვ. 27-29, იყო დაბეჭდილი განხილვა მ. თარხნიშვილის მიერ გამომცემული წიგნისა, რომელსაც პროფ. ყაუხჩიშვილმა უძღვნა ზემოხსენებული წერილი „მნათობში“.

ქართული მოღვმის ეროვნ. ფორმაცია

გამოვიდა ალ. მანველიშვილის წიგნი: „ქართული მოღვმის ეროვნული ფორმაცია.“

წიგნი შეიცავს სამ ნაწილს. პირველში — ავტორი ეხება ხალხთა ეროვნულ ევოლუციას. მეორე ნაწილში იგი კრიტიკას უკეთებს მარქსის თეორიას ერის ჩამოყალიბების შესახებ, ხოლო მესამეში — განიხილავს პროცესს ქართული მოღვმის ეროვნული ფორმაციისა, რომლის პირველი ცდის ხანად ასახელებს პირველ ათასეულს ქრისტეს წინ.

საქართველოს ბუნებრივი სიმდიდრანი

გ. წ. სექტემბერში, პარიზში, წაიკითხა მოხსენება საქართველოს ბუნებრივ სიმდიდრეთა შესახებ ჭიათურის შავი ქვის სააქციო საზოგადოების ყოფ. თავმჯდომარემ ბ. მ. ჩუბინიძემ.

მოხსენება იყო მდიდარი და შინაარსიანი. სასურველია იგი დაიბეჭდოს უცხო ენებზე.

გ. კერესელიძის მოხსენება

ა. წ. 25 მარტს ბ.გ. კერესელიძემ წაიკითხა მოხსენება გრიგოლ ორბელიანის შემოქმედებაზე. მოხსენება იყო მეტად საინტერესო. დაესწრო დიდძალი საზოგადოება.

† არიანა ურატაძის

„ბედი ქართლისა“ ღრმა მწუხარებას გამოსთქვამს არიანა ურატაძე — წულუკიძის ასულის გაღრცავლების გამო.

† ელისო (სიუზი) ციციშვილი

უღრმესი მწუხარებით ვაუწყებთ საზოგადოებას, რომ ქ. მონპელიეში ხანგრძლივი ავადმყოფის შემდეგ გარდაიცვალა ელისო ციციშვილი. როგორც მამა მისი, ყველასათვის საყვარელი და იშვიათი მამულიშვილი ვასო, ისე ახალგაზრდა ელისოც გახდა მსხვერპლი მსოფლიო ომისა.

მადლობის გამოცხადება

უღრმეს მადლობას მოვასხენებ ყველა მათ, ვინც თანაგრძნობა გამომიცხადეს და მონაწილეობა მიიღეს ჩემ მწუხარებაში საყვარელი ქალიშვილის სიუზის უღროოდ დაკარგვის გამო.

ნატალია ციციშვილისა

აკაბულის ფონდი

№ 20. შემოსწორეს: ბ.ბ. მ.კ-მა — 7200 ფრ., მ.მ. თარხნიშვილმა — 6500 ფრ., გ.გამყრელიძემ, შ.ცინცაძემ და ქავთარაძემ — 7000 ფრ., ზ.მაჩაბელმა — 3000 ფრ., მ.ჟღენტმა — 3000 ფრ., ექ. გრ. ალშობაიამ — 1800 ფრ., ქ-ნ ქს. სასანიას საშვალეებით — 1800 ფრ., ქ-ნ ქ. ვაჩნაძემ — 1500 ფრ., მ. ჩუბინიძემ — 1000 ფრ., ბ. ქუთათელაძემ — 1000 ფრ. და შ. გიორგაძემ — 1000 ფრ.

სულ — 34.800 ფრ.

№ 21. ქ-ნ ზ.ლ. გ-მა — 30.000 ფრ., ბ.ბ. ნ.ჩხოტუამ — 7200 ფრ., ე.კობახიძემ — 5000 ფრ., გ. დევდარიანმა — 3600 ფრ., მ. კ-მა — 3600 ფრ., ვ. ვაჩნაძემ — 2000 ფრ., შ. ცინცაძემ — 1800 ფრ., ალ. ჯინჭარაძემ — 1500 ფრ., მ. ცაგარელმა — 1000 ფრ., ალ. გამყრელიძემ — 1000 ფრ., მ. ჩუბინიძემ — 1000 ფრ.

სულ — 58.700 ფრ.

რედაქცია უღრმეს მადლობას უცხადებს შემომწირველთ.